

2me

à Monsieur Vaillant
fils Ainé
1800 à Varjols



MEMOIRES
ET
AVANTURES
SECRETES ET CURIEUSES
D'UN VOYAGE
DU
LEVANT.

Par Mr. DE SAUMERY.

TOME SECOND.



A LIEGE,
Chez EVERARD KINTS, Libraire & Imprimeur, ſous la Tour de St. Lambert.

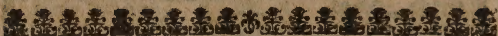
M. DCC. XXXII.



MEMOIRES
ET
AVANTURES
Curieuses & secrétes d'un Voyage du Levant, &c.

SOMMAIRE.

Des habitans de Constantinople, de Galata, de Pera, & generalement de tous ceux qui habitent le Bosphore de Trace; sçavoir, des Turcs, des Chrétiens, des Juifs, des Esclaves, des Eunuques & des Femmes.



CHAPITRE PREMIER.

Des Turcs & de leur science.



RIEN n'eſt plus plaiſant que d'entendre le Vulgaire parler des Turcs, il n'y a point de comparaiſons trop baſſes, ni de termes trop groſſiers dont on ne ſe ſerve pour les caractériſer ; non, le diable que l'on met à toute ſauſſe, n'eſt pas plus avili que ces pauvres Mahometans. Les plus ſcelerats d'entre les hommes ſont par maniere d'inſulte appellés Turcs ; les femmelettes & les enfans tremblent & fremiſſent à la ſeule prononciation de ce nom. C'eſt ſans doute par repreſailles que la populace, & ceux qui ne les connoiſſent pas, les traitent de cette maniere : car ils n'épargnent pas les Chrétiens. L'idée qu'ils en ont n'eſt pas

moins deſavantageuſe ; mais avec cette difference, qu'ils parlent avec raiſon, puiſqu'ils vivent parmi eux ; (je ne parle ici que des Chrétiens Grecs Schiſmatiques qui font rougir le Chriſtianiſme, comme nous le verrons dans la ſuite ;) au lieu que ceux qui regardent les Turcs comme des monſtres, ne les ont jamais pratiqués, car ils changeroient bien-tôt de langage : en effet il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de pouſſer plus loin la pieté, la probité, l'honnêteté, l'integrité & la charité que le font les Ottomans ; il eſt vrai que ſi l'on renferme ſous le nom de Turcs, tous les Muſulmans en general, comme les Arabes ; les Barbarois & les Renegats, on trouvera de grands ſcelerats capables de toutes ſortes d'excés, & auſſi cruels que les Scythes ; mais dans quelle Nation ne voit-on pas des bandis & des coquins, des voleurs & des meurtriers ? Je ne parle donc ici

que des vrais Mahometans, sçavoir des exacts observateurs de l'Alcoran, & particulierement des Turcs de Constantinople beaucoup plus civilisés que ceux des autres Païs; j'avoüerai encore que parmi ceux qui habitent cette grande Ville, il s'en trouve qui ne poussent pas la politesse fort loin, parce qu'ils manquent d'éducation; mais pour peu qu'on les frequente, on reconnoît aisément que cette grossiereté n'a rien de farouche; la charité & la déference qu'ils ont pour les Etrangers sont trop connuës pour pouvoir en douter : premierement, c'est un abus de croire que l'ignorance regne generalement parmi les Turcs; leur esprit est vif & penetrant comme celui de tous les Orientaux : or cet esprit étant bien cultivé dès la tendre enfance, il doit s'ensuivre d'excellens progrés, même dans les sciences les plus abstraites & les plus difficiles. Les Colleges qui sont fondés par les Sultans

ſont ſi bien reglés, que lors qu'on voit quelqu'un des jeunes gens qu'on y place qui manque de capacité, ou d'aſſiduité à ſes devoirs, on le bannit auſſi-tôt du College pour faire place à d'autres. Là, chaque heure a ſes occupations; or n'étant jamais oiſifs, il ne peut manquer d'arriver de grands fruits d'une telle aſſiduité & vigilance; on ne les retire de ces Colleges que pour les charger d'emplois, d'où ils parviennent par degrés aux charges les plus diſtinguées de l'Empire. Il faut donc ſe deſabuſer de cette opinion vulgaire, que tous les Muſulmans ſans diſtinction, ayent toûjours fait & faſſent encore profeſſion d'ignorance: car ils ont eu un nombre incroyable de gens renommés par leur ſçavoir, particulierement des Arabes & des Perſans, & ils ont dequoi remplir de grandes Bibliotheques. Dans le douziéme ſiecle il y avoit plus de quatre cens ans qu'ils étudioient avec appli-

cation, & jamais les études n'ont été si fortes chez eux, que lorsqu'elles étoient les plus foibles chez nous, c'est-à-dire, dans le dixiéme & l'onziéme siecles : les Musulmans, de quelque Nation, ou de quelque Pays qu'ils soient, ont deux sortes d'études ; les unes qui leur sont propres, les autres qu'ils ont empruntées des Grecs sujets des Empereurs de Constantinople.

Leurs études particulieres sont premierement leur Religion, c'est-à-dire, l'Alcoran ; les vies de leurs prétendus Saints, & les fables qu'ils en racontent ; les cas de conscience sur les pratiques de Religion, comme la priere, les purifications, le jeûne, le pelerinage, & leur Theologie scholastique qui contient un nombre infini de questions sur les attributs de Dieu ; sur la prédestination, le jugement, la succession du Prophete : d'où viennent entre eux tant de sectes qui se traitent mutuellement d'Heretiques. D'au-

tres étudient l'Alcoran & ſes Commentaires, plûtôt en Iuriſconſultes qu'en Theologiens, pour y trouver les regles des affaires & la déciſion des differens : car l'Alcoran eſt leur unique Loi tant pour le ſpirituel que pour le temporel. D'autres s'appliquent encore à leur Hiſtoire, qui a été écrite avec grand ſoin dès le commencement de leur Religion & de leur Empire, & qui a toûjours continué depuis; mais ils ſont fort ignorans des Hiſtoires plus anciennes, mépriſant tous les hommes qui ont été avant Mahomet, & appellant tout ce tems, le tems d'ignorance ; parce que l'on avoit ignoré leur Religion. Ils ſe contentent des Antiquités des Arabes, contenuës dans les ouvrages de leurs anciens Poëtes, qui leur tiennent lieu d'Hiſtoire pour tous ces tems-là. En quoi on ne peut deſavoüer qu'ils ne ſuivent le même principe que les anciens Grecs, de cultiver leurs propres traditions,

toutes fabuleuses qu'elles soient ; mais il faut reconnoître aussi que leur Poësie n'a que des beautés fort superficielles, comme le brillant des pensées & la hardiesse des expressions. Ils ne s'appliquent point à ce genre de Poësie qui consiste en imitation, & qui est le plus propre à émouvoir les passions : & ce qui les en a éloignés, a peut-être été le mépris des arts qui y ont du rapport, comme la peinture & la sculpture, que la haine de l'idolatrie leur fait abhorrer. Leurs Poëtes sont encore utiles pour l'étude de la langue Arabique ; c'est la langue des Maîtres & de la plûpart des peuples dans tout ce grand Empire, & la langue de la Religion. Ils l'étudient principalement dans l'Alcoran ; les plus curieux vont à la Province d'Irac, & particulierement à la Ville de Bussora, qui est pour eux ce qu'étoit Athenes pour les anciens Grecs. Voilà les études qui sont propres aux Musulmans, & qui

ſont auſſi anciennes que leur Religion.

Celles qu'ils ont empruntées des Grecs, ſont plus nouvelles de deux cens ans : car ce fut vers l'an 820. que le Calife Almamon demanda à l'Empereur de Conſtantinople les meilleurs livres Grecs, & les fit traduire en Arabe. On ne voit pas cependant qu'ils ſe ſoient jamais appliqués à la langue Grecque, il ſuffit pour la leur faire mépriſer qu'elle ſoit la langue de leurs ennemis. D'ailleurs ils ont dans leur Empire tant de Chrétiens qui ſçavent l'Arabe & le Grec, qu'ils ne manquent point d'interpretes. Ce furent les Chrétiens qui traduiſirent autrefois les Livres Grecs, en Syriaque & en Arabe, pour eux & pour tous les Muſulmans. Entre les livres Grecs il y en a un grand nombre qui ne ſont pas à l'uſage des Arabes & des Turcs, ils ne peuvent connoître la beauté des Poëtes, parce qu'ils

ſont d'un genie tout different, joint que leur Religion leur défend de les lire. Ils ont une telle horreur de l'idolatrie, qu'ils croyent qu'il ne leur eſt pas permis de prononcer ſeulement le nom des fauſſes divinités ; & entre tant de milliers de Volumes qu'ils ont écrits, à peine en trouvera-t'on un qui les nomme. Ils ſont donc bien éloignés d'étudier toutes ces fables, dont nos Poëtes modernes ont été ſi curieux ; & la même ſuperſtition les détourne de lire les Hiſtoriêns, outre qu'ils mépriſent, comme j'ai dit, tout ce qui eſt plus ancien que Mahomet. Pour l'éloquence & la politique qui ſont nées dans les Republiques les plus libres, la forme du Gouvernement des Mahometans ne leur donne pas lieu d'en profiter. Ils vivent, comme je l'ai fait voir dans mon premier Volume, ſous un Empire abſolument deſpotique, où il ne faut ouvrir la bouche que pour flater ſon Prince,

& applaudir à toutes ses pensées, & où l'on n'est pas en peine de chercher ce qui est le plus avantageux à l'Etat, & les manieres de persuader ; mais les moyens d'obéïr à la volonté du Maître.

Il n'y a donc point d'autres livres des Anciens, qui soient à leur usage, que ceux des Mathematiciens, des Medecins, & des Philosophes. Mais comme ils ne cherchent ni politique ni éloquence, Platon ne leur convient pas ; parce que pour l'entendre la connoissance des Poëtes, de la Religion & de l'Histoire des Grecs est necessaire. Aristote leur est bien plus propre avec sa Dialectique & sa Metaphysique ; aussi l'étudient-ils avec une ardeur & une assiduité incroyable. Ils s'appliquent encore à sa Physique, principalement aux huit livres qui ne contiennent que le general ; car la Physique particuliere qui a besoin d'observations & d'experience : ne les accommode pas tant. Ils ne

laissent pas d'étudier fort la Medecine ; mais ils la fondent particulierement sur des raisonnemens generaux des quatre qualitez, & du temperament des quatre humeurs, & sur les traditions des remedes, qu'ils n'examinent point, & qu'ils mêlent d'une infinité de superstitions. Ils n'ont jamais cultivé l'Anatomie qu'ils avoient reçûë des Grecs fort imparfaite. Il est vrai qu'on leur doit la Chimie; ils l'ont poussée & la poussent fort loin, on prétend même qu'ils l'ont inventée; mais ils y ont mêlé tous ces vices que l'on a tant de peine à en separer, sçavoir la vanité des promesses, l'extravagance des raisonnemens, la superstition des operations, & tout ce qui a produit les Charlatans & les imposteurs. De-là ils passent aisément à la Magie, & à toutes les sortes de divinations, où les hommes s'adonnent naturellement quand ils ignorent la Physique, l'Histoire & la veritable

Religion, comme on a vû par l'exemple des anciens Grecs. Ce qui les précipite dans ces illuſions eſt l'Aſtrologie qui eſt le but principal de leurs études de Mathematique. En effet on a tant cultivé cette prétenduë ſcience dans l'Empire Ottoman, que les Princes en ont fait leurs delices, & regloient ſur ce fondement les plus grandes entrepriſes.

Le Calife Almamon calcula lui même les Tables Aſtronomiques, qui ont été fort celebres; & il faut avoüer qu'elles ont beaucoup ſervi pour les obſervations, & pour les autres parties utiles des Mathematiques, comme la Geometrie & l'Arithmetique. On leur doit auſſi l'Algébre & le Zero pour multiplier par dix, qui a rendu les operations d'Arithmetique très-faciles. Pour l'Aſtronomie, ils ont les mêmes avantages qui avoient engagé les anciens Egyptiens & les Caldéens à s'y appliquer, puis

qu'ils habitent les mêmes Pays ; ils ont de plus toutes les observations des Anciens , & toutes celles que les Grecs y ont ajoûtées. Voilà ce que je puis dire de la science des Orientaux, & particulierement des Turcs de Constantinople. Considerons un moment leur Religion & leur culte.





CHAPITRE II.

De la Religion des Turcs. Leur ſentimens touchant Jeſus-Chriſt, l'Immortalité, la Reſurrection, & l'Eternité, l'Union de l'ame & du corps.

TOute leur Religion eſt renfermée dans l'Alcoran, livre auſſi ſaint, auſſi ſacré, & auſſi reſpectable parmi eux, qu'eſt parmi nous l'ancien & le nouveau Teſtament.

Ce livre qu'ils prétendent avoir été envoyé de Dieu à Mahomet leur Prophete & leur Legiſlateur, contient les regles de leur foi & de leur politique, il eſt la baſe de leur Gouvernement & de leurs Mœurs ; la Morale qu'il enſeigne eſt belle, ſevere & très-propre à faire regner la juſtice, l'équité & la vertu ; il eſt vrai

qu'il eſt difficile à un Chrétien de le lire ſans rire, & ſans le mépriſer, à cauſe des expreſſions baſſes, ſimples & triviales, & de pluſieurs hiſtoires ridicules en apparence qu'il renferme; mais c'eſt que les traductions qu'on en a donné ne ſont pas correctes, ni conformes à l'original; cependant les fables groſſieres qui s'y rencontrent ne doivent point ſurprendre; il faloit pour captiver les Orientaux, & ſur-tout les Arabes, quelque choſe de merveilleux & qui fût au-deſſus de leur conception: d'ailleurs les plus abſurdes n'étant que ſur la création du monde, & ſur la ſainteté de leur Prophete & de ſes miracles, on ne doit pas être ſurpris, s'ils croyent ces choſes aveuglément & ſans raiſonner, puis que les Chrétiens infiniment plus éclairés & plus inſtruits, ſont obligez d'admettre des choſes tout à fait incomprehenſibles, & que l'Evangile tout divin qu'il

qu'il est, nous oblige à croire des mysteres beaucoup plus surprenans que ceux que l'Alcoran ordonne. On ne doit pas se persuader que je veuille approuver ici ces rêveries, j'en suis fort éloigné, c'est uniquement pour faire voir que les Musulmans ne sont pas si stupides ni si bêtes qu'on veut les faire passer : car si vous leur alleguez leurs fables, ils vous répondent fort bien qu'elles tombent mieux sous les sens, & qu'elles sont plus vrai-semblables qu'un Dieu en trois Personnes, fait Homme, né d'une Vierge, mis à mort & ressuscité, &c. Il ne faut donc pas les regarder comme des gens sans lumiere, sans esprit & sans sens commun, d'ajoûter foi à leur Alcoran, & à tout ce qu'il contient, parce que lorsqu'il s'agit de Religion, on doit imposer un profond silence au raisonnement & aux lumieres naturelles ; il faut plûtôt les plaindre de ce qu'un imposteur les a seduits, & de ce que la

veritable foi ne leur a pas été accordée comme à nous, afin de croire tout ce que la vraye Religion enseigne.

La Doctrine des vrais Mahometans renfermée dans ce Livre, se reduit à cinq points principaux; premierement, de croire un Dieu, à qui ils donnent les mêmes attributs que nous; secondement, une ame immortelle; troisiémement, une éternité de bonheur & de recompense, ou de châtimens & de peines; quatriémement, une prédestination purement gratuite & tellement absoluë, qu'elle décide, sans leur vouloir & sans leur consentement, de leur vie, de leurs biens, de leur fortune, de leurs bonnes ou mauvaises actions; enfin qui regle jusqu'à la moindre petite chose qui leur arrive. Cinquiémement enfin, que Mahomet est le veritable & seul Prophete qu'il faut croire aujourd'hui, & qu'il a été envoyé de Dieu pour reformer les mœurs

corrompuës du genre humain, & pour perfectionner la Loi de Moïse & celle de Jesus-Christ. Le Pelerinage, ou Voyage de la Mecque, est encore un article de leur foi; mais nous en parlerons dans le Chapitre suivant. Leur Morale consiste de ne rien faire à autrui, que ce que l'on voudroit qui nous fût fait; d'être integres, charitables, vertueux, debonnaires, hôpitaliers, bien-faisans; enfin de pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres. Il est vrai que parmi les Musulmans il s'en trouve un grand nombre de differens sentimens, qu'il y a des heretiques parmi eux comme parmi nous. Ce mélange d'opinions, vient des differentes explications que leurs Docteurs ont données à l'Alcoran: plusieurs, par exemple, admettent la Metempsicose d'autres l'aneantissement de l'ame, d'autres qu'elle demeure avec le corps jusqu'au jour de la resurrection, enfin il y en a qui se forment une

idée grossiere du Paradis, en faisant de ce sejour de delices spirituelles un lieu de débauche & de plaisirs sensuels & brutaux. Ils prétendent presque tous que les peines de l'enfer ou des damnés ne seront point éternelles, & beaucoup d'autres rêveries enfantées par leurs Imans & par leurs Prédicateurs : mais les veritables Musulmans ne donnent point dans ces visions chimeriques ; s'attachant uniquement à la lettre de leur Loi, ils croyent simplement ce que l'Alcoran prescrit, & vivent conformément aux maximes qu'il leur propose, parce qu'ils croyent que ce Livre est divin, qu'il enseigne la Loi la plus nouvelle & la plus pure que Dieu ait envoyée aux hommes depuis la création de l'Univers. Voici les preuves qu'ils en alleguent.

Dieu, disent-ils, ayant compassion de l'état malheureux des hommes qui s'étoient plongés dans toutes sortes de crimes, leur a envoyé

successivement quatre Prophetes pour leur dicter ses volontés, & les faire marcher dans la voye du salut. Le premier fut Enoch qui n'a redigé par écrit aucune de ses maximes & de ses documens, mais qui les a seulement enseignées par ses paroles & par ses actions, afin d'engager les créatures à s'y soûmettre; après quoi il fut enlevé dans le Ciel en corps & en ame. Le second Prophete fut Moïse, qui écrivit une Loi qui lui fut dictée par la bouche de Dieu même; il fut également comme Enoch transporté dans le Ciel en corps & en ame. Le troisiéme fut Jesus-Christ, le souffle de Dieu, qui perfectionna cette Loi écrite, & adoucit la severité des ordonnances de Moïse; la Mere qui l'enfanta fut toûjours Vierge; haï des Juifs, ils le maltraiterent & chercherent à le faire mourir: Judas gagné par de l'argent promit de le leur livrer; mais arrivé dans le Jardin des Olives, les Juifs aveu-

glés par une permission divine, le méconnurent, prirent Judas pour lui, le crucifierent, & Jesus fut élevé dans le Ciel comme les deux autres Prophetes. Cette opinion, disent-ils, est infiniment plus conforme à la verité, & beaucoup plus glorieuse à Jesus que celle des Chrétiens, qui l'adorant comme un Dieu, croyent cependant qu'il a été mis à mort comme un scelerat. Aussi quand on leur presente un Crucifix, c'est leur faire un sanglant affront & un grand outrage, parce qu'ayant beaucoup de respect pour notre divin Sauveur, ils ne peuvent supporter qu'on l'avilisse d'une si horrible maniere. Ils prétendent comme nous que c'est lui qui jugera l'Univers à la fin du monde; mais avec cette difference, qu'avant ce tems il viendra encore une fois sur la terre, qu'il y regnera, se mariera, & aura plusieurs enfans; enfin ils le regardent & reverent comme un saint Homme, mais non pas

comme une Personne divine, consubstantiel avec Dieu; c'est pourquoi ils nient fortement la Trinité. Enfin le quatriéme Prophete est Mahomet, à qui ils donnent des éloges infinis, jusqu'à dire qu'il avoit la propre ame de Jesus-Christ; ils prétendent que sa Loi est la plus parfaite des quatre, & qu'elle regnera jusqu'à la fin du monde; ils ne l'adorent point, le regardant simplement comme un saint Homme & comme un grand Prophete, ils n'adorent que Dieu, & ont une si grande horreur de l'idolatrie, qu'ils ne souffrent jamais aucune image ni representation de Saints ou de Saintes dans leurs Mosquées, ni même dans leurs maisons. Ils poussent cet excés si loin, qu'ils ne tolerent aucune figure, soit en relief, soit en peinture; mais ils ont un respect & une soûmission extraordinaire pour Dieu; après lui l'Alcoran est ce qu'il y a de plus sacré parmi eux; la crainte qu'ils

ont de prophaner ces deux choses est si excessive, que lorsqu'ils trouvent par les ruës quelque morceau de papier écrit, ils le ramassent avec respect, & le placent dans un lieu hors d'insulte, de peur que le nom de Dieu, ou quelques paroles de l'Alcoran n'y soient écrites.

La Religion des Turcs n'est donc à proprement parler qu'un composé, ou un mélange corrompu du Christianisme & du Judaïsme. Du Christianisme, parce qu'avant leur Circoncision ils se servent d'une espece de Baptême par immersion; qu'ils ont beaucoup de respect pour Jesus-Christ & son Evangile, d'où ils ont puisé leur plus pure Morale. Du Judaïsme, ayant retenu la Circoncision, une partie des ablutions & des purifications, s'abstenant de manger de la viande de porc, & admettant le Pentateuque, ou les cinq livres de Moïse. Ce qu'ils n'ont pas emprunté de ces deux Religions, ne sont

que des rêveries grossieres & des superstitions ridicules : telles sont par exemple l'idée qu'ils se forment de l'ame, & le nombre prodigieux d'Anges blancs & noirs, qu'ils croyent comme un article de foi. Pour ce qui regarde l'ame, ils prétendent que celles des méchans resident dans le tombeau avec le corps jusqu'au jour du Jugement universel, & qu'elles y sont continuellement tourmentées par les Anges noirs ; & ce systême vient de ce qu'ils ne sçauroient comprendre de quelle maniere l'ame s'incorpore dans le corps, ni l'union hipostatique dont elle est unie avec lui, & dont la separation cause la mort. Selon eux, ces deux parties sont independantes l'une de l'autre, ensorte que l'ame peut s'absenter du corps, sans que la machine corporelle puisse défaillir ; ils disent qu'elle cesse seulement d'être raisonnable ; & ils prouvent ce sentiment par l'exemple des foux qui

n'ont, assurent-ils, d'autres défauts que leur ame absente, ou dans quelque pelerinage. Ceux qui ne perdent la raison que par intervalles ne sont point reputés pour Lunatiques, ni pour Hypocondriaques; ils prétendent que cette infirmité ne provient que de l'ame, qui de tems en tems sort de leurs corps, & revient au bout de quelques heures ou de quelques jours; le corps n'est donc point selon leur systême émû par l'ame, il n'agit que par ressorts: ainsi, concluent-ils, on ne doit nullement s'étonner, si l'ame restant dans ce corps après la mort elle ne lui donne aucun mouvement, ni aucune respiration, parce qu'il n'est pas en son pouvoir de la faire agir, il n'y a que Dieu seul qui ayant fabriqué cette machine peut la remettre en mouvement comme il fera au dernier jour, & ils appuyent ce sentiment sur les visions de Pline. Ils donnent la même forme à l'ame qu'au corps,

la faiſant materielle, mais d'une matiere infiniment plus fine & plus déliée, qui s'étend, ſe rétreſſit, s'allonge ſelon qu'elle deſire, de ſorte qu'ils la mettent dans le même état qu'un corps glorieux qui eſt impaſſible, agile, & indiviſible, & qui ne peut être apperçû, manié, touché que par des créatures de même eſpece, & de même ſubſtance. C'eſt pourquoi ils ſoûtiennent que les ames des damnés ſeront battuës, & tourmentées par de certains tourmens qui ne peuvent convenir qu'à des corps; pluſieurs d'entr'eux admettent la reſurrection des Bêtes, & diſent qu'elles paroîtront au jour du Jugement univerſel devant Jeſus-Chriſt, pour lui demander juſtice contre ceux qui les auront maltraitées, ou recompenſe pour ceux qui les auront ſoulagées dans leurs neceſſités & dans leurs beſoins: c'eſt pour cette raiſon qu'ils exercent une grande charité à leur

égard, qu'ils ne les maltraitent jamais, & qu'ils laissent à leur mort des fonds & des legs pour les nourrir, & pour leur fournir ce qui leur est necessaire.

Ils reconnoissent, comme je l'ai déja dit, une infinité d'Anges blancs & noirs; les bons sont les blancs, & les noirs les mauvais ou les Démons, se persuadant que chaque homme en a toûjours deux à ses côtés qui ne l'abandonnent jamais, l'un écrit ses bonnes actions, & l'autre ses mauvaises; de-là vient cette grande circonspection & cette grande droiture dans toute leur conduite, car convaincus que ces deux Anges penetrent jusques dans leurs plus secrétes pensées, il n'y a rien qui les engage plus à faire le bien, & à éviter le mal, que cette croyance. Ce frein très-politiquement inventé produit un bien infini dans les moeurs, & rend les vrais Musulmans d'une grande probité, & d'une grande exactitude

à remplir les devoirs d'un honnête homme. Il seroit à souhaiter que tous les hommes crûssent ce systême, peut-être ne verrions-nous pas tant de secrétes iniquités qui se commettent parmi le genre humain, pour peu qu'on voulût après la mort éviter les châtimens. Les Turcs ne les croyent point éternels, mais limités selon la multitude & la grieveté des pechez; ainsi après la Resurrection il y en aura selon eux qui seront punis pendant mille ans, deux mille ans plus ou moins, selon qu'ils seront coupables, parce que, prétendent-ils, c'est faire injure à Dieu & le croire sans integrité, sans justice & sans misericorde, de condamner les hommes qui n'ont peché que pendant un espace de tems fort court, à des peines éternelles. Il n'en est pas ainsi de la recompense, ou des delices du Paradis; ils croyent comme nous qu'elles seront sans fin, mais qu'après un

certain nombre de siecles, les méchans seront réünis avec les bienheureux, parce qu'ils auront subi leur penitence.



CHAPITRE III.

De leur Culte ; sçavoir de leurs Prieres, de leurs Ablutions, de leurs Aumônes, de leurs Pelerinages, & de l'attachement qu'ils ont pour leur Religion.

IL feroit difficile de pouffer plus loin la pieté que le font les Turcs dans tous leurs actes de Religion : en effet ils font exacts & ponctuels jufqu'à la fuperftition à s'acquiter de tous leurs devoirs, rien n'eft oublié dans leur maniere de fe laver, de faire leurs prieres, de jeûner, de faire l'aumône & leurs pelerinages.

Premiérement, c'eft une chofe affez connuë de tout le monde, que les Ottomans font la priere cinq fois le jour, ce qu'il faut entendre du jour naturel de vingt-

quatre heures; ils n'ont point pour cet exercice d'heure reglée, c'est selon que le Soleil éclaire leur Hemysphere: de sorte que l'intervalle est plus long en Eté entre leurs prieres, qu'il ne l'est en Hiver, appuyant leur devotion sur des observations de cette nature. La premiere se fait à la pointe du jour avant le lever du Soleil, la seconde à midi, la troisiéme vers les trois heures, la quatriéme aussitôt que le Soleil est couché, enfin la derniere à une heure & demie de nuit; le Vendredi ils en ont une à huit heures du matin qu'on nomme la priere du Grand Seigneur qui est obligé d'y paroître en public; tous les mois, c'est-à-dire, tous les premiers Vendredis de chaque Lune, aucun Turc ne manque à ces exercices de prieres, hors la maladie, quelques affaires qui leur puissent survenir. Ils sont avertis de l'heure de chaque priere par les Muezims qui montent sur les Minarets, ou

ces

ces Tours dont nous avons parlé, qui joignent les Moſquées, car il il n'y a point de cloches en Turquie, non ſeulement elles ne ſont point en uſage, mais ſeverement prohibées. C'eſt une cacophonie enragée d'entendre à Conſtantinople ces Muezims au nombre de plus de dix mille, car il y en a à toutes les Moſquées, au moins un, & quelquefois juſqu'à ſix, qui crient comme des poſſedés. Ils commencent d'abord aſſez bas, le viſage tourné du côté de la Mecque, & les deux doigts dans leurs oreilles; élevant peu à peu leur voix; ils crient à plein goſier en tournant cinq fois autour de ces Minarets: *Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, rendez témoignage qu'il n'y a qu'un Dieu; venez, mettez-vous en ſa miſericorde, & lui demandez pardon de vos pechez.* Enfin ils finiſſent en criant encore par trois fois: *Dieu eſt grand, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.* Il ſe trouve des

Turcs si zelés, & dont le scrupule va si loin, que pendant qu'ils sont dans l'ardeur de la priere, ils ne s'en détourneroient pas pour éteindre le feu qui auroit pris à leur maison, ni même pour se sauver la vie ; ils croiroient faire un grand peché de porter la main à aucune partie de leur corps pour se gratter ; ils veulent enfin que le dehors soit conforme à ce qui se passe au-dedans, & au profond abaissement où l'ame doit être devant Dieu dans la priere. Ils la font en six postures differentes ; premierement, debout, les deux doigts dans leurs oreilles, la face tournée vers la Mecque. Secondement, profondément inclinés. Troisiémement, les mains sur leurs genoux. Quatriémement, à genoux. Cinquiémement, couchés & étendus par terre. Enfin Sixiémement assis sur leurs jambes, les bras croisés. Quoi qu'ils n'aillent que deux fois par jour à la Mosqueé, sçavoir au Sabath qui est

le matin, & au Quindy qui est sur les trois heures après-midi; cependant ils ne manquent jamais de prier aux heures marquées, soit dans leurs maisons, soit dans les endroits où ils se trouvent. C'est quelque chose d'assez plaisant de voir parmi les campagnes un grand nombre de ces Messieurs plantés comme des pagottes, & immobiles comme des statuës, faire leurs prieres d'une attention si grande, qu'ils se laisseroient hacher en pieces sans se défendre ni se remuer; il y en a beaucoup à cause de leurs affaires, qui ne vont à la Mosquée que le Vendredi, qui est leur jour de fête comme à nous le Dimanche, auquel jour ils trouvent un Iman, ou un Prédicateur, qui leur explique quelques Chapitres de l'Alcoran. Dans leurs prieres ils n'invoquent ni les Saints ni Mahomet; prétendant qu'ils intercedent sans cesse pour les vrais Musulmans; s'ils font quelque priere pour les morts, ils l'a-

dressent toûjours à Dieu afin qu'il ait pitié d'eux, parce que convaincus que les ames des méchans qui demeurent dans leurs corps jusqu'au jour de la Resurrection, sont continuellement tourmentées par les Anges noirs, ils prétendent que les prieres & la lecture de l'Alcoran diminuent leurs peines : c'est pourquoi il y a un nombre de leurs Imans, Mollas, &c. occupés sans cesse à cet exercice. Voilà une espece de Purgatoire admis qu'ils ont sans doute retenu de la pratique des anciens Chrétiens, mais qu'ils ont très-corrompu.

Des Ablutions.

Secondement, comme les Turcs se croyent soüillés par beaucoup de choses, ils ont plusieurs sortes de purifications, auxquelles ils donnent à peu près la même vertu que les Catholiques donnent à l'Eau benite. La premiere de leurs ablutions se fait le matin, si-tôt qu'ils sont levés,

& avant de commencer leur priere; ils l'appellent l'Abdeſt, parce qu'elle les purifie du ſommeil, de l'attouchement des femmes, & du moindre excrement qu'ils auroient touché, ſoit urine ou autres choſes; elle ſe fait en ſe lavant le viſage, les mains, les pieds, les oreilles, toûjours le viſage tourné vers la Mecque; pendant le jour ils ne ſe lavent que la bouche toutes les fois qu'ils ont uriné ou fait leurs excremens. La plus grande de toutes ces ablutions eſt lorſqu'ils ont couché avec une femme, ils ſe lavent alors tout le corps dans un bain pendant plus d'une heure: ils font la même purification quand il eſt tombé ſur eux ou ſur leurs habits quelques goutes de vin. Il y en a même de ſi ſcrupuleux ſur cet article, qu'ils ne veulent jamais porter les habits pollués par cette liqueur; mais tous ne ſont pas de ce caractere, ſur-tout aujourd'hui qu'ils s'enivrent la plûpart comme des bêtes; mais

les vrais Musulmans en ont horreur & le fuyent autant, que dis-je, beaucoup plus que la peste.

De leurs Aumônes.

Troisiémement, si les Ottomans sont zelés observateurs de la priere & des ablutions, ils ne le sont pas moins de l'Aumône; persuadés qu'elle est un moyen assuré de racheter les pechés, ils ne negligent aucune occasion de la faire, soit pendant leur vie, soit à la mort. Pendant la vie ils donnent presque tout leur superflu aux necessiteux, ou bien aux Mosquées qui distribuent les aumônes sans acception de personne; souvent poussant la charité un peu trop loin, quand ils ne peuvent donner à cause de leur pauvreté, ils iront arroser deux ou trois fois par jour un arbre abandonné, afin de le faire croître & de l'entretenir dans sa vigueur: d'autres achetent des oiseaux pour

leur rendre la liberté ; mais ce qu'il y a de ſingulier & de ridicule, c'eſt que cette charité s'étend juſques ſur les bêtes & les inſectes les plus mépriſables ; par exemple, ils ſe font un grand ſcrupule de tuer une puce & un poux : au contraire quand ils les voyent affamés, ils les poſent dans leur ſein pour leur donner de la nourriture. De cette grande charité ſont nés tant de legs pieux & conſiderables, les uns pour entretenir des fontaines pour les pauvres & pour les voyageurs, les autres pour bâtir des ponts ; ceux-ci pour marier des filles orfelines ſans bien, pour nourrir des chats & des chiens ; ceux-là pour fonder des Caffés publics, où on le donne à chaque moment à tout le monde *gratis* avec des pipes & du tabac, grand ſecours pour les pauvres Muſulmans qui ne peuvent s'en paſſer & qui n'ont pas le moyen d'en avoir. De-là enfin tant d'Hôpitaux richement fondés, où les malades & les vieil-

lards sont parfaitement bien nourris & soignés; tant de Caravanseras qui sont d'une grande commodité pour les voyageurs qui sont obligés de traverser beaucoup de vastes deserts; & qui ne trouvent aucune hôtellerie pour se mettre à couvert; tant de fontaines bien entretenuës, qu'on trouve de lieuë en lieuë pour desalterer les hommes & les bêtes. Toutes ces fondations rendent la Turquie sans mendians, sans vagabonds, parce que tout le monde peut trouver à subsister aisément & sans peines ni fatigues.

De leurs Pelerinages.

Quatriémement, leur devotion est encore très-grande pour les pelerinages; ils se bornent à celui de la Mecque : un Turc ne se croit pas heureux s'il ne fait ce voyage une fois dans sa vie pour deux raisons; la premiere, parce que par une ancienne tradition ils croyent

que la Mecque eſt le lieu où Dieu commanda à Abraham de lui bâtir une Maiſon, où il fût viſité par toutes les Nations ; & que ce fut dans ce même endroit où Mahomet reçût l'Alcoran du Ciel ; la ſeconde regarde le commandement fait à tous les Muſulmans de faire une fois ce voyage de la Mecque ; Mahomet voulant par ce pelerinage rendre fameux le lieu de ſa naiſſance. Ils ne ſont point obligés pour ſatisfaire au commandement de leur Loi, d'aller à Medine, où l'on ne voit d'autres Reliques de ce faux Prophete que l'une de ſes Sandales : car c'eſt un abus que le vulgaire s'eſt formé de croire que ſon Tombeau eſt ſuſpendu en l'air par une pierre d'aiman ; je ne ſçai où l'on a puiſé cette fable, les Turcs en rient comme des foux quand on leur raconte cette hiſtoire qui a été fabriquée par quelque fripon, pour attraper de l'argent au Peuple credule. Ils ont tant à cœur ce pele-

rinage, qu'ils s'appliquent continuellement à ramaſſer de l'argent, afin d'accomplir cet acte de leur Religion, qu'ils regardent comme un des plus eſſentiels à leur ſalut; eux qui ſont pauvres & qui ont une famille à entretenir, qui ne peut ſe paſſer de leur ſecours, en ſont exempts, en donnant quelque choſe aux Dervices ou Religieux qui font ce voyage pour eux. Il arrive tous les ans à la Mecque des Caravanes de tous les endroits du monde, de l'Europe, de la Chine, des Indes, de la Perſe, de chez le Grand Mogol, &c.

Le Grand Prêtre aſſure toûjours qu'il y a chaque année vingt mille pelerins, & que ſi le nombre n'étoit pas complet, les Anges deſcendroient du Ciel pour le completer. La Caravane du Caire eſt la plus nombreuſe & la plus conſiderable de toutes, les Turcs d'Europe qui font ce voyage, ſe rendent ordinairement à celle d'Alep, Ville de

l'Asie mineure où se borne la Mediterranée. Toutes les Caravanes qui vont à la Mecque, se rencontrent dans les Deserts d'Arabie à dix-huit journées de Medine, où on trouve une eau qui va sous terre par un Canal jusqu'à cette Ville; ils croyent que cette eau fut trouvée miraculeusement par leur Prophete, pour desalterer son armée qui mouroit de soif dans ce vaste Desert, & que par un miracle extraordinaire cette eau qui étoit amere, par ordre du Prophete se radoucit & le suivit jusqu'à Medine, afin de donner à chaque moment à boire à ceux qui en auroient besoin. Il n'y a point de Mahometan, quelqu'éloigné qu'il puisse être, & pour peu de bien & de santé qu'il ait, qui ne desire boire de cette eau qui a suivi leur Prophete pendant dix-huit journées de chemin. Après que les pelerins ont demeuré quelques jours à Medine, ils se rendent à *Gebel-Araffa*, qui est le lieu où ils

prétendent qu'Adam trouva sa femme cinq ans après sa création. Cette Ville est éloignée de deux journées de Medine ; dès que les pelerins y sont arrivez, ils font un holocauste d'un mouton qu'ils partagent aux pauvres, ne pouvant en reserver pour eux que deux livres, car s'ils en gardoient davantage, & qu'on s'en apperçût, ils ne pourroient se faire raser, ni couper les ongles pendant toute leur vie. A la Mecque ils demeurent dix-sept jours en devotion, pendant lesquels le Grand Prêtre, ou le Chec assisté de tous les gens de Loi, fait jour & nuit sans discontinuer des prieres & des ceremonies extraordinaires; le dix-septiéme jour tous les pelerins s'assemblent devant la Tente du Chec, qui paroissant à l'entrée, monté sur un marche-pied, fait la priere & donne la benediction à tout le Peuple. Tous les pelerins depuis leur arrivée jusqu'alors sont nourris aux dépens du

Chec qui en eſt bien payé du Grand Seigneur ; mais après cette priere & cette benediction, il faut que chacun achete du Chec ce qui lui eſt neceſſaire pour vivre, parce qu'il eſt le maître abſolu de tout ce qui eſt dans le Pays. C'eſt un des plus puiſſans Seigneurs du monde, tant par ſes richeſſes que par ſon credit ; il eſt reſpecté autant qu'une divinité Payenne, non ſeulement par le Peuple, mais encore par les Empereurs & les Princes Ottomans, qui ſuivent la Loi Mahometane.

Après que les pelerins ont fait leurs devotions & viſité ce lieu ſi ſacré pour eux avec une pieté ſans égale, ils s'en retournent dans leurs Pays remplis d'une joye exceſſive, lors qu'ils peuvent arriver chez eux ſains & ſaufs, (car il en meurt une grande quantité par les chemins à cauſe des fatigues qu'il faut eſſuyer dans ce voyage qui eſt de quarante jours de marche dans un Pays aride & deſert, où on ne

voit aucune trace, ni chemin; rempli de sables brûlans & mouvans qui engloutissent des Caravanes entieres, quand il s'éleve quelque tempête ou quelque ouragant; où l'on ne peut reconnoître de route, que par le moyen de la Boussole) ils sont dis-je si contens, & se croyent si heureux, qu'il y en a plusieurs qui s'aveuglent avec un fer rouge, afin de ne rien voir davantage dans le monde, méprisant la terre & tout ce qu'elle contient. Après avoir visité & vû ces saints lieux quel zele! ne faut-il pas être extravagant pour en venir à de tels excès? preuve certaine que les Musulmans sont très-sincerement attachés à leur Religion; quand ils se sont ainsi aveuglés, ils partagent leur bien, en donnent la moitié à leurs familles, & le reste aux pauvres, ensuite ils vont de porte en porte se montrer à tout le monde; un-chacun les accable de presens, ils en vivent & don-

nent le reſte. Voilà ſans doute un grand détachement des choſes du monde, il ſeroit bien difficile de trouver une telle abnegation des biens & des plaiſirs dans les Chrétiens les plus conſacrés au culte de Dieu.

Du Preſent que le Grand Seigneur envoye tous les ans à la Mecque.

Tous les Empereurs & Princes Ottomans, comme le Grand Sultan, le Grand Mogol, le Sophi de Perſe, le Grand Cam de Tartarie & une infinité d'autres ſont obligés comme par vœu d'envoyer tous les ans un preſent à la Mecque, ſelon leur puiſſance & leurs richeſſes. Je ne parlerai que de celui du Grand Seigneur de Conſtantinople, qui conſiſte dans une Tente & un Tapis ſuperbes, outre un million de florins en argent pour la nourriture des pelerins pen-

dant dix-sept jours. Le Tapis qui est d'une étoffe d'or la plus rare & la plus precieuse qu'on puisse trouver, est pour couvrir le Tombeau de Mahomet ; & la Tente qui l'égale en magnificence, sert au Chec qui y demeure continuellement pendant les dix-sept jours & les dix-sept nuits que duré la devotion. Cette Tente se dresse contre la Mosquée de Mahomet. Le Grand Prêtre, ou Chec, tire de ce Tapis & de cette Tente, qui sont renouvellés tous les ans, des sommes immenses ; il en envoye des morceaux à tous les Princes Musulmans, dont il reçoit des presens extraordinaires : car c'est à qui se surpassera dans ces dons que l'on fait à ce Grand Prêtre ; le Grand Seigneur seul employe chaque année trois millions de florins pour ce present, jugez de ceux des autres Princes ou Empereurs, surtout de celui du Grand Mogol, qu'on dit monter à des sommes innombrables. C'est une faveur singuliere

que

que fait le Chec quand il fait preſent à un Empereur d'une courtine de la Tente, ou de la Tente toute entiere, cela ne ſe fait que de dix ans en dix ans, encore n'eſt-ce qu'à ceux qu'on ſçait qu'ils la payeront au centuple. Ces Empereurs ou Princes ſe trouvent infiniment honorez de ce preſent, & ſont ſi ſuperſtitieux qu'ils ſe perſuadent que lors qu'ils ont un morceau de cette Tente attaché à la leur, il n'y a point de perils qu'ils ne ſurmontent, ni d'ennemis qu'ils ne puiſſent dompter. Voilà les grandes Reliques des Ottomans, & dont ils font plus de cas que de toutes les richeſſes du monde.

De l'attachement que les Turcs ont pour leur Religion.

Cinquiémement enfin, on doit ſuppoſer & croire par ce que je viens de dire, que les Mahometans ont un attachement inviolable pour leur Religion : en effet rien n'eſt

capable de la leur faire abandonner, la misere, les supplices ne peuvent déraciner de leur cœur les faux préjugés de leur naissance & de leur éducation, ils sacrifieroient plûtôt mille vies que de la trahir & de la mépriser; aussi n'en voit-on jamais changer de Religion, à moins que ce ne soit des gens peu instruits, ou qui n'ont jamais été de vrais Musulmans. De cet attachement à leur secte vient ce zele démesuré & sans borne, qui leur fait tout entreprendre pour attirer les Chrétiens dans leur Loi; ils n'épargnent pour cet effet, ni bien, ni argent, ni promesses, ni menaces; les crimes les plus irremissibles sont remis & effacés à tous Chrétiens qui embrassent l'Alcoran, parce qu'ils les ont commis disent-ils au milieu des tenebres, & que n'étant point éclairés des vraies lumieres de la Foi ils ne peuvent resister aux mauvaises inspirations des Anges noirs, n'ayant point d'Anges blancs pour les sécou-

rir; croyance trop favorable pour les mauvais Chrétiens, pour les bandis & les scelerats, qui vivent parmi eux, & qui abandonnent la vraie Foi presque toûjours pour se soustraire des châtimens que meritent leurs crimes; en effet si-tôt qu'un Chrétien a commis quelque noire action dont il ne peut éviter le supplice, il passe à Constantinople, crie *alla* par deux fois, & tous ses pechés lui sont remis, il devient blanc comme la neige. C'est ainsi que les Chrétiens de nom passent du Christianisme au Mahometisme; mais quels Musulmans! on peut le juger; en effet ôtez-leur la haine qu'ils ont pour le Christianisme & pour ceux qui le professent, ils ne suivent aucune ordonnance de l'Alcoran, ils vivent dans le brigandage & la sceleratesse, & comme ils sont capables des derniers excès, ils font tout le mal qu'ils peuvent aux Chrétiens, parce qu'ils ne sçauroient voir sans d'affreux

remors des gens qui leur reprochent tous les jours leur perfidie & leur cœur corrompu.

Voilà un des grands abus qui regnent parmi les Turcs, quoi qu'ils n'ayent aucune consideration pour eux, & qu'ils les méprisent à cause de leurs crimes & de leurs mauvaises actions ; qu'ils soient même convaincus qu'ils ne sont rien moins que Mahometans dans l'ame, cependant ils les reçoivent avec joye, croyant avoir fait une action digne d'une grande recompense, & que leur Prophete leur en donnera beaucoup de loüange dans l'autre vie, c'est pourquoi ils font tous leurs efforts pour les pervertir ; enfin ils n'agissent que par charité & par zele, c'est pourquoi on doit plûtôt les plaindre que de les blâmer.



CHAPITRE IV.

Du Carême & de la Pâque des Turcs, sçavoir de leur Ramazan & de leur Bairam.

MAhomet ayant en vûë d'attirer dans sa secte un nombre de Juifs & de Chrétiens, voulut imiter encore le Carême des uns & la Pâque des autres : c'est pour cet effet qu'il institua le Ramazan & le grand Bairam. D'ailleurs la crainte d'être accusé de fomenter le libertinage & la débauche; en permettant la pluralité des femmes & le concubinage, l'obligea à cette severité jusqu'alors inconnuë : en effet le Ramazan qu'il a établi est si rigide, qu'il surpasse de beaucoup le Carême des Chrétiens. Pour bien concevoir cette verité, il faut remarquer que les Turcs calculant

l'année par Lunes, leur Carême n'est point fixé, & ne se trouve pas toûjours au commencement du Printems comme celui des Catholiques, tombant tantôt en Eté, tantôt au Printems, tantôt en Automne, ou en Hiver; or les jours étant fort longs en Eté, & les chaleurs excessives dans cette saison, aussi-bien qu'en Automne & à la fin du Printems; il est certain que ce Carême doit être fort rude & fort difficile, ne leur étant nullement permis de boire, de manger, ni d'user de tabac, soit en poudre, soit en fumée, depuis le lever de l'Aurore jusqu'après les derniers crepuscules du Soleil couchant; plusieurs même n'osent pas flairer une fleur, ni porter de l'eau au bout de leurs levres, ce qui les reduit quelquefois aux abois. Il est vrai que les riches & ceux qui ne sont point obligés au travail, souffrent beaucoup moins, parce qu'ils dorment le jour & se divertissent la nuit; cependant le

temperament se dérange d'une telle maniere, que souvent ils attrapent de grosses maladies; d'ailleurs supposé qu'ils pûssent dormir depuis le Soleil levé jusqu'au couché, ce qui n'est pas possible à cause du tumulte de Constantinople, les excessives chaleurs & les débauches qu'ils font la nuit, ne leur causent-elles pas de grandes alterations, qu'ils souffrent cependant avec beaucoup de patience & sans manquer au commandement de la Loi. J'appelle ici à témoins nos bûveurs continuels, & leur demande s'ils pourroient s'empêcher de frequenter les cabarets pendant tout un jour, quoi qu'ils eussent bien yvrogné la nuit, je suis sûr que non, il faudroit certainement d'autres moiens qu'une simple ordonnance legale pour les y contraindre; mais si ceux-là souffrent, les artisans & ceux qui sont obligés de travailler sans cesse pour gagner leur vie & celle de leur famille, sont bien à plaindre: car

demeurer un jour entier sans prendre aucun aliment, pas même une goute d'eau, à un continuel travail, quelquefois fort penible, & souvent exposé aux rayons brûlans du Soleil, tels que les Bateliers, les Jardiniers, les Couvreurs, &c., c'est quelque chose d'horrible, il faut en être témoin pour en être persuadé; j'en ai vû plusieurs tombés morts de fatigue, ou si malades qu'ils n'en sont jamais réchapés; il n'y a point de dispense chez eux comme chez nous pour enfreindre la Loi; on meurt sans aucun secours, parce qu'ils sont persuadés qu'un homme qui vit de cette sorte, dans l'autre monde jouit d'une grande recompense; je dis plus, si quelqu'un étoit convaincu d'avoir violé la Loi en ce point, soit en donnant du soulagement, soit en en prenant, il seroit condamné à une rude bastonnade, ou à avaller du plomb fondu. Ainsi point de transgresseurs tolerés, les uns le font par devoir, &

les autres par crainte. Ce Carême qui dure une Lune, ou trente jours, commence le premier jour de la Lune du Ramazan, & finit le premier jour de la Lune ſuivante. L'Alcoran leur ordonne de commencer le jeûne au matin dès qu'ils pourront diſcerner un fil blanc d'avec un fil noir, juſqu'au ſoir à la même heure; alors les Muezims & les Marabouts montés ſur les Minarets leur crient qu'ils peuvent manger, ce qu'ils exécutent aſſez bien; il faut beaucoup de ſanté, & être auſſi robuſte que les Orientaux, pour obſerver entierement ce Carême ſans tomber malade. On doit être perſuadé qu'ils ſouffrent beaucoup pendant ce tems, & qu'ils attendent ſa fin avec grande impatience: en effet chacun avide après la nouvelle Lune monte ſur les Tours, ſur les Maiſons, ou Montagnes, pour la voir lever, & ſi-tôt qu'ils l'ont apperçue, ils la ſaluent par pluſieurs reverences, comme pour la remer-

cier de ce qu'elle leur annonce le terme de leur penitence. Les Châteaux ou Forteresses en avertissent le Peuple par plusieurs decharges de canons rëiterées par quatre fois ; alors il n'y a rien de plus curieux que de les voir rire , chanter, se divertir, afin de se recompenser de leur grande abstinence. C'est dans ce moment que commence le Bairam qui dure trois jours, pendant lesquels ils ne cessent nuit & jour de se réjoüir, de manger & boire. Un chacun regale & festine ses amis, tant par la bonne chere que par les autres plaisirs usités parmi eux, tels que la musique, les danses, les marionnétes, &c. ; ils se parent extraordinairement pendant ces trois jours, ils mettent tout ce qu'ils ont de plus beau, ils vont courir les ruës en se felicitant les uns & les autres, & en se souhaitant mille benedictions du Ciel ; ici toutes les dissensions, les discordes, les disputes cessent, tout le monde

se reconcilie avec beaucoup de sincerité. Voilà en quoi consistent le Ramazan & le grand Bairam ; ils ont encore un petit Bairam qui ne dure qu'un jour, pour celebrer la naissance de Mahomet ; on ne voit point qu'il y ait aucun sacrifice dans cette secte, ils ne tuent point d'agneau comme les Juifs, & n'ont aucune Communion Pascale ; le seul sacrifice qu'ils peuvent avoir, consiste dans le mouton immolé à Medine, mais ce n'est point un acte de Religion, puisqu'il n'y a que ceux qui vont dans ce pelerinage qui fassent cet holocauste, encore ne sont-ce que les riches, les pauvres n'étant point obligés à cette offrande.





CHAPITRE V.

De la Circoncision & du Mariage des Turcs.

LA Circoncision est, comme l'on sçait, une ceremonie essentielle de la Religion des Ottomans; c'est la seule espece de Sacrement qu'ils ayent parmi eux, & qu'ils ont retenu de la Loi Judaïque; elle ne se donne que dans l'âge de puberté, il faut pour la recevoir être instruit des principaux points de la Loi, sur-tout croire fermement l'Alcoran, par consequent être en usage de raison: c'est ordinairement à l'âge de treize ou de quatorze ans que les enfans y sont admis; pour les Chrétiens qui embrassent le Mahometisme, ils sont circoncis le huitiéme jour de leur entrée dans cette secte,

& après avoir pris le Turban; ils prétendent que ce tems eſt aſſez long pour les inſtruire des principaux articles de l'Alcoran; on pratique aujourd'hui fort peu de ceremonies parmi les gens du commun. L'Iman après quelques prieres coupe avec un couteau de pierre une très-petite partie du prépuce, en ſorte qu'il en découle du ſang. Pour les grands Seigneurs, ou les enfans des Empereurs la ceremonie eſt fort belle; le jour fixé pour leur Circonciſion eſt annoncé par une décharge generale de toute l'Artillerie, enſuite montés ſur de beaux chevaux ſuperbement caparaſſonnés, ils ſe promenent par toute la Ville accompagnés d'un nombreux cortége, formé tant par leur ſuite, que par un grand nombre de jeunes gens qui attendent cette occaſion pour ſe faire circoncire afin de leur faire plus d'honneur; ils ſont tous richement vêtus, ornés de fleurs & de couronnes enrichies d'une in-

finité de joyaux : cette superbe Cavalcade fait ainsi trois jours consecutifs le tour de toutes les ruës ; le troisiéme jour ils se rendent à sainte Sophie, ou à la Mosquée de Jup, où l'on couronne les Empereurs Turcs, le Mufti assisté de tous les gens de Loi fait la ceremonie ; alors le Sultan, ou les autres Seigneurs à qui appartiennent les enfans, font des largesses extraordinaires au Mufti, aux autres Imans, à ceux qui ont accompagné & qui ont eu part à la Circoncision, & generalement à toute la populace. Il y eut trois enfans de Sa Hautesse circoncis en 1721. il donna quoi qu'avare plus de cent mille écus à la populace, sans compter les autres presens, tant aux gens de Loi qu'aux jeunes enfans, qui furent fort considerables ; dans l'instant de la Circoncision toutes les Forteresses firent joüer leurs Canons par plusieurs décharges, outre celle de vingt mille Janissaires sous les armes

rangés en hayes au dedans & au dehors du Portique de la Mosquée; le quatriéme jour on commença les réjoüissances publiques qui durerent huit jours; on courut la baque dans l'Hypodrome, où un nombre des plus adroits remporterent de très-riches prix.

De leur Mariage.

Comme l'adultere & la fornication sont severement punis en Turquie, & qu'il est encore ordonné sous de griéves peines de n'avoir aucun commerce avec les femmes de quelque condition ou caractere qu'elles soient, les Turcs permettent d'épouser quatre femmes qu'ils traitent de legitimes, & auxquelles ils sont obligés de donner des dotes selon leur qualité & leur merite. Ce mariage non seulement n'est point un Sacrement chez eux, mais encore ils n'admettent aucune ceremonie, ni aucunes

prieres pour s'engager ; il consiste simplement dans un Contract Civil, qui se passe entre le mari & les parens de celle qu'il veut épouser ; il faut que le hazard le partage, car il achete comme l'on dit communément le chat en poche, ne pouvant voir sa nouvelle épouse qu'après avoir couché avec elle : alors si elle n'est pas de son goût, & que le portrait qu'on lui en a fait ne soit pas conforme à l'original ; il peut la repudier aussi-tôt & la renvoyer le même jour chez ses parens en lui comptant sa dote ; mais si elle ne se trouve pas vierge, il n'est pas obligé de lui rien donner : ainsi point de Bêtes épaulées parmi ces Messieurs qui ne sont nullement raisonnables sur cet article, plus sots qu'un Suisse ils les accablent d'injures & les renvoyent avec ignominie ; sa virginité est prouvée si-tôt que le calçon qu'on lui donne le soir & qu'elle ne quitte jamais pendant la nuit est

expoſé ; les Eunuques & les Eſclaves confiés pour ſa garde ont ſoin de le lui ôter le matin, & de le pendre à une fenêtre de la ruë, où les parens & le peuple viennent lui rendre viſite, & l'examiner. Voilà ce qui s'appelle pouſſer la nigauderie bien loin ; leur croyance eſt un peu ſotte, ne leur en déplaiſe, il ſeroit à ſouhaiter qu'ils euſſent à faire à nos matrones d'Europe pour les faire revenir de cette folie ; enfin convaincus que cette preuve eſt infaillible, ils en ſont contens & ne pouſſent pas leur curioſité plus loin. Sans cette marque elle eſt reputée pour infame. Trois jours avant la conſommation du mariage on fait monter la nouvelle promiſe ſur un beau cheval richement harnaché, elle fait pendant trois jours une cavalcade par toute la Ville, ſuivie de ſes Eunuques, de ſes femmes eſclaves, & de pluſieurs chevaux chargés des richeſſes qu'elle apporte à ſon mari ;

le troisiéme jour on l'introduit dans le Harem de son nouvel époux, où elle se prépare par le Bain à se rendre digne d'être admise dans son lit, on la parfume, enfin on la deshabille, on la couche, & le mari après que tout le monde s'est retiré va la trouver au milieu des tenebres; car il ne peut avoir aucune lumiere pour l'envisager, il faut qu'il ait couché avec elle avant de lui pouvoir regarder le visage, on fait force festins & réjoüissances pendant plusieurs jours selon les facultés & les richesses des mariés. Dès le moment qu'elle entre chez son époux, elle ne peut plus voir ni frere, ni sœur, ni pere, ni mere, rien que son époux qui souventefois ne lui est pas fort agréable; quand elle vient à être soupçonnée d'adultere, on peut la repudier & la chasser de la maison sans dote, sur la simple déposition d'un de ses Eunuques, ou d'une de ses Esclaves qui sont obligés de jurer sur l'Alco-

ran devant le Cadi ; c'eſt aſſez qu'elle ait montré ſon viſage ou fait quelques ſignes à un homme, dès-lors elle eſt ſoupçonnée, & ce ſoupçon eſt valable pour la faire chaſſer ; mais ſi elle eſt convaincuë de ce crime, on la renferme dans un ſac de cuir & on la précipite dans la Mer. Si parmi les Chrétiens l'adultere étoit puni auſſi ſeverement, on ne verroit pas tant de deſordres, & ſi la diſſolution du mariage étoit auſſi facile ici qu'en Turquie, je crois que nous en verrions tous les jours des millions ; mais les femmes dans ces Pays ont trop de credit, leurs attraits & leurs charmes ont fait des impreſſions trop fortes dans le cœur des Européens, ils ne veulent pas ſuivre ces principes au grand détriment de leurs têtes, ils aiment mieux avaller cette pilule que d'avilir ainſi leurs cheres moitiés, mais quelle manie ! encore ſi nous ne rougiſſions point de leurs fautes, qu'elles en portaſſent la peine elles

seules ; mais non, le sot vulgaire dépourvû de bon sens a indignement attaché notre honneur à celui de nos tendres épouses, en faisant dépendre notre probité de ce qu'il y a de plus vil & de plus méprisable dans la nature. Voilà ce qui s'appelle être de grands badauts, vivent les Turcs & leurs maximes ! qui ont seuls trouvé le moyen de s'affranchir de ce joug honteux, & de punir les coupables sans faire brêche à leur reputation.

Les Turcs ont un second mariage, qui n'est autre chose qu'un concubinage permis ; ils appellent celui-ci le mariage du Cubin, il n'est accompagné d'aucune formalité, il n'y a pas même de Contract Civil ; quand, par exemple, on sçait une belle fille, ou une belle femme, souvent qui n'est ni l'une ni l'autre, mais un cheval à toutes selles, on lui fait demander si elle veut s'engager ; si la réponse est favorable, on va devant le Cadi pour lui signifier que

l'on prend une telle pour ſa femme pendant un tel tems, & qu'on lui donnera une telle ſomme : cela étant ainſi reglé, on envoye chercher cette perſonne & on la prend chez ſoi, où elle eſt nourrie & entretenuë ; on en peut prendre vingt dans un même jour de cette maniere, & que vous renvoyez au bout du terme, ou quand vous le jugez à propos, moyennant que vous leur comptiez la ſomme que vous avez promiſe ; ajoûtez encore à ces femmes un nombre de belles & jeunes Eſclaves que vous pouvez acheter quand il vous plaît, & revendre après vous en être ſervi ſelon votre fantaiſie. Voilà, dira quelqu'un, de charmans privileges capables de faire venir l'eau à la bouche à bien des hommes ; j'en conviens, & j'avouë que ceux qui aiment les femmes peuvent aſſouvir leurs paſſions ; mais tout beau, Meſſieurs, ces privileges ont bien de fâcheux obſtacles. Premierement, il faut être fort riche pour poſſeder

quatre femmes, plusieurs Concubines & des Esclaves à proportion, car sans cela il ne vous est permis que d'avoir une seule femme; on doit être persuadé qu'une compagnie de vingt ou trente femmes fait d'excessives dépenses, sur-tout en habillemens & en joyaux, car il faut les entretenir selon leur qualité, & si elles vous donnent un nombre d'enfans, la dépense augmente encore; alors si vous ne leur fournissez pas abondamment ce qui est necessaire à elles & à leurs enfans, (car tous les enfans qui naissent des Concubines ou des Esclaves, sont reputés aussi legitimes que ceux des autres femmes) elles forment aussi-tôt des plaintes contre vous au Cadi, on examine severement vos facultés & le nombre de vos femmes; alors si vous en avez pris plus que votre bien ne le permet, vous essuyez une rude bastonnade, après laquelle on vous fourre en prison; on fait ensuite inventaire de vos

biens & de vos effets, on les partage entre les femmes & les enfans, & vous vous trouvez reduit dans une extrême misere. Secondement, la jalousie & les dissensions qui regnent entre elles, sont capables de dégoûter l'homme le plus passionné pour ces sortes de choses; figurez-vous l'affreux tintamarre qui regne dans ces Harems, où elles sont renfermées comme dans une prison, par l'exemple que vous avez ici d'une femme jalouse, querelleuse & emportée: car quoi qu'elles soient très-soûmises & très-avilies dans ce Pays, elles sont toûjours femmes, je veux dire le plus méchant de tous les animaux, & capables de toutes sortes de méchancetés pour se venger ou parvenir à leurs fins. Ce sont là, comme vous voyez, deux grands inconveniens qui assaisonnent ces plaisirs brutaux de beaucoup de grands chagrins; c'est pour ces raisons, sur-tout pour la premiere, que les Chrétiens francs qui

ne peuvent se passer du sexe, n'ont que peu d'Esclaves ou de Concubines, encore se gardent-ils bien d'en avoir des enfans, parce qu'étant reputés legitimes, ils sont obligés de les doter & de les bien établir, sans quoi ils ne pourroient jamais abandonner la Turquie sans être dépoüillés de leurs biens & de tout ce qu'ils possedent. Mais voici bien un autre chagrin pour un homme qui aime les femmes, & qui n'a pas le moyen d'avoir chez soi une Concubine, ou d'acheter une Esclave, il ne se trouve que très-rarement de publiques, encore est-il extrêmement perilleux de les frequenter; car de quelque Nation ou Religion qu'elles puissent être, si on est attrapé avec elles, vous essuyez une rude bastonnade & payez une amende considerable, sans quoi vous restez toute votre vie dans une affreuse prison. Pour les filles ou femmes, si-tôt qu'elles sont découvertes, on les fait promener par toute la Ville

montées ſur des ânes, une tripe de bœuf autour du cou, le viſage tourné vers le derriere de la bête, tenant au lieu de bride la queuë dans la main; après cette caravane on les vend au premier acheteur: ainſi après une ſanglante ignominie elles perdent leur liberté pour toute leur vie; le Sous-Bachi en fait une ſi exacte perquiſition, qu'il eſt difficile de ne pas tomber entre ſes mains. Les galanteries ſont encore plus dangereuſes, il y va de la vie; comment donc faire, me dira quelqu'un, c'eſt bien cruel de traiter les gens ſi durement; gardez la continence, ou achetez des Eſclaves, ou enfin mariez-vous au Cubin, car point de libertinage en Turquie, il faut ſe conformer aux Loix, ou s'expoſer à de grands malheurs; avoüez que ces maximes & ces pratiques, quoi qu'un peu groſſieres, ſont cependant aſſez ſagement établies: en effet n'y a-t-il pas moins de crime d'avoir pluſieurs

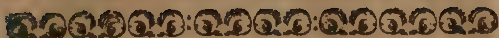
femmes qui vous appartiennent, & dont vous pouvez joüir en toute liberté, que d'usurper le bien de son prochain, lui ravir son honneur, & vous exposer à mille malheurs.

Cependant on condamne les Musulmans d'être si passionnés pour les femmes, on crie, on clabaude contre eux, on les traite de voluptueux, de brutaux, de Sardanapales, pendant que chez nous les femmes sont presque toutes en commun. Si la simple fornication n'est pas un crime chez les Mahometans, du moins elle est severement défenduë, & on la punit très-rigoureusement; il ne se trouve en Turquie aucun lieu de débauche, au lieu que les Chrétiens croyant faire un grand peché non seulement couchent sans scrupule avec la premiere fille qui leur tombe sous la main, mais encore tolerent, ou du moins ne punissent point l'adultere, la fornication, & que les lieux scandaleux

fourmillent dans tous leurs Pays ; enfin pensera-t'on que l'adultere puni de mort chez les Turcs, & qui est si étroitement défendu par Dieu & par Jesus-Christ, soit si odieux à ceux qui suivent l'Evangile, lors qu'on envisage le grand nombre qui se commettent sans presque aucun scrupule? de-là toutes ces abominations, ces crimes affreux, ces boulleversemens de familles, qui n'arrivent jamais chez les Ottomans, & qui soüillent la vie de la maniere la plus monstrueuse & la plus generale. Ne sommes-nous pas plus loüables que vous, vous disent les Turcs, & pouvez-vous nous blâmer d'admettre la poligamie? tandis que chez vous on joüit impunément de toutes les filles & les femmes d'autrui. Voyez en Italie où l'on fait un trafic honteux des femmes publiques, comparez notre vie à la vôtre, & vous verrez que nous sommes infiniment plus loüables & plus sobres que vous autres Chré-

tiens. Conſiderez-moi, me dit un jour un grand Seigneur Turc, je viens de France & de Paris, j'ai pratiqué les femmes, & je tombe par morceaux. La Turquie & ſurtout Conſtantinople a-t'elle jamais été attaquée de ce mal? non ſans doute, parce que nous ne ſouffrons jamais ces lieux infames de débauche, où la jeuneſſe s'abîme & ſe rend pour un inſtant de plaiſir infirme & miſerable toute ſa vie. Je n'en dis pas davantage ſur cet article, il eſt un peu trop delicat & trop puant pour les oreilles chaſtes.





CHAPITRE VI.

La maniere de vivre & de ſaluer des Turcs; leur droiture, leur probité, leur juſtice, leur molleſſe, leur faineantiſe, & leurs principaux vices.

ON doit être perſuadé par tout ce que j'ai dit ci-deſſus, que la vie des Ottomans eſt très-reglée, que le faſte & la mondanité ſont des choſes inconnuës à cette Nation. Pour en faire un portrait naïf, il faut les diſtinguer en quatre états differens, & les reduire à quatre claſſes; les premiers ſont ceux qui occupent les charges & les emplois; les ſeconds les riches qui vivent de leurs biens, les troiſiémes les Artiſans & tous ceux qui vivent de leur negoce ou de leur travail, enfin les quatriémes les Religieux.

Les premiers qui ont des charges, soit à la Cour, ou ailleurs, sont entierement occupés à leurs fonctions & aux devoirs de leurs emplois, tant pour remplir leurs obligations, que par la crainte des châtimens, ou d'être disgraciés : ceux-là menent une vie fort active & très-laborieuse, ils sont sans cesse sur le quivive pour se mettre à couvert de la jalousie de quelque ennemi caché, & sans cesse intrigués afin de supplanter ceux qui leur portent ombrage, & dont ils briguent les emplois. Les presens sont ordinairement le plus sûr appui qu'ils ayent, & le plus fort moyen dont ils se servent pour réüssir dans leurs projets ; ils en font de considerables à leurs Patrons & à ceux qui les protegent ; ils en reçoivent également de ceux qui sont au-dessous d'eux ; les premiers en font au Sultan & aux Sultanes ; les seconds aux premiers, les troisiémes aux seconds ; ainsi du reste : de sorte que c'est un con-

cours extraordinaire de dons & de presens, qui passant d'une main à une autre s'engloutissent presque tous dans le Serail ; enfin rien ne se donne, ne se fait, ne se continuë & ne se paracheve que par les presens, on vient à bout de tout par ce moyen, les plus grands crimes sont abolis aux Chrétiens, pourvû que l'argent & les presens soient abondamment prodigués : c'est dommage que les Turcs soient si susceptibles d'interêt, mais quelle est la Nation dans laquelle il ne regne pas des défauts.

Les riches qui vivent de leurs revenus ne s'occupent à rien, ils menent une vie fort molle & très-fainéante, excepté l'exercice de la priere, ils ne sont occupés qu'à fumer, prendre du caffé, boire, manger, dormir, caresser leurs femmes, & à joüer avec elles au jeu de coquilles.

Les Artisans, les Marchands & tous ceux du bas étage sont assez

attentifs à leur negoce , ou à leur travail selon leur capacité & leur genie ; mais ceux qui travaillent choisissent toûjours des métiers faciles qui ne demandent pas beaucoup de peines & de fatigues , excepté les Matelots, les Jardiniers, & ceux qui sont employés aux travaux publics. Quand un Turc a travaillé trois ou quatre heures, c'est beaucoup , toutes leurs boutiques se ferment ordinairement à cinq heures, ils passent le reste de la journée à se divertir dans les Caffés publics, à fumer, & à prendre du Caffé ; c'est quelque chose d'assez singulier de voir ces Messieurs au nombre de trois ou quatre cens converser familierement ensemble dans ces Caffés, joüer à des jeux innocens sans entendre aucun bruit ; il ne paroît pas qu'il y ait du monde, je suis sûr que trois François feroient plus de vacarme que trois mille Turcs , ils sont d'un flegme à glacer, & ce qu'il y a
de

de particulier dans cette Nation qui est très-vive, c'est qu'ils ne rient presque jamais & s'emportent encore moins ; on ne voit parmi eux ni querelles, ni disputes, chacun dit ses raisons sans s'émouvoir & sans s'alterer. Grand exemple de moderation pour nous! Les Religieux sont de plusieurs especes, je m'attache à deux sortes que j'ai vû & pratiqué, sçavoir les Dervis & les Santons. Les Dervis vivent dans une espece de communauté sous la conduite d'un Superieur, devant lequel ils s'assemblent le Mercredi & le Vendredi dans une grande Sale où ils dansent pendant une heure au son d'une flute Allemande ; le Superieur est assis dans une chaire élevée sur une estrade, chaque Religieux vient lui faire la reverence & le saluë par une inclination de tête, les deux mains croisées sur la poitrine, ensuite ils se ramassent tous dans un cercle, où après une courte priere faite par le

Superieur, qui fait le signal, ces Dervis commencent à piroüetter avec une telle rapidité que la vûë en est ébloüie, ils tournent ainsi les bras étendus jusqu'à ce qu'ils ayent fait cinq fois le tour du rond dont ils ne sortent jamais, ils avancent comme imperceptiblement toûjours en tournant.

Il y a à Topehana une autre sorte de Dervis, qui au lieu de la danse crient comme des possedés, *alla*, qui signifie *Grand Dieu*, jusqu'à ce qu'ils crachent le sang; ces Religieux ne font point vœu de Celibat, ils peuvent se marier quand ils le jugent à propos sans sortir de leur Cloître.

Enfin les Santons sont des Hermites qui vivent dans les Deserts, ne communiquant avec personne; ils sont d'une grande austerité, ne mangeant jamais que des racines cruës, sans pain ni autre aliment que ces racines & de l'eau; ils sont si effroyables & si hideux, qu'ils

font peur, figurez-vous des gens tout nuds, excepté une peau d'ours qui leur couvre la moitié du corps, sans turban ni bonnet, leurs cheveux épars sur leur visage, rempli aussi-bien que le reste du corps de cicatrices & d'incisions qu'ils se font deux fois la semaine avec un couteau ou un rasoir; ils n'ont d'autres lits qu'une pierre de marbre, semblables à des bacchantes, ou à des possedés, ils marchent en tremblant & en piétonnant, comme s'ils étoient effectivement possedés de quelque esprit; ils prétendent être obsedés de l'esprit de Mahomet, ils se mêlent de prophetiser, enfin ils sont en telle veneration que tous les Grands Seigneurs en ont un à leur service pour les assister de leurs conseils & de leurs prieres; cependant les crimes abominables dont on les accuse ne s'accommodent gueres avec leur prétenduë sainteté; non seulement on dit qu'ils volent, tuent, assassinent

plusieurs personnes, mais encore qu'ils corrompent un nombre de filles & de femmes, parce qu'ils ont plus d'accès auprès d'elles qu'aucun homme.

Tous les Turcs, de quelque état ou condition qu'ils soient, vivent à peu près les uns comme les autres, c'est à dire sans delicatesse, très-grossierement & fort sobrement, excepté les vauriens & les bandis qui n'observent point la Loi, & qui sont presque toûjours yvres. Leurs tables sont servies sans somptuosité & sans bon goût, une poule boüillie avec du ris, de la coriandre & du sucre, fait le meilleur repas d'un homme de vingt mille écus de rente, & c'est à peu près ce qu'on appelle le pilau dont je vais donner un peu plus bas la maniere de le faire. Le reste de leur nourriture consiste en quelques plats de poisson, quelques patisseries douces & fades, des fruits, des legumes, & sur-tout des melons & des con-

combres dont ils font grand cas ; ils ſe ſervent rarement de ſucre, ils n'en uſent point dans le Caffé ; le miel eſt fort en uſage chez eux, ils en mettent dans tous leurs mets; l'heure du dîné étant venuë on apporte proche du Sofa où ils ſont aſſis toûjours ſur leurs jambes en croix comme les Tailleurs, une petite table d'airain, ou de bois d'olivier, ou de noyer, incruſtée d'yvoire, & de nacre de perles, qu'on couvre d'une nape bleuë ou de toile des Indes à fleurs très-propre & très-belle ; ſur cette table, qui eſt ordinairement d'un pied & demi ou de deux pieds de diametre faite en octogône ou exagône, on y ſert chaque plat l'un après l'autre. On ne met point de ſerviéte ſur la table, mais un valet l'étend ſur les genoux du maître, ſe tenant toûjours auprès de lui pour lui couper ſa viande & ſon pain, c'eſt une marque de grandeur chez les Turcs de ſe faire ſervir juſques dans

les moindres choses. Ils ne se servent jamais de fourchette, mangeant toûjours avec les doigts de la main droite qu'ils essuyent à chaque fois après avoir rejetté ce qui leur reste aux doigts dans le plat; leurs cuilliers sont beaucoup plus grandes que les nôtres, mais ils n'en usent que très-rarement en mangeant; leur vaisselle n'est que de fayance ou de porcelaine, ils se font un très-grand scrupule de manger ou de boire dans l'or & dans l'argent; ils ne boivent point pendant tout le repas, quoi qu'ils le fassent assez long, mais si-tôt que la table est levée on leur apporte une coupe de sorbet, ensuite à laver, enfin le Caffé, le tabac, & les pipes qui leur servent de divertissement pendant tout le reste du jour. Le maître de la maison mange toûjours seul, excepté qu'il n'ait invité quelques-uns de ses amis, jamais ses femmes, ni ses enfans ne mangent avec lui, ce qu'on lui a

deſſervi paſſe dans l'appartement des femmes & des enfans, enſuite aux Eſclaves. Le ſoir étant venu on leur apporte un matelat, des linceuls, une couverture dans le même lieu où ils ont bû & mangé, où ils dorment toute la nuit, à moins qu'ils ne couchent avec leurs femmes, car je ſuppoſe en ce cas qu'ils ſe reveillent quelquefois; ils ſoupent à cinq heures, c'eſt leur meilleur repas, parce qu'ordinairement ils ne mangent à dîné que des legumes, des fruits, & ſur-tout des concombres qui ſont très-delicieux & fort ſains. Telle eſt à peu près la vie des Turcs, qui les a vûs un jour les a vûs toute leur vie, ils ne ſe dérangent jamais, quelque compagnie qu'ils ayent, ou quelque feſtin qu'ils faſſent; comme j'ai promis d'enſeigner à faire le pilau, il eſt tems d'en parler auſſi-bien que du ſorbet.

Le pilau ſe fait ſelon la qualité

des perſonnes, & la quantité qu'on en a beſoin, on prend par exemple un morceau de mouton, ou une poule, ou des pigeonneaux, quelquefois de ces trois viandes enſemble, on les fait cuire à moitié dans un pot, après quoi on vuide le tout dans un baſſin, on lave enſuite le pot, & on le remet ſur le feu avec du beurre qu'on fait bien rouſſir, alors on coupe cette viande par morceaux & on la fait bien frire dans le beurre, le ris étant bien lavé, on en met par-deſſus la viande autant que l'on juge à propos, & on verſe du boüillon, en ſorte qu'il ſurpaſſe la viande & le ris d'un bon doigt, on fait ſous le pot un feu fort clair afin que le ris puiſſe cuire ſans ſe créver, il faut que tous les grains ſoient cuits entiers, on met du poivre en grain. Après cela on couvre le pot avec un linge en cinq ou ſix doubles, mettant le couvercle par-deſſus; enfin on fait encore une ſeconde

fois fondre du beurre bien chaud qu'on jette dans des trous qu'on fait au ris avec le manche de cuillier, après quoi on le laiſſe encore mitonner à petit feu juſqu'à ce qu'on le ſerve; on le dreſſe dans de grands plats, la viande bien arrangée au-deſſus. Voilà le pilau. Ils en font de trois ſortes; de blanc ſans y rien mettre, le laiſſant dans ſa couleur naturelle; de jaune en y mêlant du ſafran; enfin de couleur incarnate en y jettant du jus de grenade.

Le ſorbet ſe compoſe de pluſieurs façons, le plus commun approche de notre limonade, mais on y met fort peu d'eau, il eſt preſque tout ſucre & jus de citron, ambre & muſc; ils en font d'une autre maniere qu'ils eſtiment beaucoup, ils ſe ſervent d'une eau diſtillée de la fleur d'une plante qui croît dans les étangs & dans les rivieres, qui a la forme d'un fer de cheval, elle s'appelle *Nulouſer*.

Mais le sorbet dont on fait le plus de cas, & que boit le Grand Seigneur de même que les Grands de la Porte, est fait avec le jus de violette, le sucre & un peu de jus de citron. Le *Magion* est une autre espece de boisson qui n'est en usage que lorsqu'ils veulent caresser leurs femmes, elle échauffe extraordinairement; ils usent aussi de beaucoup d'opium qui les rend comme furieux, & qui leur cause une douce yvresse; ils s'en servent souvent pour endormir ceux à qui ils veulent joüer quelque tour; la composition qu'ils en font est delicieuse, je n'ai jamais rien bû de plus delicat & de plus exquis; mais il est très-pernicieux à la santé, sur-tout pour ceux qui n'en font pas un usage journalier. Les Turcs y sont tellement habitués qu'il ne produit chez eux aucun mauvais effet; enfin puisque j'ai tant parlé de leurs mets, il faut dire un mot de leur maniere de rôtir les viandes. Les

moutons & les agneaux qui sont les seules viandes qu'ils rôtissent, sont mis tout entiers dans des fourneaux faits de terre, où on les pend par la tête ; au fond du fourneau on met un bassin de ris avec de l'eau qui reçoit la graisse de la bête ; la queuë des moutons qui pese quelquefois vingt à vingt-cinq livres, rend beaucoup de graisse, elle est trop grasse & dégoûtante ; mais celle des agneaux est fort excellente & aussi delicate que des ris de veau. Les pauvres gens font leur rôti dans le four, qui consiste dans un membre de mouton avec du ris & beaucoup d'oignons ; mais toutes ces viandes, même le pilau, ne se mangent qu'à souper, comme je l'ai déja dit, environ les cinq heures. Pour les oiseaux, la venaison, le gibier, sur-tout le lievre qui est cependant très-delicieux dans ce Païs, les Turcs n'en mangent jamais, ils ne mangent même que très-rarement du poisson, quoi qu'il soit

exquis & très-abondant dans ce Pays. On peut conclure de-là que leur nourriture n'est pas fort delicate; ils ne sçavent ce que c'est que les ragoûts, la fine patisserie, ni toutes ces friandises si en usage parmi les Européens, particulierement parmi les François; cependant quand ils se trouvent à nos repas, ils s'en accommodent parfaitement bien; il faut que leur nourriture soit bonne, car ils sont tous fort sains, fort robustes & presque jamais malades.

Quand les Turcs vous saluent, ou vous approchent, ils n'ôtent jamais leur bonnet ni leur turban de dessus leur tête; leur salutation est en disant *Salamaleck*, qui signifie *Dieu vous garde*, de mettre la main sur la poitrine, ensuite de la porter au front & sur la tête; à ceux à qui ils doivent de la soûmission, ou qu'ils veulent beaucoup honorer, ils leur baisent le bas de la robe, les saluent les deux mains croisées sur la

poitrine, en faisant de profondes inclinations, & en les mettant ensuite toutes deux sur la tête. Supposé qu'ils soient obligés de faire quelques sermens, ou de jurer pour affirmer une verité, ils mettent la main droite sur la tête, & jurent par leur Turban ou par leur barbe, ne se servant jamais du nom de Dieu ni de l'Alcoran, parce qu'ils croiroient prophaner.

De la droiture, de la probité des Turcs, de leur justice & des differens supplices pratiqués en Turquie contre les criminels.

La droiture & l'équité des Turcs sont si connuës, qu'il y a peu de gens qui n'en soient convaincus; il ne faut pour en être pleinement persuadé, que jetter les yeux sur leurs maximes, & sur l'attachement qu'ils ont à leur Religion qu'ils observent avec une grande exactitude, sur-tout dans les ar-

ticles essentiels ; or comme la droiture, la justice & l'équité y sont fort recommandées, elles paroissent avec éclat dans toute leur conduite, jusques dans les moindres choses; je ne parle toûjours que des vrais Musulmans, car les libertins sans conscience qui vivent parmi eux méprisent autant l'Alcoran, que ceux qui sont parmi nous méprisent l'Evangile, ou plûtôt ce sont de vrais prophanateurs des Loix, soit divines, soit humaines; il n'y a personne qui puisse les accuser de vol, de friponnerie, ni de fraude; la police y est si bien ordonnée, & on veille si exactement à faire observer les Loix, que les peines retiennent ceux qui auroient le plus d'envie de les violer. Toutes les marchandises & toutes les denrées, de quelque condition & de quelque valeur qu'elles soient, sont toutes taxées; le Cadi qui fait continuellement la ronde pour examiner les poids, les mesures & tous les ma-

gaſins, a tant de vigilance, qu'il eſt impoſſible de friponner, ou de vendre quelque choſe de mauvais, de mal conditionné, ou qui ſoit au-deſſus de ſa valeur : ainſi on peut envoyer un enfant acheter ce qui vous eſt neceſſaire, ſans craindre qu'on le trompe. S'il arrivoit qu'un enfant, allant acheter des fruits, en mangeât, alors s'il eſt trouvé par le Cadi, il faut qu'il diſe à qui il a acheté ces fruits, le nombre qu'il en a eu, & s'il n'avoüe point qu'il en ait mangé, & que le compte n'y ſoit pas, ou qu'il ne s'en trouve pas pour la valeur de l'argent, le pauvre Marchand eſſuye une rude baſtonnade, & toute ſa boutique eſt confiſquée, cela eſt arrivé ſi ſouvent qu'on n'a garde d'y retomber; enfin c'eſt aſſez dire que la fraude eſt ſi ſeverement punie dans la moindre bagatelle, qu'il ne s'en trouve aucune. La bonne foi regne beaucoup dans le negoce; ſi un Marchand Turc a vendu quelques

marchandises, & que dans le payement vous lui ayez donné plus qu'il ne lui faut, il reviendroit de cent lieuës pour le rapporter, s'il ne pouvoit autrement vous le faire tenir. On peut acheter sur leur parole les marchandises que vous desirez, sans craindre qu'elles soient de moindre valeur ou mal conditionnées; veut-on trafiquer sur mer dans leurs Bâtimens, vous devez être persuadé que ce que vous avez est aussi en sûreté entre leurs mains que chez vous; ils negocient vos marchandises, les vendent toûjours au-delà du prix que vous avez limité, & quoi qu'ils ne soient point tenus de vous rendre le surplus, ils vous en tiennent compte jusqu'à un sol; cependant ils n'ont jamais aucune facture des marchandises comme chez les autres Nations, tout leur est confié sur leur seule parole dont ils sont esclaves; enfin on doit être convaincu que quand un Turc a promis quelque chose, il effectuë

sa

ſa parole au peril de ſes biens, de ſa fortune, & même de ſa vie; ſi vous faites voyage ſur leurs Vaiſſeaux, non ſeulement votre perſonne eſt très en ſûreté, mais encore ce qui vous appartient, juſqu'à vos proviſions de bouche qu'ils laiſſeroient plûtôt gâter que d'y toucher, à moins que vous ne les leur donnaſſiez. Confiez-leur votre femme, vos filles, une eſclave, ou quelque choſe que ce puiſſe être pour les tranſporter dans quelque lieu, ils ſeront mille fois plus en ſûreté qu'entre vos mains; enfin ils ſont ſi exacts à tenir & à effectuer leurs promeſſes, qu'ils aimeroient mieux perdre la vie que de vous être infideles; cependant ces pauvres gens qui jugent des autres par eux-mêmes, ſont tous les jours trompés & fraudés par les Chrétiens, ſur-tout par les Européens qui s'étudient à inventer mille ruſes pour les duper, non ſeulement par les marchandiſes qu'ils

leur troquent, ou qu'ils leur vendent, qui ne valent presque rien, n'étant que le rebut de leur Pays, & ce qu'il y a de plus mauvais; mais encore en fraudant les impôts, en introduisant mille sortes de monnoyes qu'ils font monter une fois aussi haut que leur valeur naturelle; enfin en leur manquant de parole dans les marchés & dans les conventions qu'ils font avec eux; ils le voyent, ils le connoissent, & se contentent de les mépriser & de dire qu'il faut que la Religion des Chrétiens soit bien mauvaise, puisqu'elle souffre tant de friponneries.

La justice des Turcs est prompte, sans délai, & très-exacte; il ne se trouve point dans ce Pays d'Avocats ni de Procureurs, chacun est reçu à déduire sa cause; dans le Divan, il ne se parle point de délais ni de renvois, on ne fait point languir les gens, ni on ne les consume point en frais, une affaire est vuidée sur le champ, de quelque

nature qu'elle puisse être. Le Divan s'assemble quatre fois par semaine, le Dimanche, le Lundi, le Mardi & le Samedi, depuis quatre heures du matin jusqu'à midi: ainsi chacun peut avoir audience, & n'est jamais renvoyé. Les Officiers qui composent le Divan sont le Grand Visir, les six Visirs du Banc, les deux *Cadilesquers* de Romanie & de la Natolie, qui sont les grands Juges & Intendans des Armées, les trois *Testerdars* ou Trésoriers generaux, le *Nissangi-Bacha* ou Grand Chancelier, & le *Netangi*, qui est comme le Secretaire d'Etat, avec quelques Greffiers ou Notaires. Le Chiaoux-Bachi, sçavoir le General des Chiaoux qui sont ceux qui portent les commandemens du Prince dans tout l'Empire, se tient à la porte avec une troupe de ses gens pour executer les ordres du Grand Visir; tous ces Officiers dînent dans la même Sale sans ceremonie; leur repas ne dure tout au

plus qu'une demie heure ; le Grand Visir est servi en particulier & mange seul, à moins qu'il n'invite quelqu'un des Pachas pour lui tenir compagnie; c'est dans ce tems qu'on porte le *Chourba*, qui est un potage de ris, aux Janissaires qui sont en faction sous les Galeries ; s'ils ont quelque chose contre le Grand Visir, contre le Sultan, ou contre quelque autre Seigneur, ils refusent le *Chourba* & n'en veulent pas manger ; le Grand Seigneur qui en est d'abord averti leur envoye le Kapou-Agasi, Grand-Maître du Serail, pour sçavoir ce qu'ils ont ou ce qu'ils desirent ; alors il y en a un d'entre eux qu'ils députent pour porter la parole, cet Eunuque fait son rapport au Grand Sultan qui fait ordinairement étrangler celui contre qui ils forment des plaintes, & leur envoye sa tête afin d'appaiser ces mutins, ou leur fait distribuer une bonne somme.

Pour revenir à la justice, elle se

rend sans délai : c'est pourquoi il faut toûjours avoir vos témoins avec vous, il faut aussi porter avec soi dequoi satisfaire à sa partie, car on ne vous donne aucun terme, il faut payer ou aller en prison. Quand il n'y a point de témoins de part & d'autre, & que la cause est fort obscure, on demande le serment selon qu'il est usité dans chaque Nation ; & quand les deux parties font également serment, alors comme il doit y avoir un faussaire, ils sont mis tous deux en prison ; ensuite on s'informe de leurs mœurs & de leur probité, celui qui est connu pour le plus honnête homme est relâché, gagne sa cause, & l'autre est puni severement & est obligé de satisfaire à sa partie. Il est necessaire de dire ici quelque chose des supplices usités en Turquie. Il y en a de cinq especes pour les hommes, & deux pour les femmes. Le premier & le moins grief est l'amende pecuniaire ; le second la baston-

nade, qui eſt depuis vingt coups jusqu'à cinq cens ; le troiſiéme la priſon, ou perpetuelle, ou limitée ; le quatriéme l'exil, qui n'eſt que pour les grands Seigneurs Turcs ; enfin le cinquiéme la mort. Il y a cinq ſortes de ſupplices pour ceux qui ſont condamnés à la mort ; deux pour les Turcs, & trois pour les Chrétiens ; ceux qui ſont annexés aux Turcs ſont d'être étranglé ou d'avoir la tête coupée ; il n'y a que ceux qui ſont dans les charges qui ayent le privilege d'être étranglés, c'eſt la mort la plus glorieuſe ; quatre muets avec un Chiaoux vont par ordre du Grand Seigneur pour executer cet ordre ; le Chiaoux ſuivi des muets, après avoir fait une profonde reverence au Seigneur, lui annonce la mort & lui preſente un cordon de ſoye ; il le prend, le baiſe, enſuite ſe le met au col, alors les muets ſe jettent ſur lui & l'étranglent ; tous les autres Turcs ſont décollés. La baſtonnade ſe

donne indifferemment aux Turcs & aux Chrétiens; elle ſe fait de cette maniere : on prend un morceau de bois d'un pied & demi de long qui eſt percé par les deux bouts, on paſſe une bonne corde groſſe comme la moitié du doigt dans les trous dans leſquels on l'attache, en ſorte qu'il reſſemble à un arc débandé; on paſſe enſuite les jambes dans cette corde qu'on tortille avec le bâton, en ſorte que les jambes ſoient bien jointes, & les pieds étroitement ſerrés l'un contre l'autre; on attache encore une corde aux jambes qui paſſe par une poulie attachée au plancher, l'homme eſt couché ſur les reins, & on éleve ſes pieds en haut par le moyen de la poulie, alors on frappe ſur la plante des pieds avec une verde houſſine bien ployante, ou un nerf de bœuf, le nombre des coups portés par la ſentence; ſouvent ceux qui ſont condamnés à cinq cens coups meurent dans ce ſupplice.

Pour donner l'estrapade on fait une forme de potence soûtenuë par deux piliers, remplie de crochets fort pointus & fort tranchans; il y a un troisiéme pilier beaucoup plus élevé, au haut duquel il y a une poulie dans laquelle on passe une corde qu'on lie sous les aisselles, par le moyen de laquelle on éleve l'homme en l'air, en le laissant tomber tout à coup sur ces crampons où il s'attache tantôt par la tête, tantôt par le ventre, &c. où on le laisse mourir sans aucun secours; quelquefois il y reste pendant quatre jours en vie, & meurt comme un desesperé.

Le supplice de la Pale est encore très-inhumain, on couche un homme sur le ventre, on l'attache sur une espece de selle ou de bât de cheval qui lui serre les deux côtés, on prend ensuite un picquet de bois de la grosseur de la moitié du bras fort pointu, qu'on lui fait entrer par le fondement à coups

de masse jusqu'à ce qu'il sorte par la tête, l'épaule, l'estomach ou le ventre, après quoi on le plante en terre; quand les parties nobles ne sont pas offensées, ce qui arrive souvent, il peut vivre sur la Pale fort long-tems, j'en ai vû un y demeurer vivant l'espace de cinq jours; si quelqu'un par charité veut s'enhardir à lui donner à boire, car on fait de rigoureuses défenses de le faire, il meurt aussi-tôt; c'est une grande charité, parce qu'on abrege bien des douleurs au patient; le supplice du feu n'est que pour les Renegats qui rentrent dans le Christianisme.

Les femmes essuyent aussi la bastonnade, mais on la leur donne sur le derriere; leur supplice ordinaire c'est d'être noyées; pour cet effet on les renferme dans un grand sac de peau bien cousu, on les jette dans la Mer, on prétend qu'elles peuvent y vivre plus de vingt-quatre heures. La Pale &

l'estrapade ne sont que pour les criminels du premier ordre, comme les assassins & les prophanateurs de la Religion Ottomane ; on peut facilement se racheter de tous ces supplices pour une grosse somme d'argent, qui est toûjours proportionnée aux crimes; mais la recidive est rarement pardonnée, ainsi ces supplices ne sont que pour les malheureux, ou pour les grands scelerats.

Des crimes & des passions dominantes des Turcs.

Si la passion effrenée pour les femmes captive beaucoup les Turcs, ils ne sont pas moins esclaves du crime abominable de sodomie; rien n'est plus en usage parmi ceux qui ne sont point mariés, je ne parle que des libertins, car les aûtres en ont autant d'horreur que nous; ils ont secretement des Serails de jeunes hommes depuis

l'âge de douze ans juſqu'à vingt, où ils vont aſſouvir leur crime horrible ; ils payent largement les chefs de ces infames lieux, afin de n'être pas découverts & d'éviter la punition d'un ſi noir crime.

L'yvrognerie eſt encore une de leurs paſſions dominantes, quand ils trouvent du vin, ils ne quittent pas qu'ils ne tombent à la renverſe ; mais comme ils n'en peuvent avoir que chez les Chrétiens, quand on les voit ſoûs on les renferme par charité juſqu'à ce qu'ils ayent cuvé leur vin, afin de ne les pas expoſer au châtiment ; auſſi quand ils trouvent le moyen de vous rendre ſervice, ils le font au peril de leur vie, outre qu'ils payent trèscherement ceux chez qui ils vont boire ; enfin l'interêt eſt encore un vice qui les gouverne beaucoup, & auquel ils ne reſiſtent jamais : en effet il n'y a rien qu'ils ne faſſent & qu'ils n'entreprennent pour de l'argent, ils en ſont ſi avides qu'il n'y

a point de grace de quelque nature qu'elle puisse être qui soit refusée quand on leur presente de ce métal; à-t'on tué un Turc, les parens du défunt moyennant une somme de cent piastres se déportent de leur poursuite, & pour une autre somme pareille que vous donnez au Cadi vous obtenez d'abord votre grace; que l'on soit trouvé & surpris en flagrant délit avec une femme Turque, vous ne pouvez éviter la mort qu'en prenant le Turban & qu'en renonçant au Christianisme; cependant j'ai connu un riche Marchand qui en a été quite pour trente mille piastres: ainsi il n'y a point de crime en Turquie qui ne soit pardonné pour de l'argent, ni de permission qui ne soit accordée au préjudice des Loix les plus severes; par exemple il est défendu à tout Chrétien sous peine de mort ou de se faire Turc d'entrer dans les Mosquées; cependant pour dix ou douze écus vous avez ac-

cès en tous ces lieux, & pouvez y entrer aussi librement que chez vous; enfin il n'y a que l'appartement des femmes du Serail & les Harems des autres Turcs où on ne peut entrer quelque somme qu'on voulût offrir, & de quelque qualité ou condition qu'on puisse être, parce que c'est une Loi à laquelle on ne peut contrevenir sans une grande infamie. Tels sont les défauts des Turcs, qui sans cela seroient les plus honnêtes gens du monde.





CHAPITRE VII.

Des jeux, des divertissemens, & des principales réjoüissances des Turcs.

IL ne faut pas se figurer qu'il y ait des Academies de jeu chez les Turcs comme chez les Chrétiens, où l'on peut dans un moment se rendre malheureux pour toute sa vie, & se ruiner en exposant au hazard ses biens & sa fortune ; non, les Turcs ignorent tout jeu de carte & de hazard, ils passent leur tems à des divertissemens innocens, comme le chant, la danse, les instrumens ; le seul jeu connu chez eux est le jeu des Coquilles, ce jeu se jouë sur une petite table ou planche de bois fort propre, longue de deux pieds & large d'un, où il y a douze trous ou fossettes qui forment deux rangs,

ſix à chaque rang ; les deux perſonnes qui joüent ont chacun trente-ſix petites Coquilles de mer qu'ils mettent une à une dans chaque foſſette, commençant par celle qu'ils jugent à propos ; quand celui qui met dans ces trous rencontre pair, c'eſt-à-dire deux, quatre ou ſix, il leve les Coquilles & continuë juſqu'à ce qu'il ait gagné les trente-ſix de ſon Compagnon ; ils ne joüent jamais pour de l'argent, ceux qui hazardent quelque choſe au jeu, expoſent tout au plus cinq ou ſix taſſes de Caffé qui valent un ou deux paras ; de cette maniere la perte qu'ils font ne pouvant les incommoder, ils ne jurent & ne tempêtent jamais lorſqu'ils perdent, comme nos joüeurs de profeſſion font en Europe. Non, ces blaſphêmes, ces imprecations, ces deſeſpoirs ſi uſités en France & ailleurs ſont inconnus dans ce Pays, parce qu'on ne riſque jamais rien au jeu qui puiſſe cauſer le moindre dérangement ; quand ils voyent ces

jeux qui se pratiquent chez les Ambassadeurs & chez les Marchands Etrangers à Galata & à Pera, ils haussent les épaules & disent qu'il faut être possedé du demon pour pouvoir trouver du plaisir à ces sortes de jeux qui vous causent souvent les plus cuisans chagrins: car, disent-ils, ou vous joüez simplement pour vous recréer, ou c'est uniquement pour gagner de l'argent; si c'est pour vous réjoüir & passer le tems, pourquoi s'exposer à une perte considerable? la crainte seule de perdre vous tourmente mille fois plus que vous ne goûtez de plaisir; ajoutez à cela une perte réelle & considerable, quels remors ne ressentez-vous pas en joüant & lorsque vous avez joüé? si le seul gain vous fait rechercher le jeu, n'avez-vous pas des moyens plus sûres de gagner? mettez votre argent en interêt, vous en aurez jusqu'à vingt pour cent, ou bien trafiquez le peu que vous avez, & vous

trouverez une ressource assurée contre la misere ; je trouve qu'ils ont beaucoup de raison, & que leur maniere de joüer est infiniment meilleure & plus loüable que la nôtre ; le jeu n'est donc presque point usité chez les Turcs, ils aiment mieux passer le tems à danser ou à voir danser, à joüer des instrumens, à chanter, à courir la bague, à tirer de l'Arc & à lancer le Javelot, qu'ils appellent le Giric ; ils n'ont aussi aucun spectacle chez eux, comme Opera & Comedie ; quelquefois les Juifs font joüer des Marionnétes, mais c'est si peu de chose qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Leur maniere de danser est belle & majestueuse, mais trop lascive, aussi-bien que leurs chansons qui sont horribles pour l'obscenité ; toute la beauté de leurs danses ne consiste que dans des gestes très-significatifs & si deshonnêtes, qu'il est impossible qu'elles ne corrompent le cœur. Leur chant & leur musique ressemblent plûtôt à un

charivari qu'à une melodie; ils ne chantent pas, ils hurlent, & comme ils n'ont aucune methode pour le chant, c'est une cacophonie qui écorche les oreilles quand ils chantent plusieurs ensemble; ils ont diverses sortes d'instrumens qui ressemblent à leur musique, c'est-à-dire, très-discordans : le plus usité parmi eux est une espece de Guitarre à trois cordes faite de la moitié d'un coucourde qu'ils pincent avec les doigts, qui étant jointe à leur voix est plûtôt capable de faire fuir que d'attirer & de divertir. Ils se servent aussi de la flute traversiere dont ils joüent parfaitement mal, & du tambour de basque; le meilleur de tous leurs instrumens de musique c'est la harpe qu'ils pincent assez passablement. Les Seigneurs ou ceux qui sont en état de courir la bague, s'exercent à ce divertissement fort souvent; c'est ce qu'il y a de plus beau à voir en Turquie, aussi-bien que l'exercice

du Giric & de l'Arc. Les courſes de bague ſe font ordinairement dans l'Hypodrome, c'eſt là auſſi qu'on tire de l'Arc quelquefois deux fois la ſemaine, mais toûjours le Vendredi. Ils ſont très-adroits à ces exercices, parce qu'ils ſont parfaitement bons Cavaliers : en effet je ne crois pas qu'il ſe trouve en Europe des Ecuyers qui ſurpaſſent les Turcs, quoi qu'à les voir à cheval on ne diroit pas qu'ils pûſſent s'y tenir un moment, leurs étriers étant ſi courts qu'ils ont les jambes preſque toutes pliées; outre cela ils n'ont que de méchantes botines de maroquin ſi larges & ſi mal faites, qu'elles ſont plus propres à embarraſſer un Cavalier qu'à le ſoûtenir à cheval; cependant il n'y a pas au monde de meilleurs Cavaliers que les Turcs, parce que depuis l'âge de douze juſqu'à vingt ans ils s'appliquent à cet exercice; auſſi font-ils des tours ſurprenans, ſoit en courant la bague, ſoit en lançant le Javelot, ou

en tirant de l'Arc ; ils se dressent souvent tout debout sur la selle de leurs chevaux qui courent à toute bride, & se tiennent aussi fermes que le meilleur Cavalier en selle ; d'autres fois étant en selle ils se courbent jusqu'à terre, & ramassent en courant avec une extrême dexterité une bague ; enfin il y en a de si adroits à tirer de l'Arc & à lancer le Javelot, qu'ils donnent dans le clou du fer du cheval, quoi qu'il coure de toutes ses forces, en cassent la tête sans jamais blesser le cheval ; il y a plusieurs prix pour les plus adroits. L'exercice du Giric ne se fait que dans le Serail, où il se trouve ordinairement plus de quinze cens personnes ; il n'y en a qu'environ mille qui entrent dans la lice : si le Grand Sultan qui assiste presque toûjours à ce jeu, dont souvent la fin est très-tragique, y a pris quelque plaisir, sur-tout quand il y en a d'estropiés, il leur fait donner à chacun une bourse de cinq cens

écus ; ses presens sont plus ou moins grands, selon qu'il se trouve de belle humeur. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que quand Sa Hautesse veut faire ses liberalités à ceux qui ont paru les plus vaillans, les grands Seigneurs de sa Cour qui ont paru comme les autres à cette Scene tragique, s'écartent doucement par bien-séance afin de lui laisser faire ses presens à ceux qui en ont plus besoin qu'eux. Voilà une generosité peu commune chez beaucoup de gens. Après que le Grand Seigneur s'est retiré, il est permis à ceux qui sont restés dans la Cour & qui sçavent manier le Javelot, de passer la journée à cet exercice ; mais quelques beaux coups qu'ils fassent, ou quelques blessures qu'ils reçoivent, ils n'ont point de presens, parce que le Prince n'est pas témoin de leur bravoure ; ils font seulement entre eux quelques gageures à qui donnera le plus beau coup dans le visage & dans la tête ; il ne

se passe point de ces jeux qu'on ne voye des yeux crevés, des jouës emportées & souvent la moitié du visage, dont ils restent estropiés pendant tout le tems de leur vie sans aucune recompense. Les autres principales réjoüissances se font pendant les trois jours du grand Bairam, le jour du petit, tous les Vendredis, quand l'on circoncit ou l'on marie quelques grands Seigneurs, ou quelques Princesses ou Dames du Serail. Le jour des nôces & de la Circoncision des particuliers chacun se réjoüit avec ses amis: entre leurs réjoüissances publiques ils en ont une qui dure huit jours consecutifs, ou plûtôt huit nuits, & dont personne n'a parlé jusqu'à présent, elle s'appelle la fête des fleurs, en voici une courte Description.

Comme il y a à Constantinople beaucoup de riches Turcs, qui sont fort curieux en fleurs, particulierement en rares tulipes, & que ces Messieurs ont presque tous de très-belles

Maisons de plaisance sur le bord du Canal avec de magnifiques jardins & terrasses en Amphitheatre depuis le haut des Collines jusques sur le rivage de la Mer, ils celebrent une fête qui n'est autre chose qu'un divertissement qu'ils appellent la fête des fleurs ; les tulipes sont plus de leur goût qu'aucune autre fleur, à cause de son admirable varieté ; ils ont un soin extrême de les bien cultiver & d'avoir tout ce qu'il y a de plus extraordinaire en ce genre : en effet je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus beau, ni même qui en approche dans toute l'Europe ; étant fort amoureux de cette fleur, tous leurs jardins & leurs terrasses en sont remplies, on voit les plus riches parterres du monde, qui charment la vûë des curieux en plein jour ; mais ce n'est rien en comparaison du spectacle qu'ils produisent pendant la nuit. La fête commence ordinairement le 20. de Fevrier, & dure jusqu'au 1. de Mars, &

comme les nuits sont encore assez courtes dans cette saison, le plaisir en dure davantage; figurez-vous donc un nombre prodigieux de pieds de tulipe, puis qu'un particulier en a quelquefois jusqu'à vingt mille, vis-à-vis desquels on met autant de miroirs & de chandelles de cire, qui étant allumées representent dans le Canal par reverberation toutes ces tulipes aussi naturelles que si vous les voyïez sur la plante; si-tôt que le jour est clos, on fait une décharge generale de toute l'Artillerie des Forteresses, qui sert de signal pour allumer les bougies: alors vous voyez tout à coup la plus belle illumination du monde; elle commence au Serail, & continuë jusqu'à une petite lieuë de la Mer noire, c'est à dire qu'elle est de six lieuës de long des deux côtés du Canal en Asie & en Europe; le Canal en est tellement éclairé, que vous croyez être dans un Palais enchanté, sur-tout quand il ne fait

point de vent , parce que tous ces jardins & ces terrasses étant en Amphitheatre, on voit dans le Canal depuis la pointe des Collines jusqu'au bas, ce qui forme le plus surprenant spectacle qui soit sur la terre ; pendant huit jours que dure cette fête, on voit toutes les nuits voguer sur le Bosphore plus de dix mille petits Bateaux ou Gondoles remplies d'hommes & de femmes qui se promenent depuis le soir jusqu'au matin au son des instrumens, & de la musique. On n'entend de toutes parts que chanter , rire , se divertir , on porte de très-bonnes provisions pour manger & boire , & ce qu'il y a de plus commode, c'est que les nuits dans cette saison ne sont ni chaudes ni froides, mais fort agréables & fort temperées ; on fait pendant ce tems du jour la nuit , & de la nuit le jour ; enfin rien sous le Ciel ne réjoüit plus que cette fête qui est desirée tous les ans avec beaucoup d'ardeur ; c'est seulement

un grand malheur pour beaucoup de jeunes gens, de ce qu'il eſt ſi ſeverement défendu aux hommes d'aller avec les femmes dans le même Bateau, car je crois qu'ils y perdent beaucoup, parce que l'eſprit étant comme en entouſiaſme par ce ſpectacle, & les ſens comme immobiles, ils trouveroient d'heureux momens; mais il n'y a point de joye ni de plaiſir ſans contretems & ſans quelque amertume.





CHAPITRE VIII.

De l'habillement des Turcs, de l'interieur de leurs Maisons, de leurs meubles & de leur maniere de recevoir les Etrangers qui vont les visiter, ou qui sont priez chez eux.

LEs Turcs ont conservé l'ancienne maniere de s'habiller, ils rient de voir les Européens changer si souvent de mode, & si couverts d'or & d'argent qu'à peine peut-on voir le drap dont ils sont vêtus; ils les appellent de vrais Comediens, & disent que leur esprit doit être aussi changeant & aussi variable que leurs habits. Quoi que l'habillement des Orientaux soit très-ancien, il est cependant très-beau & très-majestueux. Ils ont premierement de longues robes doublées d'hermines,

ou d'autres belles fourrures qu'ils appellent Samour, qui coûtent quelquefois jusqu'à mille écus, le poil en est noir, fin & si long qu'on peut y cacher des œufs ; ils se servent encore du petit gris, du Renard de Moscovie; les pauvres usent de foüines, de Chevreau, & d'Agneau : ils ne mettent jamais de dorure sur leurs habits, à moins que ce ne soit un jour de ceremonie, comme le jour de leurs nôces, à quelque entrée du Grand Seigneur, mais ce ne sont que les Grands de la Porte qui portent de ces broderies ; ils ont de deux sortes de robes qu'ils nomment Plices, une pour l'Eté & une autre pour l'Hyver ; celle qu'ils mettent en Hyver est de beau drap qu'on leur apporte d'Angleterre, d'Hollande & de France ; celle d'Eté est d'une étoffe de soye très-legere, & doublée de même matiere; ils portent ces Plices volantes, elles sont seulement attachées par le colet ; il y

à deux rangées de petits boutons de cuivre ou d'argent, gros comme un petit pois aux deux côtés aussi-bien qu'à l'ouverture des manches: on peut laisser pendre les manches & s'en servir comme d'une rocquelaure, elle est presque faite comme la robe d'un Jesuite; sous cette Plice ils portent une veste, qu'ils appellent *Caffetan*, qui leur descend un peu plus bas que les genoux, elle croise sur le devant & s'attache avec une ceinture; ces vestes sont de drap, de soye, doublées ou d'hermines ou d'autres étoffes selon le tems, la saison, & la qualité: celles dont le Grand Seigneur fait present, sont très-riches & très-superbes; sous leur veste ils portent une chemise de toile faite comme celles des femmes, moitié soye & moitié lin; c'est la seule toile qu'on fabrique à Constantinople & qui soit en usage, elle est très-fine & très-forte, mais elle ne blanchit jamais bien; en sorte qu'elle paroît

un peu jaunâtre, à peu près comme un linge fin qui seroit sale & qui n'auroit pas été à la lessive depuis un an, ce qui choque beaucoup la vûë, & fait tort à leur habillement, sur-tout à celui des Dames. La ceinture dont ils se ceignent est un grand ruban à fleurs de soye, d'or & d'argent, large de quatre doigts, doublé d'un leger maroquin pour tenir le ruban large & étendu; au bout de cette ceinture il y a deux agrafes larges comme la main, d'or, d'argent ou de cuivre doré; les riches, sur-tout les femmes, en ont de magnifiques; ces agrafes sont ornées de toutes sortes de joyaux, comme perles, rubis, émeraudes, diamans, &c. Il y en a qui valent plus de dix mille écus. Leur culotte est fort ample, & forme une infinité de plis qui se serrent par en haut avec un ruban; ces culottes sont faites ordinairement de la même étoffe que la Plice ou que la veste; elles descendent jusqu'au

milieu des jambes; les bas qui sont de maroquin jaune sont attachés à la culotte, en sorte qu'ils ne peuvent prendre l'un sans l'autre; ils portent encore un calçon sous leur culotte qu'ils ne quittent jamais; ils ne se servent point de souliers, ce sont de petites pantoufles sans talon de maroquin jaune, qu'ils appellent des Babouches; au lieu de talon ils mettent un petit fer de cheval fait exprès & très-propre; ils quittent toûjours ces Babouches quand ils montent sur le Sofa; ils les laissent à la porte quand ils vont chez un grand Seigneur, & quand ils entrent dans leurs Mosquées; je parlerai ailleurs de l'habit des femmes. Tous les Turcs sans exception portent la même forme d'habit, de quelque condition ou de quelque qualité qu'ils soient; il n'y a que leur magnificence & le Turban qui les distinguent les uns des autres; ils se servent encore d'une écharpe de soye qu'ils se mettent autour des

reins, qui ressemble à du brocard, toute tissuë de fleurs de soye & d'or : c'est à cette écharpe qu'ils passent leurs poignards qui leur servent de couteau dont le manche est d'yvoire ou d'écaille de poisson tout garni de pierreries. Ils n'ont aucune poche à leurs habits, ni à leurs culottes, ils mettent leur bourse dans leur sein. Tous les Turcs & generalement tous les Orientaux portent de longues moustaches dont ils ont un soin extrême; les Européens qui arrivent dans ce Pays & qui ne portent point ces marques viriles, sont siflés & montrés au doigt, tous les enfans courent après eux & leur font mille insultes; il n'y a que les Peres de familles & ceux qui sont déja avancés en âge qui laissent croître leurs barbes, dont ils sont si jaloux, & pour lesquelles ils ont tant de respect, que c'est par elles qu'ils jurent; c'est un outrage sanglant que de les prendre par la barbe, ils ne le

le pardonnent jamais : ainsi il faut bien se donner de garde en badinant de les toucher par cet endroit. Ils se font raser toute la tête, à l'exception d'un toupet de cheveux épais qu'ils laissent croître fort longs sur le sommet, parce qu'ils prétendent qu'à cette marque ils seront reconnus par Mahomet dans l'autre monde, & que ce sera par-là qu'il les enlevera en Paradis; les Esclaves ou les Valets portent toûjours des botines noires, qui est la marque de servitude ou d'esclavage dans toute la Turquie. La couleur la plus respectée & qu'ils aiment davantage est le verd ; le jaune, le rouge & la pourpre sont après celle-là les plus estimées. Leurs bas, leurs babouches & leurs bottes sont toûjours couleur de citron; il n'y a que les Turcs & les Chrétiens francs qui puissent les porter ainsi; mais aucun Chrétien ne peut s'habiller de verd, ni même mettre le calpa verd, qui est un bonnet à la Grecque, sans

s'expoſer à la baſtonnade. Le Turban verd eſt annexé à la ſeule Race de Mahomet ; ces Turbans ſont ſi reſpectés, que ceux de cette Tige qu'on appelle Emirs, ou Gentilshommes, ne peuvent eſſuyer aucun châtiment, ayant le Turban ſur la tête ; ils prétendent même que ce Turban eſt incombuſtible, & que le feu le plus violent ne peut le toucher, en quoi ils ſe trompent très-lourdement, auſſi n'en ont-ils jamais voulu faire l'épreuve pour convaincre les Chrétiens de ce miracle, qui les importunent ſouvent de leur donner cette ſatisfaction ; les autres Turbans ſont auſſi differens les uns des autres, qu'il y a de divers emplois, charges ou états dans l'Empire. Depuis le grand Seigneur juſqu'au ſimple valet eſt diſtingué par ce bonnet : ainſi quand vous parlez à un Turc, vous connoiſſez d'abord à qui vous avez à faire, pour peu de pratique que vous ayez dans le Pays. Les Tur-

bans ordinaires sont de gros bonnets piqués fort pesans, faits comme un bonnet de nuit, mais beaucoup plus gros & plus épais, sans pointe, au bas duquel ils mettent une fine mousseline qui fait plusieurs tours autour de la tête; ceux des Dervis sont comme des pains de sucre, ceux des Confituriers & des Cuisiniers du Grand Seigneur sont semblables, excepté que la pointe est un peu plate. Il seroit difficile de faire une exacte description de tous ces Turbans, cela nous meneroit trop loin. Il n'y a que le Grand Seigneur qui porte l'aigrete au Turban; cette aigrete est composée de trois aîles de héron, d'un très-beau noir; les seules qui soient veritablement de cette couleur ne se trouvent que dans l'Isle de Candie, elles sont très-cheres & fort recherchées de tous les Princes Musulmans qui les estiment beaucoup: quand le Grand Seigneur ne porte que deux de ces aigretes ou pana-

ches, c'est une marque que le Grand Visir est à la guerre, parce qu'avant son départ il lui en donne toûjours une; la maniere dont il la donne est trop curieuse pour ne pas la raporter en passant. Quand la guerre est declarée, & que les Troupes doivent marcher, le Grand Seigneur fait ranger en ordre de bataille tous les Janissaires & les autres soldats qui se trouvent tant à Constantinople qu'aux environs; le Grand Visir étant à ses côtés, il le leur presente pour leur General, alors les soldats ne disent rien; mais lorsqu'il fait détacher une de ses panaches pour la mettre sur le Turban du Grand Visir, c'est dans ce tems que toute l'Armée le saluë & le reconnoît pour son General, de qui elle reçoit en même tems une paye.

De l'interieur des Maiſons Turques, de leurs meubles, & de leur maniere de recevoir les viſites.

Les Maiſons Turques ſont, comme j'ai déja dit, toutes de bois ſans aucune architecture; cependant l'interieur en eſt très-propre & fort agréable tant par les peintures, les dorures, que par leur grande clarté, ayant toutes des croiſées très-larges & très-hautes, avec de trés-belles galeries toutes à jour. Comme j'en ai fait la deſcription dans le premier Volume, il eſt inutile d'en dire davantage, qui en a vû une les a toutes vûës; tous leurs meubles conſiſtent dans de beaux Tapis de Perſe, & dans de riches & ſuperbes Sofas; les Tapis regnent ſur tout le planché, les Sofas ſont poſés proche les croiſées ſur une petite élevation d'un demi pied de haut, large de quatre pieds comme

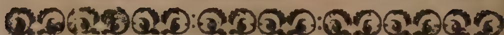
une eſpece de marche-pied d'Autel. Sur ce Gradin qui regne de trois côtés proche les vitres, on y met de molles coüettes qu'on couvre d'une riche étoffe, & pour s'appuyer ils ont de gros couſſins durs, bien piqués d'un pied de haut & de trois de long, couverts de la même étoffe, plus ou moins riches ſelon la qualité & le moïen de chaque perſonne. Il y a ordinairement quatre couſſins au fond du Sofa proche les vitres, & trois à chaque côté; ces Sofas qui quelquefois ſont d'une richeſſe ſans égale, ſervent de chaiſes, de lit, & de tout autre meuble, c'eſt là qu'on dort, qu'on mange, qu'on fume, & qu'on reçoit toutes les viſites; quand il fait froid & qu'on a beſoin de ſe chaufer, on met une table carrée haute de deux pieds au milieu du Sofa, on couvre cette table d'un riche tapis, ou d'une belle courte pointe, & deſſous un baſſin de cuivre, ou une terrine pleine de braiſe

qui donne beaucoup de chaleur, & qui entête encore davantage. On s'étend ſous cette table & on ſe couvre tout le corps, quelquefois la tête de la courte pointe; ils appellent cette eſpece d'étuve un tadour; qui rend fort pareſſeux & incommode fort ceux qui n'y ſont pas habitués. Voilà en quoi conſiſtent les ameublemens des Orientaux. Leur maniere de recevoir quelqu'un chez eux eſt aſſez belle; d'abord que vous êtes entré dans la Sale, que vous avez ſalué le maître du logis & la compagnie qui s'y trouve, vous quittez vos Babouches & vous montez ſur le Sofa; auſſi-tôt on vous preſente une pipe & du caffé, & aux femmes le Maſtic qui eſt une eſpece de myrrhe qu'elles mâchent ſans diſcontinuer, & qui a la vertu, à ce que l'on prétend, de fortifier l'eſtomac, de rendre l'haleine douce & agréable, de bien nettoyer les dents & de nourrir les gencives on en fait un trafic pro-

digieux, le meilleur croît dans l'Isle de Chio; après qu'on vous a regalé de ces mets, supposé qu'on veuille vous presenter la collation, on vous parfume avant avec toutes sortes de parfums, soit liquides, soit autrement; le liquide se jette avec une espece d'aspersoir d'argent percé comme un arrosoir, sur le visage & sur les habits; celui qui est en pastille se brûle dans des cassolétes qu'on vous approche du visage & de vos habits, le parfum se reïtere après la collation. Comme la gauche est toûjours la place d'honneur chez les Turcs, parce qu'elle est du côté du cœur, ils la donnent à tous les Etrangers sans exception, & à tous ceux qui viennent les visiter, à moins qu'ils ne leur soient beaucoup inferieurs, auquel cas ils ne se levent jamais pour vous recevoir, à peine même vous font-ils une inclination de tête, & vous ne pouvez vous asseoir sur leur Sofa, vous leur parlez debout, ou incliné jusqu'à

terre quand ce ſont les plus grands Seigneurs de la Porte. Les Turcs pour l'ordinaire ne ſe viſitent que très-rarement quand ils n'ont aucune affaire enſemble, chacun reſte dans ſa famille, ou ils vont paſſer le tems aux Caffés publics.





CHAPITRE IX.

Des principales superstitions des Ottomans, & d'une espece de Chapelet qu'ils portent toûjours avec eux.

QUoi que j'eusse dû traiter cette matiere en parlant de la Religion, cela m'étant échapé, je crois qu'on ne sera pas fâché de le voir ici. Entre un nombre presque infini de superstitions qui regnent chez les Ottomans, ils croyent premierement avec une ferme foi qu'il y a des jours heureux, & malheureux, ce qui ne s'accorde nullement avec leur prédestination. C'est pour cette seule raison qu'ils celebrent le Vendredi & qu'ils en font le jour de leur Sabat : parce qu'ils assurent que c'est le plus malheureux de tous les jours de la semaine,

du moins juſqu'à midi, & quoi qu'il leur ſoit permis de travailler dans ce jour après la priere publique de huit heures, ils ne le font cependant jamais, tant ils ſont perſuadés qu'il leur arriveroit quelque malheur. Le Dimanche eſt encore de mauvais augure chez eux, on ne les voit jamais entreprendre une action importante, ni partir pour quelque long voyage, ni conclure quelque marché conſiderable le jour du Dimanche, dans la ſeule crainte de ne pas reüſſir ; ſecondement ils ajoûtent beaucoup de foi aux rêves, & aux horoſcopes ; il y a un nombre de ces Charlatans qui courent le Pays, & qui gagnent des ſommes conſiderables en abuſant le Peuple; les grands Seigneurs donnent dans ces rêveries comme la Populace ; ſouvent quand un Turc a fait un rêve, il court au plus vîte pour en avoir l'interpretation, & ſi elle eſt mauvaiſe, il ne ſortira point pendant toute une ſemaine,

quelque affaire qu'il puisse avoir, il ne recevra personne chez lui, enfin il sera dans une espece de desespoir & de chagrin. Troisiémement ils ont une superstition extraordinaire dans la maniere de se couper les ongles ; ils ne se servent jamais de ciseaux pour cela, ni même dans toute l'Asie, tant à cause que c'est un grand peché, étant expressément défendu par Mahomet dans l'Alcoran, qu'à cause qu'ils sont persuadés que cet instrument est de mauvais augure. Ils usent pour cet effet d'un petit couteau d'acier fait à peu près comme un canif qui ne coupe que par le bout, ils s'en servent avec beaucoup de dexterité. C'est le Barbier qui vous rase, qui fait ordinairement cet office aux pieds & aux mains, il vous nettoye aussi les oreilles & toutes les autres saletés de la tête & du visage, car tous les Ottomans sont esclaves de la propreté, ne pouvant souffrir la moindre ordure

ſur eux, ni ſur ceux qui les approchent. Quatriémement enfin ils n'oſent ſe toucher quand ils ont beſoin d'uriner, ils ſe croiroient tout à fait ſoüillés s'ils le faiſoient; ils ſe ſervent pour cela de deux petites pierres plates avec beaucoup d'adreſſe; s'il tomboit une ſeule goute d'urine ſur leurs doigts, ſur leurs mains, ou ſur leurs habits, il faudroit faire l'ablution de l'Abdeſt.

Il eſt bon de dire en paſſant qu'il ne faut jamais uriner dans les ruës, ni s'appuyer pour cela contre quelque maiſon, quelque envie qu'on eût de faire de l'eau; il vaudroit mieux uriner dans ſes culottes, car ſi on étoit ſurpris par quelque Turc, on ſeroit lapidé; la crainte qu'ils ont que quelques femmes ne vous apperçoivent à travers leurs jalouſies, les engage d'être fort circonſpects & fort rigides ſur cet article. Il n'eſt pas moins dangereux de montrer une Moſquée, une maiſon, ou

quelque autre chose avec le doigt, la main ou une canne, parce qu'ils croyent que vous leur faites une insulte, & ils s'en vengent souvent sur le champ ; & si par surcroît de malheur des enfans vous voyoient, vous seriez dans l'instant accablé d'une grêle de pierres.

Comme j'ai ômis dans le précedent Chapitre de parler d'une espece de Chapelet qui est fort en usage chez eux, & generalement parmi les Orientaux, il est bon d'en dire ici un mot. Ce Chapelet est de corail ou d'ambre, composé de quatre-vingt dix-neuf grains ; il est divisé par de petits cordons de soye en trois parties égales, sçavoir, de trente grains à chaque partie ; ils se servent de ce Chapelet pour supputer leurs comptes, & pour reciter certaines paroles de l'Alcoran sur chacun des grains ; ils l'ont toûjours avec eux à la main, soit dans les maisons, soit dans les rües ; c'est une assez jolie singerie de les

voir continuellement marmoter sur les patenotres qui sont dans un mouvement perpetuel, car ils ne disent qu'un mot sur chaque grain : je crois que les vieilles Matrones d'Italie & d'Espagne y ont porté cette coûtume ; quoi qu'il en soit, ils en ont d'un prix fort considerable, & dont ils ont un soin très-particulier.

Je passe sous silence une infinité d'autres superstitions si en usage parmi eux, qu'ils croiroient être perdus s'ils ne les observoient pas très-rigoureusement.





CHAPITRE X.

Des Ceremonies usitées aux Audiences des Ambassadeurs. Description de la Sale d'Audience & de celle du Divan.

COmme il y a une infinité de Voyageurs qui ont écrit sur cette matiere, & qui ont donné d'exactes relations de tout ce qui se fait à ces Audiences, je ne ferai nullement mention de la maniere avec laquelle les Ambassadeurs vont de Pera au Serail pour prendre leurs Audiences. Je me bornerai à donner une idée de leur reception, & de la maniere avec laquelle ils paroissent devant le Grand Seigneur. Premierement il faut remarquer que tous les Ambassadeurs des Princes Etrangers n'ont jamais que deux Audiences publiques, celle d'entrée &

& celle de la sortie, quand ils feroient un sejour de vingt ans dans ce Pays; lorsqu'ils ont à traiter de quelques affaires de consequence avec la Porte, le Chancelier avec le premier Drogueman de la Nation vont se presenter au Divan, ou bien l'Ambassadeur fait demander Audience au Grand Visir, ou en son absence au Caymakan qui est le Gouverneur de Constantinople: ainsi on doit être persuadé que les Ambassadeurs n'ayant que deux Audiences publiques, font leurs efforts & n'épargnent rien en habits, en magnificence & en Cortége pour faire honneur à leur Cour; plus la suite est grande, plus il y a de chevaux richement caparassonnés, & plus on leur fait d'honneur & de civilités. Il faut, comme je l'ai déja dit ailleurs, que l'Ambassadeur & sa suite soient habillés à la Turque, personne ne peut paroître sans cet habit devant le Sultan, & comme il n'est pas permis aux

Chrétiens de mettre le Turban, on se sert d'un Calpa, qui est un bonnet à la Grecque, bordé d'hermine & tout tissu d'or ; en un mot, plus la magnificence brille dans ce Cortége, plus il est leste & nombreux, & les presens destinés au Grand Seigneur considerables, plus on est caressé, & mieux on obtient ce que l'on desire de cette interessée Porte, qui est incorruptible sans les presens. Cela supposé, entrons dans la Sale d'Audience pour la considerer: c'est une vaste Chambre ouverte de toutes parts, au milieu de laquelle il y a un magnifique Bassin de porphire, qui reçoit les eaux d'un beau jet d'eau qui ne tarit jamais ; audessus de ce Bassin s'éleve une belle voute en Dôme, lambrissée en or & en azur, soûtenuë par des piliers de marbre très-fin & très-poli. Le pavé est aussi de très-beau marbre, mais couvert de riches tapis d'or filé, faits à la façon de nattes ; dans le fond de cette Sale, vis-à-vis

de la porte par où l'on entre, on voit en perspective le Trône du Grand Seigneur, qui est mobile, & qui ne s'apporte dans cette Sale que pour donner Audience aux Ambassadeurs, ou pour recevoir le serment de quelque Prince dont le Royaume ou la Principauté releve de la Porte, & qui est nommé à cet honneur par le Sultan, comme le Cam de la petite Tartarie, les Princes de Valachie, de Moldavie, de Transilvanie, &c. Ce Trône qui est d'une grande richesse, est fait comme une espece d'Autel sur lequel il y a un superbe Sofa dont les coussins sont appuyés contre une muraille qui joint ce Trône & qui ne le surpasse que d'un demi pied; on le couvre ordinairement de six differens tapis faits exprès, & qui ne sont jamais employés à d'autres usages. Ces couvertures qui sont très-superbes & très-riches, pendent jusqu'à terre de trois côtés, sçavoir par le devant, du côté droit & du

côté gauche. Le premier & le plus superbe de ces tapis est de velours noir, brodé de grosses perles fines, dont les unes sont rondes & les autres ovales. Le second de velours violet, brodé de Turquoises & de perles. Le troisiéme de velours blanc, relevé d'une magnifique broderie d'émeraudes & de rubis. Le quatriéme est de velours de differentes couleurs, richement brodé en or. Les deux autres, qui sont les moindres, sont de brocard d'or d'un très-grand prix. Ces tapis ou couvertures se mettent selon les Ambassadeurs. Si le Grand Seigneur a beaucoup de consideration pour le Roi ou pour le Prince dont il va recevoir l'Ambassade, on met le plus riche tapis; ainsi des autres, selon la bien-veillance qu'il a pour leurs Maîtres; cette estime & cette bien-veillance paroît encore par le nombre de vestes qu'il fait donner à chaque Ambassadeur, mesurant toûjours les presens, les honneurs

& les caresses à son amitié & à son estime. L'Ambassadeur de France est le plus honoré, & celui dont on fait le plus de cas à la Porte; c'est celui qui reçoit le plus de vestes; on lui en donne vingt-quatre, seize à celui d'Angleterre, douze au Baile de Venise & à l'Ambassadeur d'Hollande. La maniere dont on reçoit les Ambassadeurs est assez singuliere. Je n'ai jamais vû qu'une de ces entrées en 1721.: ce fut celle de l'Ambassadeur de Pologne dont je fus de la suite; il n'eut que huit vestes pour lui & pour toute sa suite. Sitôt que les Ambassadeurs sont arrivés au Serail, on les fait entrer dans la Sale du Divan, où ils dînent avec le Grand Visir qui s'y trouve toûjours avant eux pour les attendre; leurs suites dînent sous les galeries qui sont proche cette Sale, où l'on étend des cuirs sur lesquels on sert plusieurs plats de pilau accommodés de plusieurs manieres, des moutons & des agneaux rôtis;

il faut s'asseoir à terre pour manger; après le repas on vous donne une grande coupe de sorbet à chacun. Tel est ce magnifique repas assez bon pour des Paysans qui ont grand appetit; après ce mauvais dîné on reçoit les vestes qu'envoye le Sultan; l'Ambassadeur les fait distribuer, & on les met aussi-tôt sur son corps. Après le partage des vestes on est conduit à la Sale d'Audience par le *Capi-Aga*, grand Maître des Ceremonies, qui est escorté de plusieurs Eunuques; arrivé à la porte de la Sale, deux Visirs du Banc viennent recevoir Monsieur l'Ambassadeur & marchent à ses côtés jusqu'à une certaine distance du Trône, où il fait une profonde reverence donnant de la tête en terre; il avance après cette inclination profonde jusqu'au pied du Trône, où après une autre inclination il baise le bord de la Robe de Sa Hautesse; ensuite il va s'asseoir à la gauche du Trône sur un petit tabouret couvert de velours,

où il ne demeure que jusqu'à ce que ceux de sa suite qui ont des vestes ayent fait la même Ceremonie, car ceux qui n'ont point eu de veste n'ont point l'honneur de baiser la Robe du Sultan. Le Grand Sultan est d'une grande gravité sur son Trône, semblable à une statuë il ne remuë ni pieds, ni mains, ni tête. Un instant après que tous ces Messieurs ont été à l'adoration de Sa Hautesse, le grand Visir donne congé à l'Ambassadeur, qui après avoir encore réïteré deux profondes reverences, marche à reculons comme les écrevisses jusqu'à la porte de ladite Sale. Si l'Ambassadeur est obligé de se retirer de cette maniere, on doit supposer que sa suite le fait aussi, à moins que les sujets n'eussent plus d'autorité dans ce Pays que les maîtres. Je ne sçai si la gravité du Grand Sultan pût tenir contre l'accident qui arriva à un gros lourdaut de Polonois en s'en retournant à reculons; ses pieds s'étant

embarrassés dans les tapis, il tomba à la renverse comme une buche, il nous assura que c'étoit pour faire plus d'honneur au Sultan qu'il avoit fait ce saut; cependant il avoit la tête toute meurtrie, & je crois qu'il n'auroit pas eu tant de complaisance s'il l'avoit fait à dessein.

Tous les Turcs qui assistent à ces Audiences gardent un morne silence & sont dans un grand respect, il y en a derriere le Trône & devant, ce sont les premiers de l'Empire. Ceux qui sont derriere le Trône sont tous rangés en ordre selon leurs emplois. Le premier est *Kisler-Aga*, qui est le Chef des Eunuques noirs & l'Intendant du quartier des femmes. Le second le *Seligdan-Aga*, ou porte-Epée du Grand Seigneur. Le troisiéme le *Chokadar-Aga*, ou le porte-manteau. Le quatriéme le *Riquabdar*, qui est celui qui tient l'Etrier lorsque le Prince monte à cheval. Le cinquiéme le Chef de la Chambre

appellé *Hozodabachi*. Ces Messieurs, comme je l'ai déja dit, sont d'une soûmission & d'un respect surprenant, les deux bras croisez sur l'estomach. Il n'y a que l'Introducteur des Ambassadeurs, qui est l'Intendant du Serail, nommé le *Kapi-Aga*, qui ait le privilege de se tenir debout au milieu de la Sale vis-à-vis de Sa Hautesse; tous les autres Agas, Pachas, Visirs, même le premier, sont rangés à chaque côté de la Sale dans un morne silence, les bras croisés comme les autres, avec cette difference que ceux-ci sont devant, & les autres derriere.

De la porte de la Sale d'Audience jusqu'à la porte de la Cour par où l'on sort, on ne marche que sur de superbes tapis de soye très-beaux & très-riches qu'on foule impitoyablement aux pieds; j'oubliois de dire qu'il faut avant d'entrer dans la Sale d'Audience ôter ses Babouches; l'Ambassadeur n'en est pas plus exempt que les autres. Voilà

toute la ceremonie de ces Audiences qui sont assez ennuyeuses, il faut un grand jour pour y aller faire la ceremonie & revenir ; le retour se fait dans le même ordre qu'en allant. Je finirai ce Chapitre & de parler des Turcs en donnant une idée de la Sale du Divan.

Cette Sale où l'on tient tous les Conseils, & où l'on rend une bonne & prompte justice, est dans la seconde Cour du Serail à gauche proche les petites Ecuries ; elle est fort grande, mais en même tems fort basse ; elle est couverte de plomb & lambrissée au dedans d'un lambris doré passablement beau ; le pavé est de marbre couvert d'un grand tapis de Perse. Il y a tout autour de cette Sale des bancs pour asseoir les Officiers qui composent le Conseil, il n'est pas permis à d'autres de s'asseoir quelque distingués qu'ils soient ; il y a des Portiques qui donnent des quatre côtés qui aboutissent dans la Cour, ce

qui lui donne l'air ou la façade d'un Cloître ; il y a une grande galerie à main droite, où se tiennent les Janissaires pendant que dure le Divan ; cette Sale est la moins belle du Serail, tant par son peu d'ornemens, que parce qu'elle est trop basse, ce qui la rend comme difforme. Il y a, comme j'ai dit ailleurs, une petite fenêtre à un coin qui communique dans le Serail, par où le Grand Seigneur peut écouter tout ce qui se décide dans le Divan, & où il ne peut être vû, ce qui oblige les Officiers du Conseil d'être exacts à rendre justice, & à être très-circonspects dans toutes leurs décisions, craignant toûjours que le Grand Seigneur ne soit aux écoutes. Ce trait de prudence est assez bien inventé ; je crois que c'est assez parler des Turcs & de leurs maximes, passons maintenant aux autres habitans de Constantinople.



CHAPITRE XI.

Des Chrétiens de Constantinople.

D'Abord nous diviserons les Chrétiens qui habitent Constantinople & ses environs en deux classes ; les uns sont originaires du Pays, par consequent sujets du Grand Seigneur, & les autres n'y demeurent qu'en qualité d'Etrangers sous la protection des Ambassadeurs. Les premiers sont absolument soûmis aux Loix despotiques de l'Empire Ottoman, & reduits dans une espece d'esclavage ; aussi payent-ils tous sans exception le *Carache*, qui est un tribut annuel de quatre piastres par tête, que le Grand Sultan exige d'eux comme une marque & un signe de leur dépendance & de leur soûmission ; ils n'ont d'autres Loix

civiles & d'autre justice que celles de la Porte ; il faut que tous leurs procès s'y décident , n'ayant aucun Tribunal parmi eux pour regler leurs affaires ; le Sultan peut , comme aux Turcs naturels , leur demander la vie , enlever leurs enfans & leurs biens sans qu'ils puissent s'y opposer : aussi font-ils des efforts incroyables pour se soustraire de la domination Turque , soit par argent , soit par presens , qu'ils prodiguent aux Ambassadeurs pour acquerir leur protection , & comme les Ambassadeurs ne peuvent en proteger qu'un très-petit nombre , il n'y a que les plus riches qui joüissent de ces beaux privileges. Les autres Chrétiens ne dépendent point ni du Grand Seigneur , ni des Loix de l'Empire , mais uniquement des Ambassadeurs qui les protegent & qui jugent de toutes leurs affaires , soit civiles , soit criminelles , à l'exception de la mort ; car en ce cas le coupable est renvoyé

dans son Pays avec les informations de son procès, supposé qu'il ne tombe point entre les mains des Turcs, parce qu'ils feroient justice du crime, sur-tout quand il est public.

Quoi que ces Ambassadeurs soient avec beaucoup de despotisme les Maîtres de leur Nation; chaque particulier peut cependant avoir recours au Divan pour se faire rendre justice quand il voit que ses parties sont appuyées, ou favorisées par l'Ambassadeur; mais ces sortes de démarches étant très-suspectes & très-mal envisagées des Ambassadeurs qui sont extrêmement jaloux de leur autorité, la plûpart aime mieux s'accorder avec perte que d'encourir leur disgrace: ainsi souvent l'injustice triomphe de la bonne cause, car l'avarice est si en vogue dans ce Pays, que le plus riche & le plus offrant a toûjours droit & raison. Pour caracteriser tous les Chrétiens de ce Pays, il

faut en parler separément, je commencerai par les Grecs soûmis à la domination du Turc. Secondement par les Francs, c'est à dire ceux qui ayant la protection de quelque Ambassadeur, ou Resident, sont regardés comme Etrangers, quoi qu'il y ait plusieurs siecles qu'ils demeurent dans ce Pays de pere en fils.

Des Grecs, & de leurs mœurs.

Il faut encore subdiviser les Grecs en trois classes, à cause des trois differentes Religions qu'ils professent, sçavoir les Grecs qu'on appelle Schismatiques, les Grecs Armeniens ou qui suivent la secte Armenienne, & les Grecs Latins ou ceux qui suivent la veritable Religion; nous parlerons de la secte des deux premiers, après avoir donné une courte idée de leurs mœurs.

Ces Grecs sont tous habillés comme les Turcs, il n'y a que deux cho-

ſes qui les diſtinguent, ſçavoir le Turban qu'ils n'oſent porter, n'ayant qu'un Calpa ou bonnet dont le bord eſt de peau ; ce bonnet eſt rouge ou d'une autre couleur, excepté le verd, couleur qu'ils ne peuvent porter ſans s'expoſer à la baſtonnade, auſſi-bien que les bas & les Babouches jaunes couleur de citron, cela n'étant permis qu'aux Turcs & aux Chrétiens francs, ils les portent rouges.

Il n'y a pas de Nation dans le monde qui ſoit plus ſuperbe, plus vaine & de plus mauvaiſe foi que les Grecs, de quelque Pays qu'ils ſoient ; ils aiment beaucoup l'éclat & la grande dépenſe, ce qui les oblige à uſer d'une infinité de fraudes pour ſe mettre en état de faire figure & de briller ; non, il n'y a point de friponneries qu'ils n'inventent pour tromper quand ils ne peuvent voler ; la perfidie, le faux ſerment, la falſification, ſoit dans les marchandiſes, ſoit dans les lettres de Change,

Change, tout est mis en usage pour s'enrichir; ajoûtez à cela la paillardise, la débauche, l'yvrognerie, l'assassin, le vol, & vous verrez toutes les imperfections des Grecs. En un mot, leurs mœurs sont si débordées & si indignes du caractere de Chrétien, que les Turcs abhorrent leur Religion, & méprisent tellement leurs personnes, qu'ils les maltraitent & leur font mille avanies chaque jour. La fierté & l'orgueil étant leurs vices dominans; on doit supposer qu'on n'obtient jamais rien d'eux que quand on les appelle avec beaucoup de respect *Chilety*, qui signifie Seigneur; alors ils se dépoüillent un peu de leur fierté pour vous faire des caresses. C'est quelque chose de risible de voir un Grec qui à peine a dequoi s'empêcher de mourir de faim, aller au Marché public d'un air de grandeur, où il achete pour deux ou trois sols de provisions, & en donne autant à un domestique pour

les porter après lui, tandis qu'un Turc des plus riches & des mieux accommodés non seulement ne se fait aucune peine, mais même un honneur de les porter lui-même par toutes les ruës jusques dans sa maison. Cette folle vanité qui leur attire un souverain mépris de tout le monde, seroit peu de chose, si elle n'étoit accompagnée de toutes sortes de vices : car on peut dire avec verité qu'ils n'ont ni foi, ni Religion, ni conscience, ni probité. Il ne faut pas se figurer que cette corruption regne uniquement dans le peuple grossier; les plus grands & les plus éclairés sont à peu près de même trempe, sans en excepter les Prêtres, les Evêques, les Archevêques & les Patriarches; il est vrai qu'il s'en trouve parmi eux de fort sobres, de fort laborieux & de fort chastes, & qui sont de veritables gens de bien; mais outre qu'ils sont très-rares, c'est que s'ils n'ont pas ces défauts &

ces crimes, ils sont au moins de grands simoniaques, & cette simonie n'est produite que par l'orgueil & l'avarice ; s'ils étoient sincerement attachés à leur Religion & de bons Chrétiens, on ne les verroit pas courir avec tant d'avidité après les dignités Ecclesiastiques ; bien loin de les postuler avec tant d'empressement, ils les refuseroient, parce qu'il faut les acheter par tout l'Orient. C'est une chose assez connuë que les Turcs vendent tous les Patriarchats qui sont sous leur domination, & que ce n'est que le plus offrant qui est revêtu de cet emploi ; souvent même après l'avoir acheté, ils sont supplantés peu de tems après par d'autres envieux qui offrent davantage ; à peine sont-ils élevés à la dignité de Patriarche qu'ils écrivent à tous les Metropolitains, pour les obliger à contribuer à la somme qu'ils ont déboursée, & s'ils ne payent pas la taxe qu'on leur demande, ils sont

déposés, on en met d'autres qui donnent ce que l'on exige; les Archevêques taxent à proportion leurs Suffragans, & ceux-ci les Papas de leur Diocese : ainsi ce n'est qu'un concours honteux de simonie, & un scandaleux commerce des choses les plus saintes & les plus sacrées.

Quand le Patriarche de Constantinople a donné une somme au moins de cent mille écus, il est élû; le Grand Visir lui presente pour cet argent une crosse de bois & un cheval blanc de la part du Sultan. Si, comme je l'ai déja dit, il s'en presente un autre six mois après qui offre davantage, le premier est déposé, & l'autre monte sur le Siege Patriarchal. Il en est ainsi des Evêques & des Archevêques, ce qui fait qu'on voit quelquefois dans l'espace d'un an tout le Clergé changé quatre ou cinq fois; c'est ainsi que le Turc avare profitant de leur ambition se rend maître de

toutes les richesses des Grecs ; on doit necessairement conclure de ce desordre, que ce ne sont pas les plus dignes qui envahissent toutes les Charges Ecclesiastiques, mais les plus riches : de-là plus de discipline, plus de bonnes mœurs, en un mot presque plus de Religion & de Christianisme ; car les Ecclesiastiques dépendant du peuple pour se mettre en état de payer leur Benefice à chaque élection du Patriarche, ils n'ont pas la liberté de censurer leurs défauts craignant de les chagriner : ainsi tous les crimes sont ou tolerés ou remis à celui qui donne au Papa, ceux des Papas sont effacés de la même maniere par les Evêques, & ceux des Evêques & des Archevêques par les Patriarches qui les soûtiennent dans un perpetuel brigandage. Si leur vie est un concours affreux de déreglemens, leur croyance n'est pas moins pitoyable ; il seroit difficile de bien déduire ce qu'ils croyent & ce qu'ils suivent, l'igno-

rance où ils sont plongés, les a abâtardis & abîmés dans mille opinions aussi extravagantes que superstitieuses; ceux qui autrefois étoient les maîtres des Arts & des Sciences, sont maintenant ensevelis dans les plus sombres tenebres, à peine un Evêque ou un Papa sçait-il lire, demandez-leur quel est le systême de leur Religion, ils ne peuvent vous en donner qu'une idée confuse; enfin ôtez de ces gens la haine qu'ils portent à l'Eglise Romaine, car ils en sont tous parfaitement instruits, vous ne pouvez presque discerner leur foi. Etat malheureux & digne de compassion! où les a conduits le schisme & l'erreur, & où l'esclavage & l'opiniâtreté les retiennent. Voilà à peu près l'état des Grecs qui vivent sous la domination des Ottomans; d'ailleurs ils ont emprunté toutes leurs maximes civiles; leurs réjoüissances, leurs jeux, leur maniere de saluer & de vivre est à peu près semblable, excepté qu'ils ne

sont pas si honnêtes gens ; quoi qu'on soit peu instruits de leurs dogmes, je hazarderai d'en donner une idée telle que le Prince de Valachie le fameux Maurecordato, un des plus sçavans de son siecle, me l'a enseignée.

De la Religion des Grecs Schismatiques.

Il y a peu de gens qui ignorent les raisons qui ont engagé les Chrétiens Orientaux à se separer de l'Eglise Romaine, c'est pourquoi il seroit fort inutile de le dire ici ; on sçaura seulement que ceux qui se vantent d'être instruits de leurs dogmes, prétendent qu'ils sont tous conformes à ceux de l'Eglise de Rome, excepté la procession du Saint Esprit, le Purgatoire, & la situation de l'ame après la mort. Il est vrai qu'il y en a quelques-uns qui n'admettent qu'une simple impanation dans le Sacrement de l'Eu-

chariſtie; mais ils ſont en très-petit nombre, ils n'ont aucune communion particuliere, toutes les Egliſes reconnoiſſent la tranſubſtantiation telle que les Catholiques l'admettent : c'eſt donc ſans fondement qu'on a voulu leur imputer la même croyance qu'aux Calviniſtes ſur ce miſtere, puis qu'il n'y a aucun de leurs Prêtres qui ſuive ce ſentiment, & que ceux qui ſont entichés de cette erreur n'oſent l'avoüer ſans s'expoſer à l'excommunication, & une preuve palpable qu'ils croyent ce dogme comme ceux de l'Egliſe Romaine, c'eſt qu'ils viennent en proceſſion tous les Vendredis ſaints adorer ce Sacrement à Galata dans la principale Egliſe des François, où il eſt expoſé ſelon la coûtume de l'Egliſe, ils payent même chaque année aux Turcs pour cette permiſſion cinq cens piaſtres : ce qui doit perſuader qu'ils ſont très-convaincus de la realité & de la tranſubſtantiation; ce qui les diſtingue donc de l'Egliſe

Latine, consiste seulement, comme je l'ai déja dit, en trois points. Le premier regarde la procession du Saint Esprit, qu'ils font proceder seulement du Pere, parce qu'ils prétendent que les trois Personnes de la Sainte Trinité ne sont distinguées que par leurs operations & leurs differens attributs; celui du Pere, disent-ils, est d'engendrer sans être engendré, celui du Fils est d'être engendré sans engendrer, & celui du Saint Esprit d'inspirer & de sanctifier les cœurs: or si le Saint Esprit procede du Fils comme du Pere, l'ordre de la Trinité est renversé, parce que l'Attribut de la generation n'appartenant qu'au Pere les Personnes seront confonduës; il faudra que la premiere & la seconde Personne ne soient nullement distinctes, ce qui anéantit la Trinité. Secondement ils nient qu'il y ait un Purgatoire, supposant que c'est faire injure au sang de Jesus-Christ: ils prouvent ce systême par les mê-

mes argumens que les Calvinistes ; cependant il y en a quelques-uns parmi eux qui admettent un baptême de feu ; voici comme ils s'expliquent, les ames des justes à la sortie du corps sont transportées dans un certain lieu inconnu, où elles resteront jusqu'au jour du jugement universel ; alors un feu subtil en dissoudant le monde les purifiera, alors ils entreront dans la gloire éternelle : ainsi selon ces gens il n'y a aucun Saint ni Sainte en Paradis ; neanmoins ils les invoquent avec beaucoup d'attention & de respect, accommodez un peu cette contrarieté ; mais les plus éclairés d'entr'eux, soûtiennent que l'ame reste dans le corps comme assoupie jusqu'à la fin du monde ; cependant ils prient pour les morts, autre contrarieté ; ils font plus, car chaque jour de l'anniversaire de leurs parens, ou de leurs amis, ils vont manger sur le tombeau du défunt, où ils chantent, dansent, & se réjoüissent

l'espace de deux ou trois jours ; sans doute que c'est pour reveiller ces pauvres ames, & pour les divertir dans leur tenebreuse solitude. Tels sont les points essentiels qui les separent de l'Eglise Romaine quant à la foi ; mais leur culte & leurs ceremonies different beaucoup, étant mêlées de mille superstitions grossieres & ridicules. Premierement ils n'adorent point à genoux comme nous le Saint Sacrement, & n'en reservent jamais aucune particule après la Communion, le reste étant distribué indifferemment à tous les assistans. Secondement ils communient debout sous les deux especes avec du pain levé qu'ils trempent dans le Calice avant de le donner au Communiant. Troisiémement tout l'Office se fait en langue vulgaire, & on ne dit jamais qu'une Messe chaque jour. Quatriémement les Prêtres se peuvent marier une fois, excepté les Patriarches, les Archevêques & les Evêques, parce

qu'ils sont tous Caloyers ou Religieux de S. Basile & qu'ils font vœu de chasteté ; enfin ils ont un nombre de ceremonies particulieres qui sentent plûtôt le Judaïsme & le Paganisme que la Religion Catholique; entre ces superstitions ils en ont deux assez particulieres : la premiere est de benir la Mer la veille de l'Epiphanie , ils attachent pour cet effet un petit vase au bout d'un grand bâton avec une croix dessus qu'ils plongent dans la Mer , & ils disent que l'eau qu'ils en tirent est douce , ce qui est très-faux : la seconde est de croire que le corps d'un homme qui meurt excommunié ne se peut jamais corrompre , c'est pourquoi quand ils en trouvent d'entiers après plusieurs années de sepulture , ils prient sans cesse & font des exorcismes continuels sur ces corps jusqu'à ce qu'ils se putrifient ; ils font encore un nombre de signes de croix à chaque moment , sur-tout en entrant ou en sortant d'une Eglise ,

ces signes de croix sont accompagnés d'autant de reverences ; on ne finiroit jamais si on vouloit raporter toutes leurs singeries qui sentent plûtôt le Comedien que les veritables Partisans de Jesus-Christ.

Leur discipline est très-severe, il est surprenant que des gens qui exercent les plus rudes austerités soient si mauvais & si corrompus ; cependant malgré leurs vices & leurs dereglemens ils sont de très-rigides observateurs de leurs pratiques. Ils ont quatre Carêmes : le premier & le plus grand est celui de Pâques qui dure huit semaines, pendant lesquelles ils ne peuvent manger ni lait, ni fromage, ni poisson, ni œufs, excepté la premiere semaine ; leur nourriture est par consequent très-mal-saine, ce qui les rend maigres & décharnés. Le second Carême est en l'honneur des Saints Apôtres, il commence huit jours après la Pentecôte, & dure

quelquefois trois semaines ; ils peuvent manger deux fois par semaine du poisson. Le troisiéme Carême commence le premier d'Août, & se continuë jusqu'au quatorze, il est institué à l'honneur de la Sainte Vierge, ils ne mangent encore en celui-ci ni œufs, ni poisson, ni fromage, ni lait ; enfin le quatriéme commence quarante jours avant Noël, & dure jusqu'à ce jour, ils peuvent manger dans celui-ci du poisson, excepté les Mercredis & les Vendredis. Les Caloyers ou Religieux de Saint Basile ont encore avec ces quatre Carêmes trois autres jeûnes : le premier avant la Saint Dîmitre qui dure vingt-six jours ; le second le premier de Septembre qui dure jusqu'à l'Exaltation de Sainte Croix ; le troisiéme huit jours avant la fête de Saint Michel.

Outre ces Carêmes & ces jeûnes tous les Grecs observent les Mercredis, & quelques-uns les Lundis ;

ainſi ils n'ont dans l'année qu'environ cent & trente jours où ils peuvent manger de la viande. Il ne faut pas ſe perſuader qu'ils ſe diſpenſent du jeûne & de l'abſtinence, non, tout le monde y eſt ſoûmis, point de permiſſion, les enfans, les vieilles gens, ni même les malades ne s'en exemptent jamais, tant il eſt vrai que les grandes auſterités ne ſont pas toûjours des preuves certaines d'une conſcience ſainte & ſans reproche. Ils mangent de la viande pendant toutes les ſemaines de Pàques & de la Pentecôte ſans exception du Vendredi ni du Samedi, douze jours entiers après le Noel, & une ſemaine avant le grand Carême; ils n'obſervent que trois Vigiles, ſçavoir celle de l'Epiphanie, celle de S. Jean-Baptiſte, & celle de ſainte Croix, où ils ne mangent que des legumes au ſel & à l'eau : voilà ce qu'on peut remarquer ſur la Religion, ſur le culte & ſur les pratiques des Grecs, le reſte eſt ſi em-

broüillé ; qu'il est impossible d'en donner une juste idée ; ceux qui ont écrit sur cette matiere ont plûtôt raconté ce qu'ils croyoient autrefois que ce qu'ils admettent aujourd'hui, puisqu'il n'y a pas un seul Prêtre Grec dans tout l'Orient qui soit de même sentiment ; & le Prince Maurecordato m'avoüa que leur croyance ressembloit plûtôt à un labyrinthe de superstitions & d'erreurs, qu'à un systême raisonné & suivi.

De la secte des Grecs Armeniens.

Comme j'ai dit que les Armeniens ont quatre Eglises à Constantinople, on peut conclure qu'ils sont en beaucoup plus petit nombre que les Grecs Schismatiques : en effet il y a tout au plus huit mille Armeniens dans cette Ville, au lieu qu'il y a plus d'onze cens mille Grecs Schismatiques. Ces Armeniens sont à

à peu près de même caractere que les autres Grecs; ils ont les mêmes coûtumes, les mêmes maximes, & leurs mœurs sont presque semblables; pour leur discipline elle est encore plus rigide & plus austere que celle des Grecs, ayant quatre Carêmes qui durent six mois, où ils ne mangent ni beurre, ni lait, ni œufs, ni coquillages, ni rien qui ait vie; la plûpart de leurs Prêtres ne se nourrissent pendant tout ce tems que de legumes cuits à l'eau & au sel.

Quant à leur croyance, elle ne differe de celle des Grecs qu'en trois points. Le premier regarde la nature de Jesus Christ qu'ils soûtiennent être unique, confondant par un mêlange impossible la nature humaine avec la divine, comme l'a enseigné *Eutiches*. Le second point consiste dans les Sacremens, ils n'en admettent que cinq, rejettant la Confirmation & l'Extrême-Onction. Le troisiéme regarde la pratique, celebrant

la fête de Noël & celle de l'Epiphanie dans un même jour, fondés sur l'opinion qu'ils ont que Jesus-Christ fut baptisé la trentiéme année de son âge, le même jour de sa naissance : c'est pourquoi ils mettent sa naissance le six de Janvier, aussi-bien que son baptême. Ils n'ont qu'un seul Evêque à Constantinople, qui est sous la protection de l'Ambassadeur de France, pour éviter les avanies où il est journellement exposé par les Turcs, n'étant pas en état de payer de grosses sommes pour acquerir leur bien-veillance; les Armeniens paroissent exterieurement fort zelés & plus honnêtes gens que les Grecs, parce que leur petit nombre empêche que leurs défauts ne fassent tant de bruit; mais pour peu qu'on les pratique, on connoît aisément qu'ils leur ressemblent en toutes manieres. Les Grecs qui sont de la Communion de Rome suivent le même Rit qu'elle, excepté la Communion sous les deux especes,

le mariage des Prêtres, la Conſecration du pain levé, & leur Service en langue vulgaire. Ceux-ci ſont aſſez bien inſtruits dans leur Religion, tant à cauſe que leurs Papas vont ordinairement faire leurs études en Italie, qu'à cauſe de leur continuelle ſocieté avec les Religieux Catholiques qui demeurent dans le Levant; ils ont à Galata un Archevêque envoyé par le Pape, qui dirige leur Clergé.

Des Chrétiens francs, & de leurs Ambaſſadeurs & Reſidens.

Il faut encore diſtinguer les Chrétiens francs en deux claſſes, ſçavoir dans les Catholiques Romains & les Calviniſtes; les uns & les autres ſont tous Marchands, Joüailliers, Orfévres & Horlogers; ils reſident à Galata & à Pera. Les Catholiques ſont en plus grand nombre que les autres, ils ont ſix Couvents, deux de Capucins & un de Jeſuites Fran-

çois, les trois autres Couvents ſont Italiens. Ces Religieux ont une très-grande liberté dans ce Pays, ils peuvent aller par-tout juſques dans les ruës de Conſtantinople avec leurs habits; entre ces Religieux les Capucins y ſont en grande veneration à cauſe de leur barbe qui plaît aux Turcs; tous ces Religieux ne dépendent nullement de l'Archevêque Latin, ils ne ſont point ſoûmis ni à ſa juriſdiction, ni à l'Ordinaire; ils prêchent publiquement, & ce ſont eux qui dirigent tous les François & les autres Catholiques qui ſont ſous la protection des Ambaſſadeurs. On peut chanter la Meſſe auſſi publiquement à Galata qu'à Rome; on fait même à la Fête-Dieu & le Vendredi ſaint une Proceſſion publique dans les ruës de Galata, mais pendant la nuit, de crainte d'expoſer le ſaint Sacrement à la profanation des Turcs, des Calviniſtes & des Juifs: car chacun a un libre exercice de ſa Religion, les

Turcs ne gênant personne sur cet article.

Les Calvinistes sont divisés en deux branches, sçavoir dans les François qui ont la même Communion que les Hollandois, & dans les Anglois qui ont une liturgie particuliere, & qui n'y ont jamais voulu admettre les François de ce Pays; ces François ou Genevois, car ils se qualifient ainsi, ont une Eglise qu'ils ont fait bâtir à leurs dépens dans le jardin de l'Ambassadeur d'Hollande, qui les protege pour le spirituel, car pour le temporel ils prennent la protection de celui de France, à cause des privileges qu'Henri IV. a accordés aux Suisses, & dont ces Messieurs joüissent dans ce Pays, quoi qu'ils soient tous originaires de France; depuis le départ de M. Haran en 1716. ils sont obligés d'entretenir un Ministre à leurs frais; avant ce tems le Ministre Hollandois faisoit ces fonctions, prêchant alternativement en François & en

Hollandois; mais leurs dissensions, leurs querelles & leurs mauvaises manieres ont fatigué tellement cet Ambassadeur, qu'il n'a plus voulu que son Ministre se mêlât de leurs affaires : c'est pour cette raison qu'après le départ de M. Haran, on en envoya un autre appellé M. Renter qui ne sçavoit pas un mot de leur Langue naturelle, afin de se débarrasser de ces gens qui sont encore pires dans cette Contrée que dans toutes les autres où ils se sont refugiés : en effet il n'y a point de gens au monde plus remuans, plus inquiets & plus jaloux les uns contre les autres; ils se déchirent impitoyablement, se ruinent en procès, s'accablent de calomnies & d'injures; cette petite Colonie qui n'est tout au plus que de deux cens personnes, donne plus d'affaire & de peine aux Ambassadeurs de France & d'Hollande, que toutes les autres Nations qui sont à Galata & à Pera; bien loin de profiter de la li-

berté de conſcience qui leur eſt accordée, ils ſemblent n'avoir aucune ombre de Chriſtianiſme, ils ſont encore pires que les Grecs originaires du Pays; non ſeulement ils ont ſucé tous leurs vices, mais encore ils ajoûtent à la débauche la plus honteuſe une ignorance craſſe, un luxe & une volupté ſans égale, une fierté & un orgueil inſupportables, voulant aller de pair avec les plus riches Marchands, quoi que ce ne ſoient que de pauvres ouvriers qui y ſont venus ſans un ſol: auſſi leur fainéantiſe, leur luxe, leur débauche, leur yvrognerie les reduiſent-elles ſouvent à s'en aller ſans tambour ni ſans trompette; leurs calomnies & leurs médiſances ſont ſi generales, qu'on les apprehende plus que la peſte qui ravage ſans ceſſe cette Ville.

Les Anglois ont une Egliſe ou Chapelle chez leur Ambaſſadeur. Ces Meſſieurs qui ſont tous fort riches, ont peu de communication

avec les autres francs, ils sont fort unis entre eux, & vivent dans une grande amitié & cordialité.

Tous ces francs s'appliquent au commerce, où ils s'enrichiroient bien-tôt si leur luxe & leurs dépenses n'étoient pas si excessives; leurs meubles, leurs habits, leur débauche les reduisent souvent à faire banqueroute, ou à mettre en usage la fourberie afin de se soûtenir: c'est pourquoi les Turcs qui ne pratiquent point d'autres Chrétiens, en ont un veritable mépris, jugeant de tous par ceux qu'ils voyent: ce qui les oblige souvent à dire qu'il faut que la Religion des Chrétiens soit bien mauvaise, puis qu'elle souffre de tels desordres, n'ayant pas assez de connoissance de l'Evangile pour en juger autrement. Il est surprenant que des gens, & surtout des Chrétiens qui sont à chaque moment exposés aux soulevemens & aux revolutions qui arrivent dans ce Pays, presque toû-

jours sur le bord du tombeau à cause de la peste, fassent si peu de cas de l'autre vie, vivant comme s'ils étoient immortels, ou comme s'il n'y avoit aucune recompense, ni aucune punition après la mort : tant il est vrai qu'il n'y a que le tems present qui occupe les Mortels, on ne se souvient plus du passé, on a encore moins d'inquiétude pour l'avenir ; étrange perversité de l'esprit humain ! qui fait voir que les plaisirs des sens occupent ici-bas les plus grands soins de l'homme. Au reste ces Marchands francs peuvent aller par-tout avec leurs habits à l'Européenne ; mais ordinairement ils s'habillent à la Turque, excepté la perruque & le chapeau.

Des Ambassadeurs & des Residens.

Il y a ordinairement quatre Ambassadeurs & deux Residens à la Porte Ottomane, tant pour entre-

tenir la paix avec les Turcs, que pour avoir soin du commerce. Le premier est l'Ambassadeur de France, le second celui d'Angleterre, le troisiéme le Baile de Venise, le quatriéme l'Ambassadeur de Hollande; un Resident de l'Empereur, & un de Moscovie. Tous ces Seigneurs font leur sejour à Pera, où ils ont de magnifiques Hôtels; ils sont respectés comme de petits Rois, ayant un empire absolu chacun sur sa Nation; ils jugent de tous les procès & de tous les differens qui surviennent, les privileges dont ils joüissent dans ce Pays sont très-considerables, leurs Palais ou maisons sont autant d'asiles sacrés pour tous les malheureux; un Esclave échapé de la main des Turcs s'y trouve en sûreté; un Turc qui veut entrer dans le Christianisme, ne peut en être enlevé sans violer le droit des gens; un meurtrier, un voleur, un assassin y trouvent également une retraite contre la Justice

Turque ; ce n'eſt pas que ces Meſſieurs protegent le crime, tant s'en faut ; mais c'eſt uniquement pour les ôter d'entre les mains des Ottomans, à cauſe de leurs ſupplices qui ſont trop cruels, & pour ſe rendre eux-mêmes Juges de ces malheureux qui ne trouvent ſouvent que trop de raiſons pour ſe juſtifier, ſur-tout quand elles ſont accompagnées de bons & beaux ſequins ; cependant quand le crime eſt trop grief, on les renvoye dans leur Pays avec les informations de leur procès. Ils ont encore droit de proteger un certain nombre de Grecs, qui s'ôtant par ce moyen de la tirannie des Ottomans payent cette faveur aſſez cher ; ils peuvent faire vendre du vin juſques dans Conſtantinople ; les Grecs achetent ce privilege à beaux deniers comptans ; ils ont le pouvoir de faire entrer toutes les marchandiſes qu'il leur plaît ſans payer aucun impôt, parce que les balots appartenans aux Ambaſſa-

deurs n'étant jamais visités, on suppose que ce sont des meubles qui leur sont necessaires, ne pouvant se persuader qu'un si grand Seigneur voulût se rabaisser à faire le negociant ; cependant c'est un de leurs meilleurs morceaux ; loin d'ici le scrupule quand il s'agit de s'enrichir, tous les Vaisseaux, ou autres Bâtimens qui appartiennent à leur Nation, sont obligés de leur payer une somme, ce qu'on appelle le droit d'Ancrage, à moins que la Compagnie du commerce ne donne tant par an à l'Ambassadeur, comme à celui de France qui a de la Nation trente mille florins pour ce seul droit ; les Patentes des Capitaines & les Passeports des voyageurs sont encore un petit morceau de leur revenu, sans compter les presens qu'on donne pour avoir ces expeditions en bref, car sans cela on pourroit retarder plusieurs semaines ; les charges qui dépendent d'eux sont toutes venduës & données au plus

offrant, telles que les conſulats & les emplois d'interpretes.

Cela ſuppoſé, on doit juger que ces Meſſieurs peuvent faire en très-peu de tems une fortune aſſez conſiderable, car dans ce Pays parmi les Chrétiens rien ne ſe donne, tout ſe vend juſqu'à la juſtice. Les Reſidens de l'Empereur & de Moſcovie ont peu de ces revenas-bons, parce qu'ils n'ont preſque point de commerce dans ce Pays, & qu'il n'y a aucune Colonie de ces deux Nations. L'Ambaſſade d'Hollande eſt auſſi peu lucrative, n'aiant que ſes appointemens qui ſont aſſez conſiderables, mais trop mediocres en comparaiſon du revenu des autres, & la raiſon en eſt qu'aucun Vaiſſeau Hollandois ne va à Conſtantinople pour negocier, ils ſe rendent tous à Smirne. L'Ambaſſade d'Angleterre eſt aſſez bonne, tant à cauſe de ſes gros appointemens, qu'à cauſe des preſens qu'il reçoit de la Nation qui

est fort riche à Constantinople ; mais celles de France & de Venise produisent des sommes immenses, sur-tout celle de France. On prétend que le Baile de Venise retire chaque année de son Ambassade environ huit cens mille florins, & celui de France plus de onze cens ; la chose n'est pas difficile à concevoir, si l'on fait reflexion aux privileges dont ils joüissent. Premierement ils font un commerce prodigieux, tout ce qu'il y a de plus beau & de plus rare en Turquie est acheté sous main par leurs agens ; ils envoyent ces marchandises dans leur Païs d'où ils en reçoivent d'autres ; non seulement ils ne payent point de droits pour l'entrée & la sortie de ces marchandises, mais encore ils favorisent les Capitaines des Vaisseaux à frauder les impôts, dont ils sont recompensés par de beaux & grands presens. Secondement, outre ce commerce ils vendent cherement leur

protection aux Grecs du Pays ; quelquefois plus de mille ou deux mille ducats d'or par famille, & comme l'Ambassadeur de France a le privilege d'en proteger un plus grand nombre que les autres, on doit supposer que son revenu en augmente considerablement ; le nombre des Vaisseaux François est aussi beaucoup plus grand que celui des autres Nations ; chaque Vaisseau paye dix piastres d'ancrage, joignez encore à cela les droits des expeditions & des patentes qu'ils font monter selon leur bon plaisir. Troisiémement, l'Ambassadeur de France & celui de Venise donnent beaucoup de charges de Consuls & d'emplois de Drogmans, ce qui leur produit encore de grosses sommes, ajoûtez les querelles, les meurtres dont il sont juges, desquels ils se rendent mediateurs, & dont on n'est jamais justifié que par argent. Si par exemple un Chrétien a eu le mal-

heur de tuer un Turc, la famille du mort se contente d'une centaine de piastres, & le Cadi d'autant; mais l'Ambassadeur chez qui on est refugié, & qui vous nourrit & vous protege, doit avoir sa part, qui est sans doute la plus considerable; enfin outre mille autres revenas-bons, l'Ambassadeur de France a encore plusieurs commissions importantes, comme d'être Mediateur de quelques Puissances Etrangeres à la Porte, ce qui lui vaut considerablement dans de certaines occasions; jugez quel doit être son revenu: aussi n'envoye-t'on pour Ambassadeur à Constantinople que des gens qui ont besoin de s'enrichir, pour aller ensuite faire grosse figure dans d'autres Cours, afin de faire honneur à leur Roi.

Monsieur le Marquis de Bonnac étant un des plus spirituels & des plus habiles qu'on puisse voir, on doit conclure qu'il a emporté de ce Pays de grosses sommes, y

ayant

ayant demeuré ſept ou huit ans. Monſieur Emo, Baile de Veniſe, n'en eſt pas auſſi ſorti les mains vuides. Pour le Comte de Stagnan, ſes richeſſes n'ont pas été ſi conſiderables, mais aſſez pour ſe dédommager du peu de tems qu'il y a demeuré. Il n'y a que Monſieur le Comte de Colliar, qui au lieu d'amaſſer du bien, eſt mort avec deux cens mille florins de dettes, tant à cauſe qu'il n'avoit pas les mêmes reſſources que les autres, qu'à cauſe qu'il avoit une groſſe famille à ſoûtenir & qu'il étoit trop bon. On ne ſera peut-être pas fâché de ſçavoir quelque choſe de ce Seigneur qui étoit Ecoſſois d'origine.

Monſieur le Comte de Colliar étoit né à Conſtantinople d'un Pere qui occupoit le même poſte, & qui laiſſa pour tout bien ce fils & deux filles, dont l'une eſt femme du Conſul de Smirne appellé Hauchepieds, & l'autre s'eſt mariée à Conſtantino-

ple à un Marchand dont les affaires étoient en très-mauvaise situation quand il mourut, laissant plusieurs enfans à sa Veuve sans aucun bien. Celui-ci obtint des Hollandois le même emploi de son pere en considération des bons services qu'il avoit rendus à la Nation; né, comme je viens de dire, dans ce Pays, il en possedoit toutes les manieres, & en sçavoit toutes les maximes; parfaitement instruit dans les Langues Orientales, on ne doit pas s'étonner s'il étoit fort estimé & fort aimé des Turcs : c'est pourquoi ils le choisirent avec plaisir pour aller en qualité de Plenipotentiaire au Congrès de Passarowits, où il s'est acquis beaucoup de reputation, aussi-bien que dans son Ambassade de Turquie. Comme ce Seigneur étoit extrêmement bon & facile, ses neveux & ses niéces n'ont pas peu contribué à le ruiner par leurs dépenses & leur luxe; d'ailleurs étant par malheur épris des charmes d'u-

ne Grecque de Religion & de Nation, il l'aima si éperduëment qu'il n'y avoit rien de trop cher & de trop précieux pour captiver cette Dame qui étoit cependant de très-basse extraction ; ayant été obligé de l'épouser après vingt ans d'amourettes, elle a achevé de le ruiner par ses affreuses dépenses. Les femmes de ce Pays aiment le luxe à l'excès, on ne doit pas être surpris qu'une Epouse d'Ambassadeur voulût faire grosse figure : ainsi les habits, les joyaux, une nombreuse suite d'Esclaves, une table particuliere somptueusement servie, & toûjours de dix ou douze couverts, parce qu'étant d'une Religion où l'on fait beaucoup d'abstinences, elle ne pouvoit manger à la Table d'un Reformé, tout cela entraîne dans un gouffre de dépenses ; d'ailleurs sa Nation malheureuse & captive lui inspiroit de tendres sentimens de compassion ; plusieurs pendant les guerres de Dalmatie & de la Gre-

ce étant tombés dans l'esclavage, elle épuisoit son Epoux pour les racheter. C'est une dépense trop grande pour un simple Ambassadeur, à peine les tresors d'un puissant Roi pourroient-ils y survenir : voilà ce qui a reduit ce Comte dans une grande disette. J'avouë que c'est une action bien genereuse & pleine de zele dans cette Dame de soulager ainsi les malheureux ; mais comme la charité bien dirigée commence par soi-même, elle pouvoit, ce me semble, borner son zele, & ne pas reduire son Epoux dans de si grandes perplexités, qu'à peine pouvoit-il quelquefois trouver dequoi dîner. C'est une tache à la memoire de ce Seigneur qui étoit d'ailleurs une des plus affables personnes qu'on pût voir, rempli de politesse & de merite; car quoi que son esprit ne fût pas fort brillant, on peut cependant avancer qu'il en avoit beaucoup. Il étoit doux, debonnaire, très-complaisant, sur-tout envers les Etran-

gers ; sa table étoit parfaitement bien servie ; son Palais, quoique de bois, étoit le plus beau & le plus riant de tous ceux des Ambassadeurs ; sa Cour étoit même assez grande & assez jolie, on y étoit parfaitement bien, excepté les gages qui n'étoient presque jamais payés.





CHAPITRE XII.

Des Juifs.

LEs Juifs de Constantinople sont distingués des autres Nations par leurs habits qui sont noirs, couleur très-méprisée par les Turcs ; c'est sans doute pour leur faire sentir leur esclavage & le souverain mépris qu'ils font d'eux, qu'ils les ont obligés à porter le noir dans tout l'Empire Ottoman ; ils ont les Babouches violettes, & un bonnet de feutre couvert de drap violet, semblable à une longue forme de chapeau, autour duquel ils lient un petit turban violet ou de mousseline rayée ; ils n'habitent aucun quartier particulier comme dans les autres Pays, ils demeurent dans toute la Ville & les Fauxbourgs ; ils ont plusieurs Synagogues assez belles.

La liberté de conſcience dont ils joüiſſent dans cette Contrée, eſt plus grande que par-tout ailleurs: c'eſt pourquoi ils s'appliquent avec ſoin à l'étude, ſur-tout à l'Aſtrologie judiciaire, & à la Medecine, dans leſquelles ils ſont fort bien inſtruits; ils ont auſſi un grand zele pour leur Religion, qu'ils obſervent beaucoup plus regulierement que dans les autres Royaumes où ils ſont tolerés; quoi qu'exterieurement ils ſoient très-attachés à leur culte, ils n'en ſont cependant pas plus honnêtes gens; la fraude & le larcin ſont leurs vices dominans, & on ne s'étonne point quand on eſt volé ou trompé par eux, parce que c'eſt une eſpece de Loi chez les Juifs d'attraper les Chrétiens. Quoi qu'ils ſoient encore plus mépriſés des Turcs qu'aucune autre Nation; ils ont neanmoins trouvé le moïen de ſe les rendre favorables; les gros preſens qu'ils font à la Porte non ſeulement les mettent

à couvert des avanies & des insultes, mais encore les ont rendus maîtres de tout le commerce, n'y ayant qu'eux, comme je l'ai dit ailleurs, qui puissent être courtiers. Ils sont si adroits, si fourbes & si enjoleurs, que lorsque vous avez à faire avec eux il faut les observer avec un soin extrême, car autrement ils vous emporteront quelque chose. Toutes les marchandises qu'ils vendent, doivent être examinées avec toute l'attention imaginable, elles sont presque toutes falsifiées & très-mauvaises; il est vrai que ces gens sont d'ailleurs assez utiles aux francs, parce qu'ils connoissent tout le monde, & qu'ils sont instruits de tout ce qui se passe à Constantinople. Comme il n'y a rien qu'ils ne fassent, ou qu'ils n'entreprennent pour de l'argent, vous pouvez aisément les employer aux choses les plus delicates, comme d'être Espions, afin de sçavoir tout ce qui se passe au Divan; ils exposeroient mille fois

leur vie, pourvû que vous les payïez largement; la profeſſion de Medecin qu'ils exercent, leur donne accès juſques chez les plus grands Seigneurs & dans leurs Harems; or étant extrêmement intriguans, vous pouvez par leur moïen & par celui de leurs femmes entreprendre les choſes les plus difficiles, telles par exemple que d'entretenir un commerce de galanterie avec quelques Dames Turques; mais il faut être riche, parce que les Juifs ne font rien ſans être bien payés. Il arriva dans le Serail l'an 1721. une avanture fort tragique cauſée par une de ces femmes Juïves, qui auparavant avoient un libre accès auprès des Sultanes; voici l'hiſtoire.

Un Aga des Spahis ayant vû une Dame du Serail ſe promener dans les jardins fut touché de ſon extrême beauté; après avoir fait de vains efforts pour étouffer cette paſſion, il reſolut au peril de ſa vie,

ou du moins de sa fortune, de s'en faire aimer & d'acquerir ses bonnes graces. Cet homme très-bien fait & assez jeune avoit également fait impression dans le cœur de la Dame, qui l'avoit vû plusieurs fois à travers les jalousies de son appartement ; après bien des reflexions mon Aga captive une femme Juïve qui entroit souvent au Serail ; après lui avoir fait un present considerable, il lui peint l'état de son cœur ; celle-ci accoûtumée à de pareilles avantures, bien loin de le décourager, lui donne de grandes esperances ; elle trouve le secret de parler à cette Dame qui ne peut lui cacher son retour, & une passion encore plus vive que celle de l'Aga ; ainsi d'accord on écrit plusieurs billets, ou manés, en attendant quelque occasion favorable de se trouver dans un tête-à-tête ; malheureusement un de ces billets tomba entre les mains d'un Eunuque noir, qui le porta pres-

que aussi-tôt au Sultan. Zara (c'est ainsi qu'on appelloit cette belle Sultane) l'avoit laissé tomber en allant au Bain : voilà un terrible desordre dans le Serail, on soupçonne toutes les Dames sans sçavoir la criminelle, parce que ces manés ne peuvent découvrir l'auteur ; ce n'est point de l'écriture, mais un ramas de toutes sortes de choses, comme une aiguille, un morceau de soye, du linge, des cheveux, &c. dont chaque chose a sa signification. Ce simple soupçon coûta la vie à trente femmes & à autant d'Eunuques ; les femmes furent jettées dans le Canal empaquetées dans des sacs de cuir, & les Eunuques furent décollés ; cette triste tragedie fit impression dans le cœur de Zara, car elle ne fut point soupçonnée, parce qu'elle étoit Sultane, c'est à dire mere d'une fille, & qu'en cette qualité elle avoit un appartement, des Eunuques & des Esclaves ; en par-

ticulier, ce fut un bonheur pour elle que ce manés fut trouvé dans le Bain des autres femmes, l'ayant perdu en allant viſiter une de ſes amies; cependant Zara revenuë de ſa crainte continua ſon commerce amoureux; la Juïve ſoupçonnée fut arrêtée, on lui ſurprit un manés, & comme elle ne voulut jamais avoüer celui qui le lui avoit donné, ni celle à qui elle le portoit, elle ſauva la vie à Zara, & lui conſerva ſon amant: pour elle, on la fit noyer après une rude baſtonnade, & on condamna ſa Nation à payer dix mille ducats d'or. Depuis ce tems aucune femme Juïve ne peut entrer dans le Serail ſous peine de perdre la vie. Grand ſujet de chagrin pour ces matrones, qui gagnoient à ce negoce des ſommes immenſes; mais elles ſe dédommagent ſans doute de cette diſgrace auprès des particulieres.

D'ailleurs les Juifs ont deux bonnes qualités. La premiere, comme

je l'ai déja dit, eſt d'être très-exacts obſervateurs de leur Loi, de leurs Ceremonies, & ſur-tout de leur Sabat : car ils verroient dans ce jour leurs maiſons & leurs biens perir, ſans ſe donner aucun mouvement pour s'en garantir. La ſeconde qualité eſt d'être très-humains envers les Eſclaves, dont ils font un grand negoce dans ce Pays ; mais le gain & le profit les engagent uniquement à cette humanité, car ils ſont tellement Anti-Chrétiens qu'à peine peuvent-ils les enviſager ; on prétend même qu'ils crucifient quelquefois des Eſclaves dans leurs Synagogues ; ce ſeul ſoupçon leur a coûté de groſſes ſommes, jugez combien ils ſeroient punis s'ils étoient convaincus de cette barbarie. Au reſte les Juifs ont les mêmes coûtumes, les mêmes manieres & les mêmes maximes que tous les Orientaux, excepté envers leurs morts qu'ils gardent pendant trois jours & trois nuits avant de les enterrer ;

jugez quelle puanteur souffrent les parens des défunts, quand ils meurent de la peste, étant obligés selon leur coûtume d'être toûjours autour du cercueil à pleurer.

Les femmes & les filles Juïves sont parfaitement belles & fort amoureuses des Chrétiens; mais les hommes sont si jaloux, que jamais on ne peut les voir sans témoins, à moins que ce ne soit quelques vieilles matrones, parce qu'elles sont ordinairement des antidotes contre l'amour. Parmi ces Juifs il y en a un nombre de Portugais qui aprés avoir échapé de l'Inquisition viennent dans ce Pays pour y joüir de la liberté. C'est une chose épouvantable d'entendre parler ces gens de ce Tribunal, & des moyens dont ils se servent pour se soustraire à sa severité. En Espagne & en Portugal, ils disent presque tous la Messe, quoi qu'ils judaïsent en secret; je tiens ce fait d'un Medecin de l'Ambassadeur de France, homme

d'eſprit, de ſcience & de merite, qui avoit été pluſieurs années auprès du Prince de Valachie, le fameux Maurecordato, pour enſeigner à ſes enfans l'Italien & le François, où il s'étoit fort enrichi par les liberalités de ce Prince; il m'aſſura d'avoir celebré la Meſſe pendant l'eſpace de plus de quatre ans pour ſe garantir de l'Inquiſition, ce qui doit faire trembler; il m'avoüa qu'il avoit été ordonné Prêtre, quoi que Juif & marié ſecretement; jugez de la conſcience d'un tel homme, qui malgré ce crime horrible étoit cependant très-aimé & très-cheri des Chrétiens, ſur-tout des Catholiques, & même du Marquis de Bonnac dont il étoit alors Medecin, & à la table duquel il mangeoit journellement; il eſt paſſé en 1722. en France avec toute ſa famille, étant aſſez riche pour vivre à ſon aiſe. Tous les Juifs ſont à peu près de cette trempe, c'eſt-à-dire, des gens ſans conſcience, très-profana-

teurs du Christianisme, & grands ennemis de tous les Chrétiens. Haïs & méprisés des Turcs, en proye à la colere de Dieu, ils vivent cependant dans une grande liberté.



CHA-



CHAPITRE XIII.

Des Esclaves.

IL se trouve à Constantinople des Esclaves de plusieurs especes de l'un & de l'autre sexe, sçavoir des enfans de Tribut, ceux qu'on prend à la Guerre, & les Esclaves qu'on achete en Georgie, en Circassie, en Mingrelie, &c. Tous ces Esclaves, de quelque qualité, sexe ou condition qu'ils soient, sont reduits à quatre états differens. Les premiers & les plus heureux sont les enfans de Tribut qu'on met tous dans ces Colleges dont nous avons parlé, & qui de-là passent au Serail, & parviennent par degrés aux emplois & aux charges les plus distinguées. Ces jeunes gens sont bien entretenus, le Sultan donne même des pensions à plusieurs, ils joüissent de grands privileges, mais il

faut qu'ils embrassent tous la Loi Mahometane. Les seconds qui sont vendus aux particuliers, servent de domestiques ou de concubines : ceux-là sont assez bien, sur-tout quand ils tombent entre les mains d'un veritable Musulman ; si ces Esclaves ont de l'esprit, ou quelque sçavoir-faire, ils sont honorés, respectés & cheris de leurs Patrons qui les établissent après quelques années de service, s'ils se font Mahometans ; ils n'ont d'autre soin que de faire le Caffé, d'allumer la pipe & de suivre leurs Maîtres ; enfin ils sont beaucoup mieux que les domestiques de ce Pays, à la liberté près. Les Chrétiens francs en achetent tous pour leur service, mais il s'en faut bien qu'ils soient aussi à leur aise que chez les Turcs. Les filles & les femmes sont heureuses ou malheureuses selon leur conscience & l'attache qu'elles ont au Christianisme ; si elles sont veritablement Chrétiennes, elles sont

fort à plaindre, parce qu'elles souffrent beaucoup pour conserver leur honneur & pour suivre leur Religion; mais celles qui peuvent sans scrupule accorder le concubinage avec leur foi & leur conscience, il est certain qu'elles sont très-heureuses, parce qu'elles deviennent ordinairement les Confidentes de leurs Maîtres, pour peu qu'elles ayent de beauté & de belles manieres. Les Circassiennes, les Georgiennes & les Mingreliennes sont ordinairement celles qu'on achete pour être Concubines; comme elles sont aussi captives dans leur Pays qu'en Turquie, qu'elles n'ont qu'une teinture grossiere du Christianisme, & qu'elles sont fort lubriques, elles s'accommodent assez bien aux maximes Turques; mais ces Dames, quoi que parfaitement belles & bien-faites, ont un grand défaut, sçavoir une haleine si puante, qu'à peine peut-on les approcher; elles sont infiniment caressan-

tes, soûmises, enfin excepté cette infirmité elles ont des qualités très-propres pour se faire aimer : aussi sont-elles presque toutes de grosses fortunes, passant de la qualité d'Esclaves à celle de femmes legitimes. Beaucoup de Francs ont de ces filles à leur service ; mais ils choisissent ordinairement les plus vieilles & les moins aimables, tant pour n'être pas exposés à la tentation, que pour conserver leurs bourses, car elles coûtent des sommes assez considerables. Il se trouve aussi parmi ces Esclaves de très-belles Grecques qui ont été prises par les Turcs, sur-tout quand ils conquirent la Grece & une partie de la Dalmatie, plusieurs belles Allemandes, Moscovites, Hongroises, &c. Toutes ces pauvres filles sont obligées de consacrer leur honneur à qui les achete ; elles tombent souvent entre les mains de grands brutaux, état terrible pour une personne chaste & vertueuse ; mais elles s'accoû-

tument inſenſiblement aux manieres du Pays, de ſorte qu'après quelques années on eſt ſurpris d'en voir un grand nombre paſſer du Chriſtianiſme au Mahometiſme auſſi facilement que ſi elles n'avoient jamais eu aucune attache à la Religion Chrétienne : tant il eſt vrai que l'on s'accoûtume à tout, & que la nature eſt la loi la plus forte qu'ayent les mortels ici-bas ; cependant il faut excuſer ces pauvres malheureuſes, & croire que c'eſt la miſere plûtôt que le libertinage, qui les engage à fouler aux pieds leur conſcience : en effet hors de leur Patrie, ſans ſecours, ſans appui, ſans connoiſſance, tous les jours expoſées aux menaces & aux mauvais traitemens, la fragilité humaine ne peut gueres reſiſter à de ſi rudes épreuves, il faut une forte grace pour préferer une infinité de maux à tant de propoſitions avantageuſes qu'on leur fait chaque jour ; d'ailleurs la perte de leur liberté les oblige à avoir de la

condescendance pour des gens qui ont la force en main, & qui étant arbitres souverains de leur vie & de leur mort, les contraindroient par la force à obeïr. Voilà ce qui entraîne une infinité de femmes & de filles Chrétiennes à se soûmettre à tout ce que l'on exige d'elles, fâcheuse extrémité! je l'avoüe, mais à laquelle il ne se trouve point de remede; il n'y a que la laideur qui puisse garantir l'honneur & la vertu du sexe; heureuses celles qui ont de la conscience & de la Religion, d'être difformes & sans aucuns attraits.

Les troisiémes sont ceux qui sont sur les Galeres du Grand Seigneur; leur plus grand malheur est de ne pouvoir jamais sortir d'esclavage, à moins qu'ils ne deviennent infirmes & vieux, parce qu'ils sont destinés pour la Guerre, & qu'ils appartiennent tous au Sultan; on choisit ordinairement pour cet usage les plus jeu-

nes, les plus robustes & les mieux faits. Ce sont ordinairement de bons Matelots pris en Guerre, des criminels d'Etat, je veux dire des Chrétiens qui ont été soupçonnés d'être les moteurs de quelque soulevement : ainsi il se trouve parmi ces forçats des Chevaliers de Malte qui n'ont garde de se faire connoître, car ils seroient pendus sans misericorde s'ils étoient découverts ; il y a aussi des Prêtres & des Moines pris par des Corsaires Turcs. Il y avoit en 1721. l'Evêque Latin de l'Isle de Scio à cause d'une sedition qui arriva en ce tems dans cette Isle, & qui coûta non seulement la liberté à un grand nombre de Chrétiens, mais encore l'entier exercice de la Religion Catholique. Presque toute cette Isle avant ce desastre étoit dans la Communion de Rome, mais il n'est plus maintenant permis que d'avoir un Prêtre chez le Consul de France; c'est une grande perte que les Catholiques

ont faite, & dont ils ne se releveront jamais. Le pauvre Evêque qui étoit un saint homme, & qui n'avoit eu aucune part au soulevement, fut obligé pendant six mois de porter le mortier pour reparer les murs de Constantinople, & si on n'avoit employé de grandes Puissances, il n'en seroit jamais sorti; on paya pour sa rançon deux mille ducats d'or. Tous ces Galeriens sont assez bien nourris & entretenus; ils ont trois fois la semaine du pilau avec une poule chacun, les autres jours ils ont du poisson salé assez raisonnablement, on leur donne du pain plus qu'ils n'en peuvent manger, jamais de vin, il faut qu'ils l'achetent s'ils en veulent boire; mais ils ont tous de l'argent, soit des grandes charités que leur font les Chrétiens, soit en travaillant, car il leur est permis de s'occuper pour gagner quelque chose, & comme ils ne vont presque jamais en mer, ils ont assez de tems pour se faire quelque petit revenu;

on les maltraite rarement, ainſi ils ſont aſſez à leur aiſe.

Les quatriémes enfin & les plus malheureux ſont ceux qui n'étant point vendus reſtent dans le grand bain ; ils appartiennent au Grand Seigneur qui les vend au premier acheteur. Ces miſerables ſont aſſez bien nourris, mais toûjours enchaînés deux à deux, ſoit dans leur bain où il eſt preſque impoſſible de demeurer à cauſe de la ſaleté & de la puanteur, ſoit au travail où ils ſont journellement employés. Les Chrétiens francs peuvent en avoir quand ils le jugent à propos pour les faire travailler, moyennant un para par tête qu'ils donnent à leur directeur, mais il faut en répondre corps pour corps; ils ont la liberté de conſcience, ils peuvent même entendre la Meſſe toutes les Fêtes & Dimanches ; deux Peres Jeſuites François ne manquent jamais d'aller au bain, dans lequel ils ont une petite Chapelle où ils celebrent la Meſſe ſouvent tous les jours.

Ces malheureux sont encore plus à plaindre pour leur foi que pour leur liberté, car on fait mille efforts pour les engager à renoncer au Christianisme; la misere & les coups les obligent souvent à embrasser la Loi Mahometane. On peut, comme je l'ai dit, les racheter, mais le grand nombre empêche les Chrétiens d'exécuter cette œuvre de charité; d'ailleurs il se trouve parmi ces gens tant de bandis & d'avanturiers, qu'on ne se hazarde gueres à les tirer d'esclavage à moins d'être pleinement informé de leur naissance & de leurs parens, & la raison en est qu'on a été si souvent trompé par ces malheureux, qu'on craint de les tirer de la misere : on en a vû un grand nombre après avoir recouvré leur liberté se faire Turcs, de crainte de retourner dans leur Patrie, où ils avoient commis des crimes dignes du plus grand supplice. On m'objectera sans doute pourquoi ces gens n'embrassent pas

la Loi Mahometane avant d'être rachetés ; la raison en est assez palpable : premierement les Turcs aiment beaucoup mieux voir un homme libre entrer dans le Mahometisme qu'un Esclave, parce que la misere y engage toûjours ceux-ci, & que les autres n'y sont portés que par l'inspiration de Mahomet. Secondement, parce qu'ils font plûtôt fortune, & qu'on leur fait de gros presens, au lieu que les Esclaves n'ont que la liberté pour recompense. C'est ce qui engage ces maîtres scelerats à faire leurs efforts pour recouvrer la liberté avant de renier Jesus-Christ & sa sainte Religion.





CHAPITRE XIV.

Des Eunuques.

LEs Eunuques ſont de deux ſortes, ſçavoir les blancs qui ſont ſimplement taillés, & les noirs qui ſont coupés à fleur de ventre; tous ces Meſſieurs ſont extrêmement ombrageux, & traitent cruellement ceux qui ſont ſous leur obéiſſance. Il ſe trouve un nombre prodigieux de ces Eunuques non ſeulement à Conſtantinople & dans le reſte de l'Empire, mais encore en Perſe & generalement dans tout l'Orient; il n'y a point de particulier, pour peu de bien qu'il poſſede, qui n'ait un ou deux Eſclaves pour la garde de ſes femmes. Les noirs, les baſanés & les blancs viennent preſque tous de l'Aſie, de l'Afrique & du Royaume de Golconda. La

plûpart des peres & des meres n'ayant point d'amour pour leurs enfans & ne pouvant les nourrir, les vendent à des Marchands qui les font couper ou raser; ces derniers sont contraints de se servir d'une canulle pour uriner; comme l'operation qu'on fait à ces Eunuques noirs est très-dangereuse, & qu'il en meurt beaucoup, ils sont fort chers, ils coûtent jusqu'à huit cens piastres; les ordinaires, c'est-à-dire les blancs, ne s'achetent que cent cinquante piastres. Entre les Eunuques noirs les plus difformes sont ceux qui sont les plus estimés & qui coûtent davantage, leur extrême laideur leur tenant lieu de beauté, parce qu'ils sont tous employés à la garde des femmes. Un nez plat, un regard affreux, une grande bouche, de grosses levres, les dents noires & écartées les unes des autres sont les belles qualités qu'on recherche dans ces monstres destinés pour être plûtôt les bourreaux des Dames Tur-

ques que leurs gardiens. On se sert de ces deux sortes d'Eunuques à Constantinople, tant dans le Serail que chez les particuliers. Les blancs qui sont moins farouches que les autres, servent aux hommes, ou sont Gouverneurs des Pages du Grand Sultan ; ceux-là n'approchent jamais les femmes, parce qu'ils sont encore à craindre, & qu'il s'en est trouvé qui les corrompoient. Il n'y a donc que les Eunuques noirs qui ayent ce privilege, mais qui n'en usent que pour les rendre malheureuses, & pour leur faire éprouver mille cruautés. Il y a dans le Serail quatre Eunuques principaux qui gouvernent tout ce Palais, & qui approchent la personne du Sultan, sçavoir le *Hazodabachi*, le *Chaznadarbachi*, le *Kilargibachi* & le *Sarai-Agasi*, qui ont pour Chef le *Capi-Aga* qui est l'Intendant de tout le Serail.

Le *Capi-Aga*, qui est le Chef des Eunuques blancs, est toûjours au-

près du Sultan dans quelque lieu qu'il aille ou qu'il se trouve; il est aussi l'Introducteur des Ambassadeurs; toutes les affaires passent par ses mains avant d'arriver à celles du Prince; personne ne peut entrer, ni sortir de l'appartement de Sa Hautesse sans son ordre & sans qu'il l'introduise, pas même le Grand Visir; il a lui seul le privilege d'aller à cheval par tout le Serail; c'est lui qui porte le Turban de l'Empereur, il l'accompagne jusqu'à la porte du quartier des femmes, mais il n'y entre jamais. Tels sont les privileges du Chef des Eunuques blancs, qui amasse, comme on le peut croire, des richesses immenses, tant par ses gages, que par les presens qu'on lui fait pour avoir un libre accès auprès du Grand Seigneur. Le *Hazodabachi* est le grand Chambelan; il a sous sa direction les quarante Pages de la Chambre.

Le *Sarai-Agasi* a l'intendance generale de toutes les Chambres du

quartier du Sultan, tant pour la propreté, que pour faire faire les reparations necessaires.

Le *Chaznadarbachi* est le Chef, ou l'Intendant du Tresor qui appartient à Sa Hautesse; il y en a un autre qui est pour les besoins de l'Empire. Le *Kilargibachi* est le Chef des Pages du Kilar, qui est une espece d'Echansonnerie où l'on tient une infinité de breuvages exquis pour le Grand Seigneur.

Le *Kislar-Agasi*, ou gardien des Vierges, est le Chef de tous les Eunuques noirs; ses privileges, son autorité & son credit égalent ceux du *Capi-Aga*; il approche Sa Hautesse quand il lui plaît : cette charge lui attire aussi des presens considerables; car jamais on n'en fait aux Sultanes qu'il n'en ait pour lui, ce qui le rend un des plus riches Seigneurs de la Cour; c'est lui qui tient toûjours les clefs de l'appartement des femmes, où personne n'entre que par son ordre. Quand l'Empe-

l'Empereur les va viſiter, c'eſt lui qui l'introduit dans tous les appartemens ; il a auſſi le ſoin de faire entrer dans le bain celles que Sa Hauteſſe veut honorer de ſes faveurs. Il doit répondre ſur ſa tête de la fidelité de toutes ces femmes qui ſouvent lui manquent de parole, & trompent ſa vigilance ; quand elles ſont ſoupçonnées ſimplement de galanterie, il paye par une mort cruelle ſon peu de vigilance, comme il arriva en 1721, qu'il fut décollé avec trente autres, dont les têtes furent expoſées fort long-tems à la porte du Serail. Quoi que ces Eunuques ſoient affreux & barbares, il s'eſt trouvé cependant des Sultanes d'une grande beauté, qui leur ont accordé des faveurs, ſoit par un amour violent auquel elles ne pouvoient reſiſter, ſoit pour les attirer dans leur confidence, afin de ſe dédommager avec quelqu'un de l'abſtinence qu'elles ſont obligées de faire ; car le Grand

Sultan ne couche souvent qu'une fois avec elles pendant leur vie, ce qui les met au desespoir, étant pour l'ordinaire très-amoureuses : mais le danger est si grand d'entretenir un commerce de galanterie dans le Serail, que les plus passionnés s'en dégoûtent, & aiment mieux chercher fortune ailleurs.





CHAPITRE XV.

Des Femmes Turques & Chrétiennes.

JE ne crois pas qu'il y ait ſous le Ciel de créatures plus touchantes, plus aimables & plus engageantes que les femmes de Conſtantinople, & qui ſoient plus adroites à ſe ſervir de leurs attraits pour captiver les hommes : car outre une grande beauté relevée par une blancheur à éblouïr, nuancée du plus beau vermillon du monde, elles poſſedent toutes au dernier degré l'art de plaire. Leurs manieres, leurs geſtes, leurs regards, leurs diſcours ſont ſi tendres & ſi amoureux, qu'il faudroit être plus inſenſible que le bronze pour ne pas les aimer ; non, Venus telle que les Peintres la dépeignent, n'avoit pas

tant d'agrémens ni de charmes que ces femmes ; aussi sçavent-elles les mettre tellement à profit, qu'elles captivent si aisément les hommes, qu'il leur est impossible de se soustraire de leur domination ; c'est pour cette raison que l'on voit rarement de divorce chez les Turcs, quoi qu'il soit permis. Pays bien different de l'Europe, où trois ou quatre ans de mariage rassasient tellement les hommes, qu'à peine peuvent-ils regarder leurs femmes sans mépris & sans repentir ; ici si une fille n'apportoit avec elle du bien suffisamment pour accommoder les affaires de son mari, à peine trouveroit-elle quelqu'un qui la voulût, au lieu qu'à Constantinople, bien loin d'en apporter, elles font une dépense prodigieuse, & que vingt ans de leur joüissance ne ralentissent point les feux de l'amour. La raison en est tres-facile à concevoir ; non seulement elles sont très-soûmises & très-caressantes à la fin comme au premier jour, mais

encore leur gayeté & leur enjoüement ne se ralentissent jamais comme dans nos femmes d'Europe, qui à peine ont trouvé & attrapé ce qu'elles cherchent, qu'elles deviennent insupportables, tant par leurs manieres, que par leur mauvais cœur.

La passion de l'amour est si violente dans toutes les femmes d'Orient, qu'elles né s'étudient dès leurs plus tendres années qu'à gagner des cœurs & à conserver par leurs belles qualités & leurs agréables manieres les conquêtes qu'elles ont faites sur les hommes ; il ne faut pas pour cela se persuader que la fidelité est plus grande chez elles que chez nous, au contraire il n'y a point de femmes dans le monde qui soient plus infidelles quand elles en trouvent l'occasion ; mais c'est qu'elles sçavent mieux sauver les apparences, sur-tout les Dames Turques qui possedent l'art de la galanterie au dernier periode ; c'est dommage qu'il soit si dangereux d'entretenir

un commerce avec ces belles qui aiment passionnément les Chrétiens, & qui font joüer mille ressorts pour les faire tomber dans leurs piéges ; mais il faut être bien hardi pour s'exposer avec elles, parce que premierement il y va de la mort si vous êtes découvert ; secondement, c'est que vous sortez rarement de leurs Harems quand vous y êtes une fois ; la crainte d'être découvertes les engage presque toûjours à vous empoisonner ; la frequentation des femmes Grecques est à peu près aussi dangereuse, il n'y a que les Dames francques qui ayant plus de liberté que les autres, sont plus propres à vous amuser & à vous faire passer d'agréables momens ; étant nées presque toutes dans ce Pays, elles ont la même beauté & les mêmes agrémens que les originaires ; vous pouvez les voir, les entretenir chez elles, mais avec une grande circonspection, car elles affectent une modestie extraordi-

naire dans les compagnies, persuadées que la médisance ne les épargneroit pas; on fait donc chez elles l'amour avec les yeux, elles en possedent parfaitement bien le langage, & ceux qui sont faits à ce manége, & qui entendent cet idiome, apprennent dans une muette entrevûë ce qu'il faut faire, & où l'on doit se trouver pour joüir d'un agréable tête-à-tête; souvent quand elles ont prodigué leurs faveurs à quelqu'un, vous n'avez plus d'accès chez elles; quand elles vous trouvent en compagnie, non seulement elles affectent une grande indifference à votre égard, mais encore elles vous maltraitent souvent de paroles, tandis qu'un coup d'œil vous indique l'heure & le moment d'un rendez-vous; on ne parle jamais dans les ruës à aucune femme, c'est une chose extrêmement défenduë même à leurs propres maris; on ne peut les accompagner nulle part, elles sont toûjours suivies d'une Es-

clave ; cependant malgré cette grande gêne elles ont toutes des amans (je parle toûjours des femmes des Chrétiens francs) à qui elles donnent des rendez-vous chez quelque Juïve ou Armenienne qui se font très-bien payer ; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que je défie le plus clair-voyant de connoître celui à qui elles ont donné leur cœur ; jamais parmi elles on ne voit de galanterie d'éclat , elles aiment mieux prodiguer leurs faveurs à un miserable Esclave qu'à un homme de credit & de merite, parce qu'elles seroient plûtôt découvertes ; on ne doit pas être surpris si elles ont ordinairement chez elles des Esclaves jeunes & bienfaits : d'où l'on doit conclure que c'est plûtôt la passion qui les entraîne au libertinage , qu'un amour délicat & tendre. Quand elles vont par les ruës, il est difficile de les connoître, étant toutes voilées , il n'y a que le bout du nez qui paroît ;

un de leurs voiles les couvre depuis le haut du front jusques sur les yeux, l'autre la bouche, le menton & toute la gorge.

Toutes ces femmes, de quelque Religion ou secte qu'elles soient, n'ont ni foi, ni conscience; sacrifiant toûjours leur croyance à leur fortune & à leur amour, on en voit un nombre se faire Turques pour avoir des maris. Il est vrai que ce ne sont que les femmes ou filles Grecques; mais les Dames francques ne sont gueres plus scrupuleuses: de-là ce mêlange de Religion qui regne dans chaque famille, les Grecques, les Catholiques, les Reformées épousent indifferemment tout homme qui se presente, sans avoir égard à sa croyance, ce qui forme une espece de cahos dans les familles; les filles embrassent presque toûjours la Religion de leurs époux, & ne suivent aucune secte qu'elles ne soient mariées; demandez-leur de quelle Re-

ligion elles sont, elles vous répondent hardiment qu'elles se détermineront à en embrasser une quand elles seront mariées; il naît de ce peu d'attachement à la Religion de leurs ancêtres une indifference presque totale d'aucun culte; de-là aussi tant de vices & de desordres qui regnent parmi elles; l'air du Pays leur inspire sans doute ces passions, car à peine une femme a-t'elle demeuré un an à Constantinople qu'elle est susceptible de tous les desordres qui y regnent; le luxe, la mondanité, l'amour, la galanterie, la grande dépense, les plaisirs sont leurs vertus favorites, elles n'en pratiquent ni n'en connoissent point d'autres: voilà ce que l'on peut dire des femmes en general; pour en donner une idée plus circonstanciée, il est necessaire de les partager en deux classes, & de parler separément des femmes Turques qui sont beaucoup plus esclaves que les autres.

Des Femmes Turques.

Les Dames ſont les plus malheureuſes de toutes , parce qu'elles ſont les plus captives ; cependant elles joüiſſent d'un beau privilege que les autres n'ont point , ſçavoir qu'elles peuvent faire divorce , ou ſe ſeparer de leurs maris , quand ils ne leur donnent pas ce qui leur eſt neceſſaire , ou qu'ils ne les entretiennent pas ſelon leur qualité. Quand elles ont fait divorce elles peuvent ſe remarier ; ſouvent quand une femme n'eſt pas contente , elle fait diſſoudre ſon mariage de conſentement avec ſon époux , & pour l'engager à le faire elle fait tapage dans le Harem , & tellement enrager ſon mari qu'il donne volontiers les mains à une rupture ; mais comme elles ſont encore plus malheureuſes dans cette eſpece de veuvage, parce qu'elles trouvent rarement un autre époux , cette raiſon les engage à ne

se separer qu'à la derniere extrémité : plus ces Dames sont riches, plus elles sont infortunées & captives ; les pauvres ont du moins la liberté de sortir deux ou trois fois la semaine pour aller aux bains ; elles ont un mari pour elles seules, au lieu que les autres ayant un mari à partager entre vingt ou trente, elles ne peuvent joüir de la douceur de le posseder tout entier, & qu'ayant des bains dans leurs maisons, elles ne sortent jamais, à moins que leurs maris ne les menent à quelque maison de campagne, où elles sont comme ailleurs sans aucun agrément & sans compagnie; quand elles sortent pour aller dans un autre endroit, elles sont renfermées dans des especes de boëtes qui les dérobent à la vûë, & d'où elles ne sortent que lorsqu'elles sont arrivées au lieu où on les transporte.

Lorsque les pauvres femmes Turques vont aux bains publics, elles ne sortent jamais seules, à moins

qu'elles n'ayent une Eſclave pour les accompagner ; elles y vont trois ou quatre enſemble ; ſi-tôt qu'un Chrétien voit ce petit troupeau, il doit éviter la rencontre, car elles ne manquent jamais de l'agacer, & de lui faire quelques ſignes pour l'engager à leur donner quelque rendez-vous ; le ſignal le plus ſignificatif, c'eſt de vous tirer par un côté de votre perruque, quand elles le peuvent ſans être vûës ; il faut s'en dégager prudemment, car ſi vous les irritiez par un refus ſec, elles crieroient ſur vous & vous accuſeroient de les avoir inſultées, alors vous ſeriez pendu ſans aucune reſſource.

Les femmes Turques n'entrent jamais dans les Moſquées, les vieilles vont ſeulement dans les Portiques ; elles ne peuvent paſſer outre, car ſi elles entroient dedans, elles ſeroient condamnées à une rude baſtonnade, & la Moſquée ſeroit polluée, il faudroit la rebenir ; elles

peuvent prier Dieu dans leurs appartemens, mais il s'en trouve peu qui pratiquent cet acte de Religion, parce qu'elles ont pour premier devoir, & pour toutes bonnes œuvres de plaire à leurs maris : cette obéïssance & cette soûmission leur tiennent lieu de toutes leurs obligations envers Dieu. Il y a plusieurs Turcs qui admettent l'ame de la femme mortelle, prétendant qu'elle n'est qu'un animal raisonnable, créé pour les plaisirs des hommes : or cette maxime & cette croyance qu'on a grand soin de leur inculquer pour les rendre plus soûmises & plus dociles, produit naturellement chez elles cette inaction pour toute sorte de culte. Il est vrai que les Persanes admettent pour elles un Paradis separé de celui des hommes, à peu près semblable, c'est-à-dire qu'elles se persuadent qu'elles auront après leur mort une infinité de jeunes hommes beaux, bien-faits & vigoureux, pour les

servir & les caresser pendant l'éternité ; mais cette recompense n'est accordée qu'à celles qui auront été soûmises dans cette vie à leurs époux : ainsi c'est l'unique chose que le Ciel exige d'elles sur la terre ; croyance très-favorable pour les hommes , & qui les fait dompter facilement ces belles, qui sans cet article de foi seroient aussi difficiles à conduire en Orient qu'en Europe. Comme j'ai avancé que plus les femmes sont mariées à des gens riches , ou à de grands Seigneurs, plus elles sont esclaves & malheureuses , on doit être persuadé que celles du Grand Sultan sont les plus à plaindre : en effet il n'y a point de Monastere de filles dans la Chrétienté , pour regulier & austere qu'il puisse être , dont l'entrée soit plus défenduë aux hommes que celle du Harem du Grand Seigneur, d'où elles ne sortent jamais que pour être renfermées toute leur vie dans le vieux Serail, excepté quelques-

unes que le Sultan donne par faveur en mariage à des Pachas ou autres grands Seigneurs; il faut encore excepter de ce nombre les Sultanes, c'eſt-à-dire celles qui ont eu des enfans, & leurs Dames d'honneur, que le Grand Seigneur fait venir quand il lui plaît dans les jardins du Serail, ou qu'il mene quelquefois à la promenade, ſoit dans la campagne, ſoit ſur le Canal. Quand ces Dames ſortent, quatre Eunuques noirs portent une maniere de pavillon ſous lequel eſt la Sultane & le cheval qu'elle monte, à la reſerve de la tête du cheval qui ſort du pavillon, dont les deux pieces de devant lui prennent le col & ſe joignent au-deſſus & au-deſſous par devant & par derriere; quand elles vont ſur le Canal, elles ſont également inviſibles; il y a des ſignaux ſur tout le Boſphore qui avertiſſent de ne point approcher du Bateau du Sultan, ni même des bords du Serail où elles doivent aller

ler ; quand elles deſcendent à terre, & qu'il y a quelque diſtance de la mer au Serail ; on dreſſe une tente de toile des deux côtés, qui forme comme deux murailles pour les dérober à la vûë, & par où elles défilent juſqu'à ce qu'elles ſoient entrées dans le Palais ou dans les Jardins. Autrefois on pouvoit ſçavoir par le moyen des femmes Juives quelques nouvelles de ces Dames, & même entretenir avec elles des intrigues amoureuſes ; mais aujourd'hui l'entrée du Serail leur eſt abſolument défenduë ſous peine de mort. Ce que l'on peut ſçavoir de certain, c'eſt qu'il y a environ cinq ou ſix cens femmes dans ce Palais de toutes ſortes de Pays & de Religions, qui ſont les plus belles du monde ; & comme le Grand Seigneur n'en voit regulierement que quatre ou cinq à qui il prodigue toutes ſes faveurs, les autres ſont obligées de garder la continence malgré elles, étant toutes fort lubriques. Cette grande lubri-

cité dans les femmes eſt ſans doute un effet de celle des Turcs qui ont permis l'uſage de la poligamie; mais ſoit par une punition du Ciel, ſoit par les philtres communs en Turquie, & dont les femmes ſe ſervent les unes contre les autres pour s'attirer l'affection de leurs maris, on a toûjours remarqué que les Turcs qui entretiennent pluſieurs femmes, n'engendrent pas tant d'enfans que ceux qui vivent chaſtement, & qui ne s'attachent qu'à une ſeule.

Des autres Femmes.

Toutes les autres femmes ſont à peu près ſemblables aux Turques pour la beauté, l'enjoüement, les attraits, la lubricité, la maniere de vivre & de converſer; mais comme elles ont plus de liberté, elles ſçavent mieux aſſouvir leurs paſſions & contenter leurs deſirs déreglés: en effet ce n'eſt parmi celles-ci qu'un

commerce ſcandaleux & perpetuel de galanteries, de fornications & d'adulteres. Les Grecques ont & entretiennent des Serails entiers, où l'on peut choiſir une fille ſelon ſon goût pour s'en ſervir dans ſes beſoins en payant; mais il faut que le Cadi en ſoit averti, & c'eſt ce qu'on appelle le Mariage du Cubin: d'ailleurs elles n'ont pas plus de Religion que les Turques, c'eſt-à-dire, point du tout; ſi elles vont aux Egliſes, c'eſt plûtôt pour faire l'amour des yeux que pour prier Dieu; ces femmes s'occupent ordinairement à travailler à la broderie où elles excellent, ſoit pour gagner leur vie, ſoit pour paſſer le tems, les riches y travaillent comme les pauvres, ſans exception de celles du Serail; elles ſont toutes habillées de la même maniere, excepté la couleur verde qui n'eſt que pour les Dames Turques, & qui eſt ſeverement défenduë à toutes les autres; leur habillement eſt non ſeulement avantageux pour faire

briller leurs attraits, mais encore si superbe & si magnifique à cause des pierreries, qu'il s'en trouve qui coûtent plus de dix mille écus : il approche celui des hommes, en voici une fidelle description. Premierement, elles ont une chemise tres-fine, extrêmement transparente, faite de soye & de lin; cette chemise n'est point renfermée dans leurs culottes ou caleçons, elle est volante & descend jusqu'au milieu de la jambe; en Hiver elles ont une culotte d'étoffe de soye, mais en Eté elles ne portent qu'un caleçon de la même toile que leur chemise, au travers duquel on voit facilement toutes les belles carnations de leurs cuisses; leurs bas de maroquin sont attachés à la culotte ou au caleçon comme ceux des hommes; leurs babouches sont aussi semblables, excepté qu'elles portent un talon plat & haut de deux doigts; elles ne se servent jamais de corps; leur gorge qui est extrêmement bel-

le, eſt pendante & ſeulement couverte de la chemiſe qui n'ôte pas aux yeux le plaiſir d'admirer ces beautés naturelles ; ſur cette chemiſe elles portent une veſte ou caffetan d'une belle étoffe de ſoye à fleurs d'or ou d'argent ſelon leurs moyens, qui eſt ouvert depuis le col juſqu'à la ceinture avec des boutons & de belles agrafes d'or, d'argent, & ſouvent garni de perles ou d'autres joyaux ; il croiſe par embas, & eſt attaché avec une ceinture très-riche ſemblable à celles des hommes ; ſur ce caffetan elles ont une plice de riche étoffe doublée d'hermines dont les queuës pendent tout autour des épaules & ſur les côtés ; elle eſt volante & ne s'attache point par en haut comme celles des hommes, elle eſt auſſi plus courte ne deſcendant que juſques au gras de la jambe ; quand elles vont par les ruës, elles prennent par deſſus ces habits une eſpece de grande robe de chambre

qui descend jusqu'aux talons, qui croise & qui cache leurs habits, leur gorge & leurs mains, les manches étant très-longues; il y a par en haut une espece de collet doublé de velours comme à un manteau ou à une capotte, c'est ce qui s'appelle un *Faireges :* ainsi on ne voit rien lorsqu'elles vont par les ruës qui puisse exciter à la tentation, étant extrêmement couvertes & le visage & la tête voilés. Ces voiles sont de mousseline en trois ou quatre doubles. Si leur maniere de s'habiller est belle & galante, leur coëffure a quelque chose encore de plus éclatant, tant à cause d'un grand nombre de pierreries qui ornent leurs têtes, qu'à cause de leur maniere de se coëffer, qui est extrêmement avantageuse; elles ont toutes les cheveux d'un beau blond, les filles & les jeunes femmes les portent tressés en trois tresses qui leur descendent quelquefois jusqu'aux talons. Mais souvent il y en a de

postiches tout comme en Europe. Elles ont autour du col un gros collier de diamans ou de perles fines ; aux oreilles des boucles d'or fermées par des diamans avec un pendant d'Emeraude de la grosseur d'un œuf de pigeon ; entre le pendant & la boucle elles ont deux files de perles une de chaque côté qu'elles attachent derriere la tête, & qui pendent en maniere de festons ; sur la tête elles ont un Tarpoche ou une espece de bonnet d'un très-beau drap, fait en forme de coëffe de nuit avec un galon d'or sur les coutures en forme de croix, & comme ce Tarpoche est profond, elles le plient par en haut & le font pancher comme une queuë sur l'épaule droite ; au bas de ce bonnet qui n'est qu'au haut du front, elles mettent de beaux mouchoirs de gaze de soye brodés en or, qu'elles plient en cinq ou six doubles autour de la tête, & qui forment une grosse Couronne ou Turban. Tous ces bonnets

devant & derriere la tête, aussi bien que leurs especes de Turbans, sont garnis de perles, d'Emeraudes, de Diamans & autres joyaux d'un grand prix, & de fleurs artificielles selon leurs facultés; mais elles sont toutes si avides de ces choses, & si envieuses les unes contre les autres, qu'il ne faut point se marier si l'on ne veut pas donner à son épouse ces bijoux : aussi ruinent-elles pour la plûpart leurs maris (je parle des femmes Chrétiennes & francques) jugez si un Turc qui en a plusieurs doit être riche. Les femmes de Turquie se fardent rarement, mais elles se lavent le visage d'une eau qui les rend extrêmement belles & vermeilles; on prétend que par le long usage elle rend le teint jaune; cependant on s'en apperçoit rarement même dans les plus âgées qui sont encore belles : aussi les femmes de ce Pays, comme celles d'Europe, sont idolâtres de leur beauté; c'est pourquoi elles prennent un soin extrême de se la

conſerver. Voilà ce que je puis dire des femmes de Conſtantinople, qui ſans hiperbole ſurpaſſent toutes celles de l'Univers, pour les attraits, la beauté, & l'enjouëment. Outre les défauts que je leur ai attribués, elles ſont comme celles de nos Pays très-ſuſceptibles de preſens : il n'y a rien qu'elles ne faſſent & qu'elles n'accordent à un homme liberal à leur égard ; quand elles ſe marient, tous les conviés ſont obligés de porter leurs offrandes qu'elles ont ſoin d'étaler aux yeux de tout le mondé, afin d'engager ceux qui n'ont rien offert à ne pas manquer à ce devoir. Celui qui donne le plus eſt le mieux reçû, & acquiert facilement les graces de la Dame ; riches ou pauvres toutes pratiquent cette maxime.

Fin du ſecond Tome.



